HAL
open science

Langue et subjectivité

Rainier Lanselle

To cite this version:

Rainier Lanselle. Langue et subjectivité. Littératures. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), 2013. tel-00959413

HAL Id: tel-00959413

https://theses.hal.science/tel-00959413

Submitted on 14 Mar 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Rainier Lanselle

Langue et subjectivité

Document de synthèse en vue d'une demande d'Habilitation à diriger des recherches

Spécialité : Etudes chinoises

Jury

Garant :

Jean LEVI (CNRS, EHESS, CECMC Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine, Paris) (& Pré-rapporteur)

Membres du jury :

Vincent DURAND-DASTES (INALCO - Equipe ASIEs, Paris)

Romain GRAZIANI (ENS, IAO Institut d'Asie orientale, Lyon) (& Pré-rapporteur)

Keith McMAHON (Kansas University, Dept of East Asian Studies, Lawrence KS, USA) (& Pré-rapporteur)

Philippe PORRET (SPF Société de psychanalyse freudienne, Paris)

Etienne de la VAISSIERE (EHESS, CETOBAC Centre d'études turques, ottomanes, balkaniques et centrasiatiques et CRCAO Centre de recherches sur les civilisations de l'Asie orientale, Paris)

- La bibliographie complète des travaux est incluse dans le document joint :
    - « Curriculum Vitæ, publications, activités »

- L'ensemble du dossier, comprenant :
    - Le présent document
    - Le document « Curriculum Vitæ, publications, activités »
    - Les travaux joints

  est disponible en ligne sous forme de fichiers PDF sur

  https://www.dropbox.com/sh/tmdjxfnkmbgfk9l/ClCtQwPq2W

Table des matières

Résumé du présent document de synthèse 6

Liste des travaux joints au dossier 7

Avant-propos 10

Période antérieure à la thèse 11

Premiers contacts avec la sinologie 11

Dunhuang 11

Manuscrits orientaux 12

Maîtrise 13

Premières activités dans à une équipe de recherche 14

L'Inventaire des huaben 14

Zhiguai médiévaux 17

Dictionnaire des littératures — DUL PUF 19

Questions de critique littéraire traditionnelle et de traduction 19

Recherches au Japon 22

DEA et premier projet de thèse 23

Traductions 25

Choix de *huaben* 25

Collection de *huaben (Zhao shi bei* 照世盃*)* 26

Anthologie classique de *huaben (Jingu qiguan* 今古奇觀*)* 27

Thèse de doctorat 29

Environnement de travail — Poste d'ATER à Paris X Nanterre 30

Apports de François Jullien — Méthodologie, épistémologie, thématique de l'indirect 31

Jin Shengtan 金聖歎 et son commentaire du *Xixiang ji* 西廂記 — Structure de la langue, rapports intersubjectifs, implicite 34

Premiers articles de recherche issus de la thèse ; impasse sur le différentialisme interculturel 36

Autres articles de recherche issus de la thèse ; thème de la transmission du savoir 39

Nomination à la maîtrise de conférence (2000) 41

Psychanalyse 41

Principe épistémologique 42

Formation d'analyste 44

Pas de côté vers les problématiques chinoises de la psychanalyse 45

Autour de la transmission de la psychanalyse en Chine aujourd'hui 46

Interprétation, traduction 49

Position psychanalytique vs./ position culturaliste 50

Publications dans le domaine Chine actuelle/psychanalyse 52

Ma situation actuelle par rapport à l'expérience psychanalytique 55

Langue, discours et subjectivité 56
Fading, dépression, mutisme 57
Langue et savoir 59
Langue classique vs./ langue vulgaire — Le mur du langage 61
Inscription subjective, marqueur, message chiffré 63
Invitations et voyages d'étude autour de la critique littéraire 65
Comptes-rendus dans le domaine du récit 66

Sur la traduction 67
La traduction comme paradigme 67
Collaboration Paris-Diderot / Université d'Illinois à Urbana-Champaign 68
Fondation d'un Centre d'étude de la traduction à Paris-Diderot 70
Activités personnelles dans le domaine 71
Un cas de traduction intralinguistique ? 71
Pu Songling — Edition et traduction du fragment de la collection Bodmer 72

Enseignements 73
Enseignements universitaires antérieurs à la nomination comme MCF 73
Formation agrégation de chinois 74
Cours en collaboration 74
Proses et récits classiques, roman et théâtre 75
Enseignements universitaires à partir de la nomination comme MCF 75
Culture classique et histoire 75
Langue classique 77
Histoire de la littérature 79
Méthodologie de la recherche 80
Directions de travaux 82
Maîtrises, DEA, masters 82
Thèses 83

Responsabilités collectives et administratives 85
Création et administration du premier site Internet de l'UFR LCAO 86
Tâches collectives diverses à Paris-Diderot 87
Coordinateur LCAO pour les locaux du site PRG 88
Correspondant bibliothèques LSH et LCAO, documentation 88
Membre du conseil de gestion des DU 89
Responsabilité de la section de chinois, UFR LCAO (2007-2009) 90
Membre du jury d'agrégation de chinois 93
Membre du CNU Conseil national des universités 95
Responsabilités actuelles 97

Projets - Prospective 98
Projets individuels 98
Formes d'expression de la subjectivité à partir des œuvres d'imagination 98
Projet d'ouvrage 1 100

Projet d'ouvrage 2 — Sur le suicide *101*
Discours sur la psychanalyse dans la Chine actuelle *102*
Traduction 103
Traduction d'œuvres : Le Pavillon de l'ouest (2013) *104*
Traduction d'œuvres : Sanqu des Jin et des Yuan *104*
Sur la traduction — Projets dans le cadre du Centre d'étude de la traduction *105*
Sur la traduction — Projets dans le cadre du CRCAO Centre de recherche sur les civilisations de l'Asie orientale *106*
Nouvel enseignement 107
Participations à des projets collectifs (UMR 8155-CRCAO) 107
« Individus, groupes humains et société dans le haut Moyen Âge chinois » *107*
Imaginaires du corps *108*
Responsabilités collectives — Animation de la recherche et administration 108
A Paris-Diderot *108*
Directeur adjoint de l'UMR 8155-CRCAO pour 2014-2018 ..... *109*

Conclusion **110**

Résumé du présent document de synthèse

Ce document de synthèse pour une demande d'**Habilitation à diriger des recherches** en **études chinoises** est présenté à partir de mon activité actuelle d'enseignant-chercheur :

- maître de conférences à l'Université Paris-Diderot (Paris 7), UFR LCAO, Unité de formation et de recherche Langues et civilisations de l'Asie orientale ;
- membre de l'équipe de recherche UMR 8155-CRCAO, Centre de recherches sur les civilisations de l'Asie orientale.

Mon activité de recherche porte sur l'étude d'œuvres de la **littérature chinoise classique** d'imagination **(roman, conte, théâtre)** des périodes Yuan à Qing (XIIIe – XVIIIe s.), et s'intéresse plus particulièrement aux formes d'expression de la **subjectivité** telles que portées dans ces œuvres.

Mon approche est **pluridisciplinaire**, faisant usage des apports théoriques de la **psychanalyse**, domaine dans lequel j'ai reçu une formation. Elle implique également des travaux autour de la question de la **présence de la psychanalyse** dans la **Chine contemporaine**.

Elle aborde des aspects de la subjectivité à travers des problématiques impliquant des questions de **langue**, de **discours**, de **traduction**.

La **traduction** proprement dite d'œuvres littéraires fait également partie de mes domaines d'activité.

Le présent document présente mon parcours et mes activités dans les domaines de la recherche, de l'enseignement et des responsabilités collectives.

Il est accompagné d'un document intitulé

- **« Curriculum Vitæ, publications, activités »**

dans lequel sont incluses les listes de mes publications et de mes activités de recherche et d'enseignement.

➜ Ce document comporte **(p. 5-6)** une section intitulée « Principales orientations de recherche » donnant un résumé de celles-ci.

Un ensemble d'articles ainsi que deux volumes sont joints au dossier.

Liste des travaux joints au dossier

1. SOUS PRESSE 2012. « Shifting Practices as an Effect of Shifting Language: The Case of the Acclimatation of the Psychoanalytical Discourse into Chinese ».

2. EN ATTENTE DE PUBLICATION 2012. « The paradox of translation within the same language in classical Chinese fiction » (octobre 25).

3. EN ATTENTE DE PUBLICATION 2012. « Re-enchanting The Psyche Voices of tradition vs./discourse of psychoanalysis and psychology in contemporary China » (octobre 25).

4. 2012. « La marque du père — Sur une notation de Pu Songling à propos de sa naissance ». *Extrême-Orient Extrême-Occident* (Hors série : « Père institué, père questionné » / « The father in question »): 83-112.

5. 2011. « Prendre la parole : Le théâtre du Bord de l'eau ». In *De l'épopée au Japon : Narration épique et théâtralité dans le Dit des Heike*, éd par. Claire-Akiko Brisset, Arnaud Brotons, et Daniel Struve, (Actes du colloque « Autour du Dit des Heike : narration épique et théâtralité », 8 juin 2008):173-205. Actes académiques - Série japonaise. Paris: Riveneuve.

6. 2010. « Quelle langue pour quel savoir ? A propos de la prédominance de la culture lettrée en Chine dans la période postérieure aux Song ». In *Pratiques lettrées au Japon et en Chine, XVIIe-XIXe siècle*, éd par. Annick Horiuchi et Daniel Struve, 11-43. (Actes de la journée d'étude « Savoirs et Pratiques des Lettrés au Japon et en Chine », mai 2005). Paris: Les Indes Savantes, Université Paris-Diderot.

7. 2010. « Le sujet chinois dans la demande de la psychanalyse ». In *Le choix de la Chine d'aujourd'hui, entre la Tradition et l'Occident*, éd par. Frédéric Wang, 17-37. (Actes du colloque international « Le Choix de la Chine actuelle : entre la tradition et l'Occident », 26-27 nov. 2004). Paris: Les Indes Savantes.

8. 2010. « La Chine des psychanalystes français ». *Etudes chinoises* (hors-série : « Etudier et enseigner la Chine » (Actes choisis du colloque international « Assises des études chinoises. La sinologie introuvable ? », Paris, 13-14 nov. 2009)): 314-324.

9. 2010. « Compte-rendu sur Keith McMahon (2009). *Polygamy and Sublime*

Passion: Sexuality in China on the Verge of Modernity ». *Etudes chinoises* (29): 357-362.

10. 2009. « Le malentendu, comme de juste (Contribution à partir de la Chine classique) ». In *Guerre et paix des sexes*, éd par. Julia Kristeva, 73-80. (Actes du colloque « Guerre et paix des sexes. Femmes, hommes, sexes, genres : approches de la différence sexuelle », 11-15 sept. 2006). Paris: Hachette.

11. 2009. « Compte-rendu sur Vincent Durand-Dastès (2008), *La Conversion de l'Orient. Une pérégrination didactique de Bodhidharma dans un roman chinois du XVIIe siècle* ». *Etudes chinoises* (28): 253-259.

12. 2009. « Compte-rendu sur Philippe Porret (2008), *La Chine de la psychanalyse* ». *Etudes chinoises* (28): 337-342.

13. 2008. « Le sujet mutique et la métaphore de la pierre ». In *Regards sur la métaphore, entre Orient et Occident*, éd par. Cécile Sakai et Daniel Struve, 83-106. (Actes du séminaire « Métaphore et genre », 2003-2005). Arles: Picquier.

14. 2007. « Quelle place pour l'analyste dans la modernité chinoise ? » *Essaim* (19): 131-146.

15. 2006. « N.d.I. (Notes de l'Interprète) ». *Cahiers pour une école, La Lettre lacanienne* (13-14): 47-63.

16. 2006. « "Je pleure sur ce jade qu'on appelle pierre" – La voix de la plainte dans la tradition littéraire de la Chine classique ». *Figures de la psychanalyse – Logos Anankè* 14 (2): 205-221.

17. 2005. « La part d'insaisissable. A propos de la place de la littérature chinoise classique en France ». *L'Infini* 90: 123-33.

18. 2004. « Stratégies romanesques ? Des difficultés du discours édifiant dans les récits en langue vulgaire au XVIIième siècle ». In *Education et instruction en Chine, III : Aux marges de l'orthodoxie*, éd par. Catherine Despeux et Christine Nguyen-Tri, 99-123. (Actes du colloque « Education et instruction en Chine », 29.6-2.7 1999). Centre d'Etudes Chinoises, Bibliothèque de l'INALCO. Paris, Louvain: Peeters.

19. 2004. « Les mots chinois de la psychanalyse. Premières observations ». *Essaim* 13 : « Horizons asiatiques de la psychanalyse »: 63-103.

20. 2004. « L'autre comme "imbécile" : le système clos de la critique comme opération d'inclusion/exclusion ». *Extrême-Orient Extrême-Occident* (26, « De la difficulté de juger – Quelques ressources du mode critique en Chine et au Viêt Nam »): 139-161.

21. 2004. « Comment peut-on être romancier ? A propos des conditions de l'écriture romanesque en Chine aux alentours du XVIIe siècle ». In *Autour de Saikaku, le roman en Chine et au Japon aux XVIIe et XVIIIe siècles*, éd par. Daniel Struve, 95-111. (Actes de la journée d'étude « Autour de Saikaku », mars 2002). Etudes Japonaises. Paris: Les Indes savantes, Université Paris 7 Denis-Diderot / Groupe de Recherches sur le Japon en sciences sociales et humaines (GReJa).

22. 2004. « Chine : l'hospitalité comme impensé ». In *Hospitalités : hier, aujourd'hui, ailleurs*, éd par. Alain Montandon, 143-187. Clermont-Ferrand: Presses Universitaires Blaise-Pascal, Centre de Recherches sur les Littératures Modernes et Contemporaines, Université Blaise-Pascal.

23. 2003. « Sur le mode de l'indirect : d'un art chinois de la lecture ». In *Dépayser la pensée, Dialogues hétérotopiques avec François Jullien sur son usage philosophique de la Chine*, éd par. Thierry Marchaisse, 171-210. Paris: Les Empêcheurs de penser en rond.

24. 2003a. « "La fille est forte. Ne pas l'épouser.", ou les inconforts du désir – Notes de lecture du Rêve du Pavillon rouge ». *Cahiers du Centre Marcel-Granet* (1 : « Du Pouvoir »): 151-193

Volumes

1. *Le Sujet derrière la muraille – A propos de la question des deux langages dans la tradition chinoise*. Toulouse: Erès, 2004.

2. Pu Songling. *Trois Contes étranges*. Édité et traduit par R. Lanselle. 2 vol. « Sources » (Trois contes de Pu Songling 蒲松齡, Liaozhai zhiyi 聊齋志異 dans le fragment manuscrit conservé à la Fondation Martin Bodmer, Genève. Vol. 1 : Traduction annotée avec introduction ; vol. 2 : Fac.-sim. du fragment de la collection Bodmer.). Paris: PUF, 2009.

Avant-propos

Il est de règle, dit-on, qu'un document de synthèse de demande d'Habilitation à diriger des recherches prenne pour point de départ chronologique la période postérieure à la soutenance de la thèse. Pour ma part cette période commence après le 18 décembre 1999, date de cette soutenance, et couvre les douze dernières années, depuis qu'a débuté, en septembre 2000, mon activité d'enseignement et de recherche sous le statut de maître de conférences à l'Université Paris 7 — désormais Université Paris-Diderot —, Unité de formation et de recherche Langues et civilisations de l'Asie Orientale (UFR LCAO).

Cependant, il me paraît nécessaire à la compréhension de ma démarche et de sa continuité de commencer leur anamnèse en exposant succinctement ce qu'elles ont été antérieurement à ce début d'entrée « officielle » dans la carrière. Ceci me paraît d'autant plus indispensable que mon parcours, à certains égards un peu particulier, a fait que j'avais déjà eu, en quelque sorte, une assez longue vie sinologique avant même l'obtention de ma thèse, et que la soutenance de celle-ci, qui en général est située chronologiquement plutôt du côté des débuts de l'activité de recherche, avait été pour moi une étape sur un chemin qui avait commencé bien avant.

Période antérieure à la thèse

Né en mai 1962, j'ai aujourd'hui cinquante ans, et derrière moi trente-six ans passés avec la Chine et le chinois, qui ont été pour moi une vocation précoce, de laquelle je n'ai jamais dévié. J'ai commencé l'apprentissage du chinois à quatorze ans, avec un baccalauréat passé à dix-sept avec trois langues dont celle-là, et un premier séjour d'un an à Taiwan aussitôt ce baccalauréat obtenu, séjour dont j'ai tiré, inscrit au Mandarin Training Center de l'Université nationale normale de Taiwan (國立台灣師範大學國語教學中心), le plus grand fruit qu'il fût possible en matière d'apprentissage de la langue — sinologue « clacissiste », la plus grande maîtrise possible de la langue moderne m'est cependant toujours apparue essentielle. Ce séjour effectué quand j'avais entre dix-sept et dix-huit ans, à une époque où une telle expérience pouvait être encore considérée comme un privilège relativement difficile d'accès, profita-t-il des facilités d'adaptation à la langue qui sont celles de l'enfance, encore toute proche ? Il m'a en tout cas donné une avance en chinois qui, dans mes années d'étude, m'ont permis de consacrer plus de temps à ma culture sinologique, avec des enseignants de langue qui, aux Langues orientales (INALCO) comme à Paris 7, m'invitaient régulièrement à me dispenser d'assister à leurs cours...

Premiers contacts avec la sinologie

Dunhuang

Si le goût de la langue et de la culture chinoises a été pour moi une révélation précoce, mes premiers contacts avec les milieu de la sinologie française, et du meilleur niveau, ne l'ont pas moins été. J'étais encore étudiant en licence aux Langues'O, j'avais vingt ans, quand j'ai eu l'occasion pour la première fois de côtoyer une équipe de recherche, en

obtenant un travail de vacataire à l'ERA (plus tard URA) 438 du CNRS, « Equipe de recherche sur les manuscrits de Dunhuang », que dirigeait Michel Soymié. Travail de petite main, naturellement, autour du catalogage effectué par cette équipe des manuscrits du fonds Pelliot de la Bibliothèque Nationale, mais qui m'a laissé une impression profonde, me donnant à voir, dans leur quotidien, les activités et les méthodes de travail d'une équipe sinologique conduisant des recherches dans un domaine appartenant aux périodes ancienne et classique. Certains des membres de cette équipe sont aujourd'hui encore membre de l'UMR 8155, CRCAO (Centre de recherche sur les civilisations de l'Asie orientale), équipe à laquelle j'appartiens, d'autres ont cessé récemment leur activité. Il s'agit d'une première inscription dans le domaine de la recherche qui continue de signifier beaucoup pour moi.

Manuscrits orientaux

C'est aussi dans la même période du début des années 1980 que j'ai eu l'occasion de travailler plusieurs étés comme vacataire à la Bibliothèque Nationale (aujourd'hui BNF), au département des Manuscrits orientaux. Là aussi travail de tâcheron, autour du fichage des acquisitions de livres chinois, en ce temps d'avant les catalogages informatisés et les banques de données. C'était aussi vivre au milieu des livres anciens, dont, à côté des trésors de Dunhuang, entreposés là quasiment à portée de main, de nombreuses éditions xylographiées Ming et Qing de romans et de pièces de théâtre, dont le fonds est célèbre mondialement et a attiré depuis les années 1920 l'attention de grands savants tels Zheng Zhenduo 鄭振鐸 et Sun Kaidi 孫楷第. C'est dans ces éditions mêmes, à mes heures perdues (ou peut-être volées quelquefois !), que bien souvent je me plongeai dans la découverte de romans anciens. Depuis presque le début de mes études de chinois, à côté de l'intérêt durable que j'avais pour la connaissance de la Chine moderne et contemporaine et du souci que j'avais de cultiver mes compétences en chinois contemporain, mes goûts allaient à la culture de la Chine classique, et c'est dans

cette direction que j'ai tôt conçu l'objectif qui pour moi était le seul envisageable, devenir chercheur dans ce domaine.

Maîtrise

C'est ainsi qu'au moment de préparer ma maîtrise de chinois j'ai quitté les Langues'O pour Paris 7, dont l'UFR LCAO était réputée pour ses études classiques, et où j'ai préparé un mémoire sous la direction d'André Lévy, qui était précisément, ces années-là, directeur de cette UFR, avant qu'il ne rejoigne l'université Michel de Montaigne à Bordeaux. Avec ce grand spécialiste du roman et du conte de l'époque pré-moderne, auteur d'une thèse d'Etat sur le conte en langue vulgaire *(huaben* 話本*)* du XVIIe siècle[1], ma direction générale de recherche s'orientait résolument vers la littérature de fiction des périodes Ming et Qing, domaine que je ne devais plus quitter si ce n'est pour leur ajouter le théâtre des Yuan. Le sujet de mon mémoire de maîtrise[2] portait sur un recueil de *huaben* « d'actualité » écrit peu après la chute des Ming (1644), le *Zuixing shi* 醉醒石 *(La Pierre qui éveille de l'ivresse)*, dont l'étude devait me donner l'occasion de rédiger un résumé analytique de chacune de ses quinze nouvelles, mais aussi de m'essayer pour la première fois à la traduction d'œuvres appartenant à cette veine, puisque je devais inclure dans mon travail les traductions inédites de trois de ses chapitres.

---

[1] André Lévy, *Le conte en langue vulgaire du XVIIe siècle*, Bibliothèque de l'Institut des hautes études chinoises (Paris: Institut des Hautes études chinoises, PUF, 1981).

[2] « La Pierre qui éveille de l'ivresse. Quinze huaben 話本 du début des Qing [Etude de la collection Zuixing shi 醉醒石, Donglu gukuangsheng 東魯古狂生, ca. 1645] » (Maîtrise de chinois, dirigée par André Lévy, soutenue en octobre 1983, Université Paris-Diderot / Paris 7 - UFR LCAO (Langues et civilisations de l'Asie orientale), 1983).

Premières activités dans à une équipe de recherche

L'Inventaire des huaben

Plus encore, l'entreprise allait m'amener à devenir, à mon petit niveau d'étudiant, membre de l'équipe du CNRS URA 1067, « Etudes Littéraires et Historiques Chinoises », plus tard renommée UA 1067, intégrée en 1995 à l'URA 1063 du CNRS, « Centre de recherches sur les manuscrits, inscriptions et documents iconographiques de Chine ». Dirigée par Donald Holzman puis, plusieurs années plus tard, par Michel Cartier, puis Jean-Pierre Drège, cette ancienne équipe est l'une des composantes à partir desquelles a été créée celle à laquelle j'appartiens aujourd'hui, l'UMR 8155 du CNRS, CRCAO (« Centre de recherche sur les civilisations de l'Asie orientale ») — une autre composantes à l'origine de ladite équipe étant d'ailleurs l'URA 438, équipe travaillant sur les manuscrits de Dunhuang, citée plus haut. L'une de ses principales entreprise à l'époque consistait à établir un catalogage complet des œuvres de la littérature de contes en langue vulgaire *(huaben)* du XVIIe siècle, et c'est tout naturellement que mon travail de maîtrise, que j'avais modelé sur le type d'analyse textuelle qui avait cours dans cette équipe constituée en bonne partie de philologues de la Chine classique, m'amena à m'associer pour plusieurs années aux travaux de ladite équipe.

Je considère avoir acquis une bonne part du « métier » philologique en matière de littérature chinoise classique au cours de cette période. L'entreprise, qui réunissait plus d'une quinzaine de chercheurs sur une base régulière, avait déjà conduit, avant que je ne la rejoigne, à la publication au Collège de France, Institut des Hautes Etudes Chinoises, des trois premiers volumes de l'*Inventaire analytique et critique du conte chinois en langue vulgaire*[3], dont André Lévy était le premier maître d'œuvre. Il s'agissait d'un travail

[3] André Lévy et al., éd., *Inventaire analytique et critique du conte chinois en langue vulgaire*, (vol. VIII-1, 1978 ; vol. VIII-2, 1979 ; vol. VIII-3, 1981) (Paris: Collège de France, Institut des Hautes Etudes Chinoises, 1978).

pionnier, d'ailleurs resté sans équivalent dans d'autres langues et pays du monde, de documentation philologique, analytique, thématique, de l'ensemble du corpus de la littérature des contes en langue vulgaire du XVIIe siècle, l'un des domaines les plus importants de la production littéraire de la période située à la jonction Ming-Qing, comportant de plus de nombreuses ramifications remontant aux Song, et qui venait compléter les travaux de chercheurs reconnus dans le monde, parmi lesquels, en France, André Lévy, Patrick Hanan aux Etats-Unis, Tan Zhengbi 譚正壁, Hu Shiying 胡士瑩 et tant d'autres en Chine. Comportant des résumés très précis des récits réunis dans les collections de contes du XVIIe siècle, assortis d'un relevé soigneux de nombreux types d'informations (noms propres, toponymes, titres de fonctionnaires, *realia* relevant de domaines divers…), accompagnés de classifications thématiques et de relevé des sources textuelles, ces volumes de l'*Inventaire* des contes ont constitué une base de documentation très estimée des chercheurs en littérature et en sciences humaines, anthropologie et sociologie historique en particulier, qui ont largement fait usage des fenêtres qu'offraient ces contes sur la vie littéraire et la réalité sociale de la Chine pré-moderne, et des facilités que permettaient ces volumes de l'*Inventaire* pour s'y repérer, ainsi qu'en témoignent nombre de travaux publiés à partir des années 1980 (Jean Levi, Michel Cartier, Françoise Lauwaert...).

Les trois premiers volumes avaient concerné principalement le dépouillement des *San Yan Er Pai* 三言二拍, les cinq grandes collections de Feng Menglong 馮夢龍 (1574-1645) et Ling Mengchu 凌濛初 (1580–1644). Les deux volumes suivants (volumes 4 et 5 dans la série[4]) devaient concerner la grande variété des collections de contes subséquentes, composées jusqu'à la fin du premier demi-siècle de la domination mandchoue, jusqu'à la fin du XVIIe siècle et concerner des œuvres d'auteurs aussi importants que le

[4] André Lévy, Chan Hing-ho, Rainier Lanselle et al., éd., *Inventaire analytique et critique du conte chinois en langue vulgaire*, (vol. VIII-4, 1991 ; vol. VIII-5, 2006) (Paris: Collège de France, Institut des Hautes Etudes Chinoises, 1978).

romancier et dramaturge Li Yu 李漁 (1611-1680), ou de nombreuses collections restées anonymes dès l'époque de leur publication en raison, soit de leur caractère politique, soit de leur coloration érotique, tel, pour ne citer qu'un seul titre, que le remarquable *Doupeng xianhua* 豆棚閒話 (*ca.* 1668). Je préparai pour ces deux volumes quelque trente-cinq notices, concernant cinq de ces collections contemporaines de, ou postérieures à la chute des Ming, et surtout co-éditai, avec des membres de l'équipe URA 1067, les quatrième et cinquième volumes de la série, lesquels, pour des raisons budgétaires notamment, devaient paraître aux dates assez bizarrement éloignées de 1991 et 2006. Je fus en vérité, pour le volume 5 et dernier à ce jour, le principal maître d'œuvre de l'édition, pour laquelle j'assurai l'ensemble des relectures et surtout la mise à jour des référencements bibliographiques.

L'entreprise d'inventaire des *huaben* n'a pas eu de suite au-delà de ce cinquième volume, même si sa fin n'a jamais été annoncée officiellement, si ses fichiers d'indexation attendent encore d'être traités, et qu'un certain nombre de notices réalisées qui ne demanderaient que d'être mises à jour dorment dans des tiroirs — parmi elles celles que j'avais préparées pour ce recueil de grand intérêt qu'est le *Zuixing shi*, sur lequel j'avais travaillé pour ma maîtrise (cf. plus haut).

Les changements de cap des équipes, leurs refontes successives, les intérêts de leurs membres reportés ailleurs comme les réalités budgétaires, sans oublier les départs en retraite de certains acteurs importants (Chang Hing-ho) ont fini par mettre de côté l'achèvement véritable de l'une des plus utiles entreprises collectives de travail sur les sources de la littérature chinoise en langue vulgaire jamais réalisée en France. Personnellement, y avoir participé continûment et de très près a constitué pour moi, comme je l'ai dit, un élément essentiel de ma formation philologique, de mon premier accès aux sources chinoises — entendues dans le sens large de toute l'environnement intertextuel touchant à la production des œuvres de fiction dans la période

considérée —, et de la pratique de la littérature secondaire, chinoise, européenne, américaine, japonaise. J'y ai trouvé l'occasion de mes premiers contacts et relations, à un âge encore assez juvénile, dans le milieu de la sinologie classique en France. Par ailleurs la pratique, le savoir, les goûts acquis dans cet environnement m'ont confirmé dans mon orientation principale consistant à prendre pour socle de mon travail de sinologue la littérature en langue vulgaire à l'époque pré-moderne. C'est aussi à partir de là que je devais entreprendre plus tard plusieurs travaux de traduction, ou voir certains de mes étudiants en entreprendre, ainsi que cela sera exposé plus loin.

Zhiguai médiévaux

C'est encore dans cet environnement de l'équipe URA 1067 que je devais être associé à d'autres entreprises collectives qui elles aussi se sont avéré très formatrices. Il s'agit des projets conduits par Rémi Mathieu, consistant à établir des éditions et traductions annotées de collections de *zhiguai* 志怪, ou *mirabilia* d'époque médiévale. Je participai ainsi à la traduction de deux chapitres du *Soushen ji* 搜神記 de Gan Bao 干寶 (?-336) et de trois chapitres du *Bowu zhi* 博物志 de Zhang Hua 張華 (232-300). Pour les deux entreprises, Rémi Mathieu avait recruté un groupe assez étoffé de membres de l'équipe, et à 22 ans, âge que j'avais au moment où elle commençait, cette expérience était totalement inédite pour moi. Elle m'a apporté beaucoup de choses sur plusieurs plans. D'abord le bon accueil que m'a fait Rémi Mathieu en n'hésitant pas à m'embarquer malgré mon inexpérience dans une entreprise difficile, technique, demandant beaucoup de précision philologique, pour ne pas dire, idéalement, un savoir assez encyclopédique, a signifié pour moi, après (et en fait concomitamment à) l'entreprise de l'*Inventaire* des contes, une confirmation encourageante de mon acceptation par la sinologie officielle et de ma crédibilité en tant qu'apprenti sinologue. A une époque où la place de jeunes chercheurs s'associant aux activités d'une équipe de recherche ne correspondait en fait à aucun statut officiel ni en quelque manière reconnu — à la différence de ce qui prévaut

aujourd'hui pour les doctorants, à beaucoup d'égards infiniment plus choyés, reconnus et *inscrits* que ce n'était le cas à l'époque —, cette reconnaissance était précieuse, et de plus amicale, celui qui me l'octroyait n'étant à l'époque en rien tenu de le faire. Ce souvenir chaleureux est, disons-le en passant, resté dans ma mémoire, lorsque j'acceptai, tout récemment de m'embarquer dans le projet de traduction d'une anthologie de poésie chinoise dans la Pléiade (nous y reviendrons), que dirige le même Rémi Mathieu, avec lequel ce sera peut-être notre dernière occasion de collaboration.

Hormis cet aspect de reconnaissance, les fruits d'un tel travail sur ces importantes sources médiévales ont été nombreux en termes d'acquisition de connaissances savantes et d'occasions de pratique des textes. Ceci à des égards multiples : les *mirabilia* des Six Dynasties font partie intégrante (même si le fait de l'y intégrer n'est pas sans ambiguïté) de l'histoire de la littérature de fiction, mon point d'ancrage ; ils m'ont ouvert l'accès à des éléments fondamentaux de l'histoire des religions et d'ethnographie historique ; ils m'ont introduit à l'univers des sources médiévales et des périodes précédentes ou ultérieures (Han, Tang, Song...), en particulier à celui des encyclopédies. L'établissement particulièrement complexe de notes savantes m'a laissé le souvenir de recherches et de vérifications particulièrement longues, aussi difficiles que quelquefois fastidieuses dans un nombre considérable de ces sources annexes, rarement traduites, que, de Wang Chong 王充 à Shen Gua 沈括, du *Chuxue ji* 初學記 au *Taiping guangji* 太平廣記, je pratiquai alors pour la première fois.

L'issue de ces deux entreprises collectives de traduction du *Soushen ji* et du *Bowuzhi* a connu des fortunes inégales, puisque seul le premier a été publié (en l'occurrence dans la collection « Connaissance de l'Orient » aux éditions Gallimard[5]), le second étant resté,

[5] Gan Bao 干寶, *A la recherche des esprits. Récits tirés du Sou shen ji 搜神記*, éd. par Rémi Mathieu, Connaissance de l'Orient 78 (Paris: Gallimard, 1992).

pour des raisons qui n'ont jamais été bien claires pour moi, à l'état de (en l'occurrence fort volumineux) manuscrit.

En tout cas l'expérience m'a donné une entrée et un intérêt durable, marqué par une curiosité et des lectures jamais délaissées, dans le secteur important des études sur le Moyen âge chinois, comme on le sait l'un des domaines d'excellence de la sinologie française, avec ses spécialistes du bouddhisme, du taoïsme et des religions, de Dunhuang, mais aussi de la littéraire (Jean-Pierre Diény, François Martin). Que ce soit en critique littéraire (Valérie Lavoix), en philosophie (Romain Graziani), en histoire (Damien Chaussende), cet intérêt s'est transmis à d'autres générations, et c'est aussi pour moi une forme de tribut à cette époque de ma formation et de mes goûts que d'avoir accepté de prendre part à un autre programme en cours de mon équipe actuelle, programme dit « Individus, groupes humains et société dans le haut Moyen Âge chinois (220-617) », que dirige François Martin et devant aboutir à la publication à terme d'un dictionnaire biographique du Moyen âge chinois (cf. plus bas).

Dictionnaire des littératures — DUL PUF

C'est toujours à partir du cadre de l'UA 1067, au-delà de laquelle les participations allaient d'ailleurs être élargies, que l'un de ses membres, et ci-devant directeur de mémoire de maîtrise, André Lévy, dirigea dans ces mêmes années le projet collectif d'établissement de la section chinoise du *Dictionnaire universel des littératures*, aux Presses universitaires de France. J'y contribuai pour seize entrées, toutes relevant du domaine du roman, du théâtre et de la critique littéraire des Ming et des Qing (et marginalement des Yuan).

Questions de critique littéraire traditionnelle et de traduction

Le seul projet de l'équipe auquel je fus invité à participer et pour lequel je déclinai l'offre qui me fut faite, est celui du recueil de traduction de préfaces de romans en langue

vulgaire que dirigèrent Jacques Dars et Chan Hing-ho, et qui déboucha en 2001 sur la publication d'un volume aux éditions Picquier, intitulé *Comment lire un roman chinois*[6]. Le projet était en soi intéressant. Dans ces années d'« ouverture » qui voyaient la Chine rééditer à tour de bras des œuvres et documents de son patrimoine ancien dans tous les domaines littéraires et para-littéraires possible, il s'inscrivait dans le contexte d'une forte poussée d'intérêt, aussi bien en Chine que parmi les sinologues occidentaux, pour les problématiques autochtones de la critique littéraire et d'« art de lire » les textes anciens, notamment les romans et pièces de théâtre. Parmi les sources documentant ces problématiques figuraient les commentaires des grands commentateurs de romans classiques, tels Jin Shengtan 金聖歎 (1608-1661), Mao Zonggang 毛宗崗 (1632-*ca.* 1709), Zhang Zhupo 張竹坡 (1670-1698) et d'autres, leurs *dufa* 讀法, ou « méthodes de lecture », mais aussi d'innombrables préfaces, postfaces, et autres éléments de paratexte accompagnant les éditions anciennes d'œuvres de fiction, dont il se publiait à l'époque des collections entières, parmi lesquelles certaines restent aujourd'hui des références. Le Liaoning, le Hubei, étaient des centres actifs de telles entreprises éditoriales[7], et l'UA 1067, à travers Jacques Dars et Chan Hing-ho, avait établi des relations dans ce domaine avec le département des Lettres de l'Université de Wuhan, où j'effectuai d'ailleurs une mission en 1986, avant que l'équipe n'invite pour un an l'un de ses chercheurs, le Professeur Wang Wensheng 王文生. Mon intérêt avait alors commencé à se diriger vers les problématiques de critique romanesque traditionnelle — point sur lequel je reviendrai ci-après —, et un projet de publication de traduction de préfaces de romans classiques m'avait paru une entreprise bienvenue, surtout dans le contexte d'une collaboration internationale avec Wuhan, mais je préférai finalement me retirer d'un

[6] Jacques Dars et Chan Hing-ho, éd., *Comment lire un roman chinois* (Arles: Picquier, 2001).

[7] Cf. par exemple la publication de : Dalian tushuguan cankaobu 大连图书馆参考部, éd., *Ming Qing xiaoshuo xuba xuan* 明清小说序跋选 (Shenyang: Chunfeng wenyi chubanshe 春风文艺出版社, 1983) ; Zeng Zuyin 曾祖荫 et al., éd., *Zhongguo lidai xiaoshuo xuba xuanzhu* 中国历代小说序跋选注 (Xianning: Changjiang wenyi chubanshe 长江文艺出版社, 1982).

projet de traduction de préfaces et postfaces que Jacques Dars, comme il devait s'avérer, emmenait par trop, à mon goût, dans la direction d'un florilège de textes dont la signification dans notre langue était rendue obscure par simple faute d'annotation suffisante, plutôt que vers une véritable édition/traduction critique. Ceci après que j'eusse un temps pensé apporter une contribution sur les commentaires de Jin Shengtan 金聖歎 sur le *Xixiang ji* 西廂記.

Beaucoup de contributions à ce volume sont excellentes pourtant, et il est d'autant plus dommage qu'elles aient été desservies par une vision éditoriale si courte. Le résultat fait partie pour moi des cas d'école en matière de questions que pose l'entreprise consistant à traduire des textes chinois anciens, d'ordre technique, impliquant par nature des couches épaisses d'implicite. Que peut dire le texte, à lui tout seul ? De quel degré d'explicitation a-t-il besoin pour pouvoir échapper, à travers la traduction, au risque de devenir lettre morte (ou indécodable, ou exotique) ? Ce qui d'un point de vue de pratique éditoriale correspond à cette question : quel équilibre trouver entre la traduction même et l'annotation ou plus largement l'appareil d'explicitation, nécessaires pour la rendre parlante[8] ? Autant l'entreprise dirigée par David Roslton, qui allait donner à voir avec toutes leurs incidences la richesse des *dufa* 讀法 de plusieurs grands romans, allait dans la bonne direction[9], autant l'édition française de *Comment lire un roman chinois* m'est apparue comme beaucoup trop légère à cet égard — comme elle constitua un cas, que j'ai beaucoup regretté, d'occasion ratée.

---

[8] Telle est à peu près la teneur de la critique que j'ai adressée à la traduction, complète mais sous-commentée et sous-annotée, du *Mengzhan yizhi* 夢占逸旨 de Chen Shiyuan 陳士元 (1516-1595) par Richard Strassberg, dans un compte-rendu à paraître dans le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* au premier semestre 2013. Chen Shiyuan, *Wandering Spirits: Chen Shiyuan's Encyclopedia of Dreams*, éd. et trad. par Richard E. Strassberg (Berkeley: University of California Press, 2008).

[9] David L. Rolston et Shuen-fu Lin, éd., *How to Read the Chinese Novel*, Princeton library of Asian translations (Princeton, N.J: Princeton University Press, 1990).

Recherches au Japon

C'est donc dans ce contexte d'intérêt général, important dans les années 1980-1990 en Chine comme dans les milieux sinologues d'autres régions du monde (Japon, Etats-Unis, Europe), que j'orientai désormais une part importante de mes lectures, de ma formation et de mes objectifs de recherche à la critique traditionnelle du roman chinois. Comme j'avais commencé le japonais à l'INALCO (je devais obtenir une licence de japonais à Paris 7 en 1987) et que le contexte sinologique de l'époque rendait encore extrêmement intéressante l'érudition et plus généralement les ressources japonaises, comparativement à ce qu'était encore le piètre état de l'accès à la documentation en Chine continentale, c'est à Kyōto que je passai deux années, entre 1984 et 1986, en qualité d'étudiant du Mombushō 文部省. Mon directeur y était le professeur Kōzen Hiroshi 興膳宏, spécialiste bien connu des Six Dynasties, mais aussi plus généralement de la critique littéraire chinoise traditionnelle. Dans ce cadre extrêmement érudit, avec un accès aisé, idéal même, à une riche documentation, je partageai mon temps entre ma formation sinologique dans le domaine littéraire et des traditions critiques, mon perfectionnement en japonais par des cours intensifs, mais aussi tout une activité de collectage bibliographique par lequel je rassemblai, sous forme de photocopie et microfilms, des éditions historiques de romans anciens, de collections de contes et de pièces de théâtre, ainsi que de nombreux éléments (colophons, préfaces, etc.) en rapport avec la critique traditionnelle de la littérature romanesque et théâtrale. Ce travail se faisait en contact suivi avec l'URA 1063 du CNRS, laquelle finançait ces collectages, et avec certains de ses membres en particulier, tels Chan Hing-ho 陳慶浩 et Jacques Dars. Des quelque quatre-vingt titres que je récoltai, et déposai à mon retour à l'URA, un certain nombre furent ensuite édités par Chan Hing-ho, en Chine et à Taiwan, d'autres servirent à l'entreprise de traduction des préfaces de romans qui devait aboutir au volume cité ci-dessus, *Comment lire un roman chinois*. Le travail réalisé à cette époque

située longtemps avant les débuts de l'Internet et de la révolution de l'accès aux sources qu'il devait entraîner, me permit de poursuivre des recherches bibliographiques et de faire quelquefois de découvertes dans des bibliothèques, recherches qui participaient au mouvement contemporain de réémergence de pans entiers, longtemps oubliés voire tenus comme perdus, de la littérature romanesque en langue vulgaire. Ce fut aussi pour moi une formidable occasion de pratique des sources anciennes et de fréquentation des bibliothèques, depuis les plus prestigieuses du Japon (telle la Bibliothèque de la Diète ou le Tōyō Bunka 東洋文化 de l'Université de Tōkyō), jusqu'aux plus exotiques — pour ne citer qu'un exemple, c'est du fond d'une armoire de la petite bibliothèque municipale de Saiki 佐伯, petite localité de Kyûshû, où il dormait depuis deux ou trois siècles, que je tirai copie de l'unique exemplaire connu d'une collection de contes de la fin des Ming, le *Longyang yishi* 龍陽逸史, écrit autour du thème des amours homosexuelles. Si ce titre a été rendu disponible en édition moderne (dans la collection « Siwuxie huibao » 思無邪匯寶), c'est grâce à l'édition qu'en fit, à Taiwan (大英百科股份有限公司), Chan Hing-ho à partir de mon collectage.

DEA et premier projet de thèse

A mon retour du Japon, à l'automne 1986, je passai mon DEA (Diplôme d'Etudes Approfondies) de chinois à Paris 7, UFR LCAO (Langues et civilisations de l'Asie orientale), sous la direction de celui qui était toujours mon directeur en France, André Lévy. Le mémoire, qui portait pour titre « Théorie et critique littéraires du roman en langue vulgaire au XVIIe siècle », fut bien reçu puisqu'il me valut la meilleure mention et une allocation de recherche[10]. Il était de tradition que le DEA servît de projet et de plan en vue de la rédaction de la thèse de doctorat, et c'est avec ce titre-là que j'effectuai,

[10] « Théorie et critique littéraires du roman en langue vulgaire au XVIIe siècle » (DEA, Diplôme d'Etudes Approfondies de chinois, dirigé par André Lévy, soutenu en octobre 1986, Université Paris-Diderot / Paris 7 - UFR LCAO (Langues et civilisations de l'Asie orientale), 1986).

à Paris 7, ma première inscription en thèse. Pour l'enseignant-chercheur que je suis aujourd'hui, dirigeant masters et doctorats, enseignant la méthodologie de la recherche, un tel sujet de thèse ou de mémoire me ferait sourire, tant son défaut est évident, celui d'un objet mal circonscrit, beaucoup trop large pour déboucher sur quelque résultat que ce soit, et de plus dénué, sinon d'exigence d'érudition, de toute espèce de problématique. Il ne sembla pas constituer un inconvénient pour mon directeur, qui m'y encouragea, et me dirigea de fort loin, comme cela se faisait quelquefois à l'époque, vivant dans une autre ville, très occupé qu'il était par les magnifiques traductions au long cours qui devaient déboucher, après celle du *Jin Ping Mei* 金瓶梅, sur la publication de ses versions du *Xiyou ji* 西遊記 puis du *Liaozhai zhiyi* 聊齋志異, et me recevant de façon plus qu'espacée. J'avais certainement plus d'érudition que nécessaire à l'époque, mais manquant cruellement de méthode de travail, laissé très largement à moi-même, je m'ensablai irrémédiablement, incapable de voir comment traiter un sujet qui partait dans toutes les directions, et finalement abandonnai ce premier projet de thèse.

Ce moment de mon parcours ne fut pas particulièrement agréable. Il trouva cependant d'autres diversions comme on le verra dans la suite, et m'a laissé en tout cas une leçon qui me sert beaucoup aujourd'hui avec les étudiants en master et au-delà, vis-à-vis desquels je suis un directeur à la fois plutôt présent et excessivement attentif à la question de la définition du sujet de recherche. L'expérience m'ayant toujours prouvé qu'un mémoire réussi, et au moins aboutissant à un résultat, était d'abord un projet clairement défini, autour d'un sujet bien délimité dès le départ, animé par une problématique, et défini également en fonction des moyens propres de l'étudiant dans divers domaines : connaissances, formation, appétences, créativité, temps disponible, etc. Les années de travail sur ce projet de thèse resté sans suite m'ont également laissé d'importantes archives, dont la constitution est allée avec beaucoup de lectures, dans le domaine de la critique romanesque traditionnelle, dont je traduisis et annotai d'assez

nombreuses pièces, tout spécialement de préfaces de roman. Cette documentation devait me servir lorsque plus tard j'ai repris une thèse, cette fois avec un résultat.

Traductions

Choix de *huaben*

Ici 話分兩頭, l'histoire bifurque, pour reprendre la vieille formule des romans chinois. Il s'étai trouvé que, de l'inégalable confort de travail que m'avait offert l'université de Kyōto, où tout mon temps pouvait être consacré à la recherche et à l'étude, j'avais rapporté un manuscrit de traductions annotées d'une douzaine de *huaben* tirés de quelque six collections du XVIIe siècle[11], tous inédits en traduction dans une langue occidentale, et qui tous partageaient l'une des thématiques comme on le sait bien représentée dans la littérature romanesque de la fin des Ming et du début des Qing, le thème licencieux. Ce petit pas du côté de la traduction était venu assez naturellement par suite des connaissances acquises depuis plusieurs années dans le domaine des contes et romans, et de la découverte du plaisir de traduire, avec mon mémoire de maîtrise. A mon retour à Paris à l'automne 1986, ce petit florilège de contes érotiques que j'avais constitué, à partir de pièces assez amusantes et souvent pleines d'esprit, devait trouver rapidement un accueil favorable aux éditions Gallimard, qui le publièrent hors collection, avec une préface d'André Lévy, en 1987, sous le titre que j'avais choisi de : *Le Poisson de jade et l'épingle au phénix*[12]. (Ce titre, qui était celui de l'un des douze contes de la compilation, était, selon un usage fréquent à l'époque dans la plupart des milieux sinologues occidentaux, et en vigueur même dans une série scientifique comme celle de l'*Inventaire analytique et critique du conte chinois en langue vulgaire*, un titre

[11] Les collections dont étaient tirés ces contes étaient les suivantes: *Pai'an jingqi* 拍案驚奇, *Huanxi yuanjia* 歡喜冤家, *Fengliu wu* 風流悟, *Wusheng xi* 無聲戲, *Yipian qing* 一片情, *Zuixingshi* 醉醒石.
[12] (Anthologie), *Le poisson de jade et l'épingle au phénix. Douze contes chinois du XVIIe siècle*, 1re éd., (Préf. André Lévy) (Paris: Gallimard, 1987).

fabriqué dans et pour la langue-cible de la traduction ; la pratique valait pour la table des matières comme pour le titre commercial de l'ouvrage et reléguait dans des notes les titres originaux des pièces Ming et Qing. Sauf peut-être pour la question du titre commercial du volume, pour lequel un auteur ou un traducteur n'est pas toujours le maître, l'éthique contemporaine de la traduction, renouvelée depuis au moins une décennie et les travaux de Lawrence Venuti, nous interdirait, et à moi tout le premier, de fabriquer ainsi des titres refaits pour des textes anciens...).

Ce *Poisson de jade...* paraissait à un moment d'accroissement de l'intérêt du public francophone (sans parler d'un phénomène comparable à la même époque en anglais, avec les traductions de Hanan et d'autres) pour les œuvres romanesques du patrimoine des pays d'Asie. Il fut publié presque au même moment, d'ailleurs, que la traduction que Jacques Dars livra, après son mémorable *Au Bord de l'eau*, du volume des *Qingpingshantang huaben* 清平山堂話本[13], entreprise de traduction liée au même mouvement d'intérêt de notre équipe commune pour les *huaben*, et issu du même effort de catalogage lié à l'*Inventaire* des contes. Je me revois encore participant avec lui, qui avait d'ailleurs laissé dire à sa préfacière, Mme Etiemble, que mes traductions étaient des faux, à une même émission sur France-Culture où nous étions pour promouvoir nos travaux...

Collection de *huaben (Zhao shi bei* 照世盃*)*

Le Poisson de jade et l'épingle au phénix fut réédité finalement dans la collection Connaissance de l'Orient en 1991[14], et son relatif succès de librairie entraîna directement la volonté d'un éditeur alors en pleine ascension, Philippe Picquier, de trouver d'autres

[13] (Anon.), *Contes de la Montagne sereine [Qingpingshantang huaben* 清平山堂話本*]*, éd. et trad. par Jacques Dars, Connaissance de l'Orient 60 (Préf. Jeannine Kohn-Étiemble) (Paris: Gallimard, 1987).

[14] (Anthologie), *Le poisson de jade et l'épingle au phénix. Douze contes chinois du XVIIe siècle*, (rééd. 2002), Connaissance de l'Orient 47 (Préf. André Lévy) (Paris: Gallimard, 1991).

érotiques chinois (et d'autres pays d'Asie, Japon notamment) à publier. Les nombreux titres qu'il fit paraître de traductions de contes et romans appartenant à cette veine, dues à des traducteurs travaillant parfois sous leur vrai nom, parfois sous des pseudonymes (Christine Kontler, Aloïs Tatu, André Lévy, Huang San et Lionel Epstein), comme si à notre époque on risquait encore l'Enfer, furent les suites d'une mode que mon *Poisson de jade et l'épingle au phénix* avait lancée sans l'avoir cherché en présentant pour la première fois des traductions qui avaient révélé la richesse de ce secteur de la littérature fin Ming-début Qing, mode d'ailleurs à laquelle je ne cédai pas, en refusant de donner suite à quelques relances que me fit Picquier en la matière. A cet éditeur, je proposai néanmoins assez rapidement la traduction d'un autre recueil de contes de la même période, *La Coupe qui reflète le monde*, *Zhao shi bei* 照世盃, qui devait être édité la même année 1987. La traduction parut là encore sous un titre issu de celui, adapté, de l'un des contes du recueil: *Le Cheval de jade*[15]. L'ouvrage, datant du début des Qing, était cette fois, non un florilège mais une collection complète (comptant quatre contes seulement), et comportant certains thèmes remarquables, comme la description des pratiques des maisons de jeu ou celui, assez rare, du voyage exotique, en l'occurrence au Vietnam. Ma traduction est aujourd'hui encore la seule complète de ce recueil dans une langue occidentale.

Anthologie classique de *huaben* (*Jingu qiguan* 今古奇觀)

C'est à la suite de ces premiers essais de traduction que je m'embarquai bientôt dans une entreprise au long cours, de proportion bien différente. Le directeur de La Pléiade m'ayant alors trouvé, selon ses mots, un certain « bonheur de traduction », il me demanda de lui faire proposition d'un projet de traduction pour ladite bibliothèque, laquelle, depuis le *Rêve dans le pavillon rouge*, puis le *Bord de l'eau*, puis les traduction

[15] Anon. [Zhuoyuanting zhuren 酌元亭主人], *Le cheval de jade. Quatre contes chinois du XVIIe siècle [Zhao shi bei* 照世盃*]*, (Arles: Philippe Picquier, 1999).

susmentionnées d'André Lévy, s'était largement ouverte à des classiques de la littérature romanesque chinoise. C'est ainsi que je proposai l'anthologie des quarante contes des *Spectacles curieux d'aujourd'hui et d'autrefois*, *Jingu qiguan* 今古奇觀, projet qui fut vite accepté. Il m'occupa jusqu'en 1995 et parut l'année suivante[16]. Avec ses presque 2220 pages, dont plus de cinq cents d'appareil critique en corps 8 ou 9, l'entreprise fut assez absorbante. Elle fut, côté financier, secondée (brièvement) par une bourse d'aide à la traduction du Centre national du livre et des avances sur publication de Gallimard, mais à l'époque ma ressource principale provenait d'un certain nombre de petits cours de chinois assurés sous le statut de vacataire, dans divers organismes ou associations dont probablement le moins aliénant fut le Cours municipal d'adultes de la Ville de Paris.

Ce travail ne fut pas qu'une traduction. Il supposa aussi une recherche, notamment un examen philologique du texte qui n'avait jamais été réalisé jusqu'alors. Les *Jingu qiguan* sont comme on le sait une anthologie de quarante contes tirés des deux cents (ou peu s'en faut) que comporte l'ensemble des *San Yan Er Pai* 三言二拍 (cités plus haut) publiés dans les dernières décennies des Ming par Feng Menglong 馮夢龍 et Ling Mengchu 凌濛初, mais le texte de cette anthologie diffère de façon souvent significative des versions d'origine des contes. Dans l'édition originale, conservée à la Bibliothèque nationale, Département des Manuscrits orientaux, à Paris, le texte est de plus assorti de nombreux commentaires. Tout ensemble, ces différences textuelles et ces commentaires originaux, dont j'ai établi un relevé ligne à ligne en amont de ma traduction, révèlent toute une approche de la part du compilateur anonyme de l'anthologie, une lecture philosophique dont j'ai tenu compte dans l'établissement de l'appareil critique de cette

[16] Anon., *Spectacles curieux d'aujourd'hui et d'autrefois (Jingu qiguan* 今古奇觀*)*, La Pléiade (Paris: Gallimard, 1996).

édition/traduction, notamment au niveau des quarante notices, une par conte, établies comme aide à la lecture.

La traduction des *Jingu qiguan* dans la Pléiade a été plutôt bien accueillie. Aussi littérale que possible, la traduction a cependant tenu à observer un certain style, qui respectait idéalement ce qui était une certain niveau d'élégance du texte d'origine, dans lequel notamment les vers, quatrains, huitains, *ci* et autres, étaient nombreux, selon les règles qu'exigeaient alors la « chantefable » chinoise. Je me suis interdit — ce qui pour moi allait d'ailleurs de soi — d'abréger le texte, me gardant de juger « superflues » certaines parties versifiées, comme ont pu le faire certains traducteurs, qui même pour des traductions dans la Pléiade, prenaient la liberté de faire des coupes.

Thèse de doctorat

Cette traduction au long cours m'avait pris des années, et le chemin qu'elle me fit emprunter fait partie des éléments atypiques de mon parcours. Lorsque l'édition en était achevée, fin 1995-début 1996, j'avais 33 ans, et mes perspectives de carrière avaient été mises de côté par la force des choses, ayant bizarrement publié un grand texte, avec quand-même un certain savoir-faire sinologique, dans l'une des plus prestigieuses collections de l'édition française, mais sans avoir encore de thèse, et ayant ainsi mis entre parenthèse, dans le même temps, toute possibilité de trouver une situation professionnelle un peu stable. A l'âge que j'avais, j'étais le plus jeune éditeur qu'eut jamais connu la Bibliothèque de la Pléiade. J'étais aussi le seul à être arrivé à cet étrange résultat, d'y avoir fourni une édition savante sans même être titulaire d'une thèse de doctorat. Je n'avais jamais pensé un seul instant, toutefois, devenir traducteur professionnel, et il restait évident dans mon esprit que ma vocation restait la recherche, et mon objectif de réintégrer un parcours plus officiel. Comme enseignant aujourd'hui, et comme directeur de travaux, il est évident que si je voyais un étudiant prometteur

s'engager dans une voie similaire à celle que j'avais prise, je ferais tout pour l'en détourner et pour l'engager à donner une priorité absolue, plutôt qu'aux sirènes fût-ce des éditeurs les plus prestigieux, à la seule chose envisageable pour peu qu'il lui soit prêté quelque perspective que ce soit de carrière, la rédaction d'une thèse. Mon pas de côté n'avait sans doute pas été un échec, mais il avait été une sorte d'absurdité contre laquelle j'ai alors certainement manqué de mises en garde, et par ailleurs j'étais, en l'achevant, si fatigué de la traduction que j'ai alors vraiment pensé avoir épuisé, si je puis le formuler ainsi, mon *karma* en la matière — ce qui ne sera pas vrai finalement, puisque comme on le verra vers la fin de ce document un nouveau projet de traduction fait partie de mes perspectives à court terme, ce qu'il n'y a pas si longtemps j'aurais jugé fort inopiné.

Environnement de travail — Poste d'ATER à Paris X Nanterre

Heureusement la perspective d'un retour à la thèse allait pouvoir se réaliser bientôt, puisque je m'engageai dans un tel projet dès la fin de mon travail d'édition du projet Pléiade, et avant même que le livre ne fût publié. La réalisation de ce travail me prit la presque totalité des quatre années 1996 à 1999, avec une soutenance en décembre 1999. Ce n'est pas une durée considérable pour une thèse de 838 pages, présentée, en version imprimée, en trois lourds volumes. Mais elle était le résultat, si je puis le formuler ainsi, d'une rectification de parcours telle que je ne m'engageai dans son élaboration que déjà très préparé en amont, avec une connaissance plus qu'expérimentée du domaine choisi, une pratique des textes, et plus généralement sinologique, aguerrie par les années de familiarité avec le milieu et ses règles, comme décrit dans les pages qui précèdent, et quelques autres conditions très favorables.

Parmi celles-ci, d'abord des conditions financières qui m'ont permis de me consacrer à cette thèse quasi à plein temps, grâce au revenu tiré de l'édition des *Jingu qiguan* dans la

Pléiade, puis grâce à une bourse doctorale de la Fondation Chiang Ching-kuo, de Taiwan, envers laquelle je suis extrêmement reconnaissant, pour ce soutien matériel bien sûr, mais tout autant pour la marque de reconnaissance professionnelle qu'il représente. Enfin un poste d'ATER (Attaché temporaire d'enseignement et de recherche) à l'Université de Paris 10-Nanterre, pris en septembre 1998, occupé pendant deux ans[17], devait me permettre de terminer cette thèse dans d'excellentes conditions et constituer l'antichambre de mon entrée à l'université et de l'accès à un poste titulaire[18]. Cette fois c'est à Roger Darrobers que va ma gratitude, Rogers Darrobers qui me proposa pour ce poste temporaire nécessité par le détachement qu'il allait effectuer pendant la période à l'ambassade de Pékin, lui-même excellent spécialiste — entre autres domaines — du théâtre du XIIe siècle jusqu'à l'époque contemporaine, et par ailleurs aujourd'hui collègue membre de la même équipe de recherche de rattachement (UMR 8155-CRCAO).

Apports de François Jullien — Méthodologie, épistémologie, thématique de l'indirect

Si ma première inscription en thèse avec André Lévy n'avait pas abouti en premier lieu faute d'un sujet correctement défini, il ne devait pas en aller de même pour ma seconde inscription, pour laquelle mon nouveau directeur, François Jullien, devait me mettre sur la voie de ce qui méritait pour le coup de s'appeler un sujet en or, l'étude du commentaire de Jin Shengtan 金聖歎 (1608-1661) sur le *Xixiang ji* 西廂記 *(Le Pavillon de l'ouest)*[19]. La réinscription en thèse se faisait à l'UFR LCAO, dont François Jullien était

[17] Années universitaires 1998-1999 et 1999-2000.

[18] Pour les détails et le contenu des enseignements voir le document joint : « Curriculum Vitæ, publications, activités ».

[19] Titre final de ma thèse : « Jin Shengtan 金聖歎 (1608-1661) et le commentaire du Pavillon de l'ouest [Xixiang ji 西廂記]. Lecture et interprétation dans une poétique de l'indirect » (Thèse de doctorat « nouveau régime » dirigée par François Jullien, Spécialité : Etudes de l'Extrême-Orient, soutenue le 18 décembre 1999, Université Paris-Diderot / Paris 7 - UFR LCAO (Langues et

alors le directeur, en cette université de Paris 7 où j'avais conservé des contacts permanents pendant les années que je consacrai à la préparation de ma traduction pour la Pléiade, y donnant des enseignements en qualité de chargé de cours (voir plus bas, section Enseignements universitaires).

François Jullien a été une rencontre qui a compté dans mon parcours intellectuel comme dans ma vie professionnelle. Il est nécessaire que j'explique ici le choix que j'ai fait alors de ce directeur de thèse, ceci d'autant plus que François Jullien a été ensuite une personnalité contestée, et que je me suis éloigné de lui comme d'une partie de ses idées. Cette prise de distance ultérieure a été un fait de ma vie professionnelle sur lequel je n'ai jamais fait secret, elle devait apparaître ensuite ici où là dans mes travaux, et cette évolution subséquente rend d'autant plus nécessaire de m'expliquer, dans ce document de synthèse, sur ce moment de mon parcours et lever ce qui, de l'extérieur, pourrait être éventuellement perçu comme ambiguïtés.

Au moment où je m'engageai dans la thèse sous sa direction, je connaissais François Jullien depuis plusieurs années. Mon premier contact avec lui avait été la lecture, en 1987, de sa thèse d'Etat, *La Valeur allusive*[20]. Dans les années suivantes, j'assistai à ses cours et séminaires, par exemple le cours qu'il consacra, en 1988-1989, à la lecture ligne à ligne du *Lunyu* 論語, ou bien encore le séminaire qu'il donna, dans une petite salle de l'EHESS, boulevard Raspail, entre 1988 et 1990, sur les textes qu'il devait réunir pour

civilisations de l'Asie orientale), 1999). Le texte de ma thèse est disponible au format PDF dans le dossier en ligne dont l'adresse URL figure en p. 2 du présent document ; à partir de la page d'accueil de l'URL, prendre : Autres documents.

[20] François Jullien, *La valeur allusive : des catégories originales de l'interprétation poétique dans la tradition chinoise (contribution à une réflexion sur l'altérité interculturelle)*, Publications de l'École française d'Extrême-Orient (Paris: École française d'Extrême-Orient, 1985) ; rééd. coll. Quadrige (Paris: Presses universitaires de France, 2003).

son livre *La Propension des choses*[21]. Plus encore que le contenu même du propos, c'est d'abord la méthodologie qui me séduisit, et pour laquelle F. Jullien prenait certaines positions que j'ai trouvé judicieuses, et qu'aujourd'hui encore je trouve telles. Elles n'allaient pas de soi dans le milieu de la sinologie sur la Chine classique, et comportaient alors des enjeux qui pour moi sont encore d'actualité. Elle consistaient à dire que la traditionnelle approche avec laquelle on abordait, dans la sinologie, française notamment, les textes des périodes ancienne, médiévale, classique, pré-moderne, bref des temps précédant le XXe siècle et l'époque contemporaine, que cette approche péchait par excès d'érudition philologique et par manque de questionnements et de problématisations. Pour le dire à sa façon, on avait le droit, et même le devoir, de faire de l'apport de la Chine classique l'aliment d'une réflexion « philosophique », ce qui devait d'ailleurs l'amener à opposer, d'une manière qui allait quelquefois être diversement jugée mais qui était fondée, « philologie » à « philosophie ». Car il n'avait pas tort de juger que les problématiques modernes, élaborées par les sciences humaines, n'avaient pas cours, ou avaient insuffisamment cours, dans le milieu de la recherche sur la Chine classique, lequel milieu continuait à pratiquer une philologie qui n'était plus très consciente de ce qui avait, au XIXe siècle, constitué les fondements à partir desquels elle continuait pourtant à opérer : la quête de reconstitution, marquée par son origine romantique, des civilisations disparues. Cette entreprise illusoire, passéiste, imaginaire, se laissait appréhender non pas tant par sa propre affirmation, devenue voilée, que par ce qui constituait aux yeux de François Jullien son principal défaut : elle était sans objet, incapable de produire des enjeux pour le temps présent, avec des thèmes de recherche souvent bornés à « la vie et l'œuvre de... ». En quelque sorte, dans ce temps de post-structuralisme qu'étaient les années 1980, la position de François Jullien appelait au même *aggiornamento*, pour les études sur la Chine classique, qui avait, historiquement,

[21] François Jullien, *La propension des choses : pour une histoire de l'efficacité en Chine*, Des Travaux (Paris: Le Seuil, 1992).

causé la sécession de l'EHESS de son institution mère, l'EPHE. Il s'agissait par exemple de faire autre chose, en littérature, que du Lagarde et Michard...

Malgré des réserves sur d'autres aspects de la démarche de celui qui allait devenir mon directeur de thèse, j'ai toujours depuis cette rencontre conservé la conviction que le savoir sinologique (pour un clacissiste), tout en appelant, c'est évident, à la plus grande érudition possible, ne possède pas en lui-même la capacité à produire des objets de réflexion, lesquels ne peuvent provenir que de l'interaction, par essence pluridisciplinaire, d'un cadre de pensée extérieur. C'est que, sauf à céder à une identification suspecte, nous n'appartenons pas à ce monde duquel nous tirons nos objets d'étude. Ce tournant intellectuel a certainement correspondu pour moi à un moment où, quelque peu fatigué de l'érudition pour l'érudition à laquelle ma formation, très fortement philologique, m'avait longtemps rivé, j'avais besoin de donner du sens au savoir acquis. Sans utiliser le terme, par trop condescendant, d'« usage de la Chine » cher à François Jullien, je suis resté depuis attaché à l'idée qu'il y avait potentiellement dans le patrimoine intellectuel, littéraire, etc., et plus généralement dans les représentations de la Chine ancienne et classique, un apport incomparable pour des sémiologies contemporaines d'ordres divers — philosophiques pourquoi pas, la première étant, pour moi, la sémiologique psychanalytique.

Jin Shengtan 金聖歎 et son commentaire du *Xixiang ji* 西廂記 — Structure de la langue, rapports intersubjectifs, implicite

Sans qu'il m'ait beaucoup dirigé, à une époque où il présidait le Collège international de philosophie, j'ai toujours su gré à François Jullien du très beau sujet de thèse sur lequel il me proposa de travailler, qui consistait à étudier toutes les facettes de l'expression indirecte dans le *Pavillon de l'ouest* (*Xixiang ji* 西廂記), à partir de la lecture qu'en faisait Jin Shengtan 金聖歎 (1608-1661). Le travail s'avéra une entreprise très riche, pour laquelle j'ai une dette importante envers celui qu'avait fait en amont François Jullien sur

cette question de l'indirect. Il m'a donné des clés pour entrer véritablement dans la logique de la lecture que faisait Jin Shengtan du « Sixième *Caizishu* » 第六才子書, une lecture essentiellement organisée autour des mécanismes de non-dit et d'implicite, faisant du commentateur fin Ming-début Qing un sémioticien de la narration particulièrement subtil.

Je dois préciser ici le sens qu'a eu pour moi l'apport de François Jullien, autour de la question de l'indirect. Le fait que je ne rejoigne pas ses conclusions culturalistes sur une « Chine » qui serait le monde de l'indirect face à un « Occident » qui serait celui du rapport de face, n'a en fait rien ôté à certaines intuitions très justes, qui sont de l'ordre justement de cette apport chinois à une sémiologie — en l'occurrence de l'implicite —, et m'ont permis d'entrer avec le meilleur outillage qui était possible dans l'étude de la pensée de Jin Shengtan lecteur du *Xixiang ji*. Le travail précédent ou à peu près contemporain d'une Sally Church, par exemple[22], montre *a contrario* les limites au vrai assez navrantes d'une analyse qui ne prenait pas la pleine mesure de ce qu'impliquaient les prises de position de Jin Shengtan sur la langue et sa place dans les rapports intersubjectifs, et qui à cause de cela restait cantonnée dans des platitudes sur « l'amour ». Cet auteur ne prenait par exemple pas la pleine mesure de l'intuition radicale du commentateur chinois qui établissait de fait un parallèle entre l'impuissance du jeune home et de la jeune fille du *Pavillon de l'ouest* à accéder totalement l'un à l'autre, à l'impossibilité inhérente *au langage même*, d'exprimer les choses en plein — ou pour le dire à la lacanienne : de parler autrement que *par mi-dire*, ou encore de *dire le vrai sur le vrai*. Pour moi, sans l'apport des travaux antérieurs de François Jullien sur l'indirect, je n'aurais sans doute pas eu les outils pour lire Jin Shengtan lisant le *Xixiang*

[22] Sally Kathryn Church, « Jin Shengtan's commentary on the *Xixiang ji (The Romance of the Western Chamber)* » (Ph. D. dirigé par Patrick Hanan, Harvard, 1993) ; Sally Kathryn Church, « Beyond The Words: Jin Shengtan's Perception Of Hidden Meanings in *Xixiang Ji* », *Harvard Journal of Asiatic Studies* 59, nº 1 (1999): 5-77.

ji. Mais à sa différence, Jin Shengtan ne m'intéressera pas parce qu'il est chinois, et que ce qu'il dirait de l'indirect serait spécifique à la Chine : mais parce que l'indirect n'est autre le régime même de l'inconscient, en raison du refoulement présent au cœur de la fonction de la parole et du langage.

En étudiant le problème de l'amour presque exclusivement à travers des questions de langue, de narration et de poétique, Jin Shengtan était porteur d'intuitions qui sont celles même de la théorie de l'inconscient, à partir du moment où Lacan apportait à celle-ci l'éclairage de ses considérations sur la langue — par exemple en établissant que l'inconscient était « structuré comme un langage ». La lecture métaphorique que Jin Shengtan faisait de l'histoire d'amour ambiguë au cœur du *Xixiang ji* était très intéressante en ce sens, et suggérait, d'une manière que la psychanalyse pouvait démontrer avec ses propres outils, que si l'amour, c'est-à-dire le problème de l'objet et du désir de l'autre, confronte littéralement le sujet à un mur, c'est d'abord parce qu'il y a un mur dans la langue même.

Le travail sur l'implicite, sur l'indirect, est toujours resté pour moi comme le meilleur de l'enseignement de François Jullien. Comme je l'ai dit je n'ai pas forcément adopté toutes les consultions qu'il en tirait, mais cet angle d'attaque devait se révéler très facilitateur, parce qu'il m'a donné une certaine pratique quand il s'est agi pour moi, un peu plus tard, de lire les textes chinois avec un regard psychanalytique.

Premiers articles de recherche issus de la thèse ; impasse sur le différentialisme interculturel

Pour l'heure, autour de l'époque de ma thèse, c'est-à-dire au tournant du siècle, mes travaux se ressentent encore fortement de l'influence de François Jullien. Elle est explicite dans l'introduction et les notices explicatives accompagnant ma traduction des *Jingu qiguan*. Elle sera présente dans quelques articles, issus de conférences, que je ferai

dans la période suivant immédiatement mon recrutement comme maître de conférences en 2000. C'est le cas par exemple du texte issu d'une communication à un colloque sur l'allusion en poésie faite en 2000 à l'université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand[23], ou de celui ayant paru dans un contexte que je jugerais aujourd'hui assez embarrassant, celui d'une collection d'articles réunis autour de la pensée de François Jullien, par son propre éditeur, et ceci d'autant plus que la publication collective dont il fait partie porte un terme, « hétérotopique », que je récuse complètement aujourd'hui[24]. Cet article est présent dans la collection de travaux qui accompagnent la présente synthèse, et si c'est davantage à l'honnêteté intellectuelle sur mon parcours qu'à une véritable actualité, pour moi, de son contenu, que je l'y inclus, au moins a-t-il le mérite de donner un résumé des principales coordonnées de la lecture qui était la mienne, à l'époque de ma thèse, sur Jin Shengtan lecteur du *Pavillon de l'ouest*.

Un autre article de la même époque est lui aussi issu de la participation à un colloque de la même université Blaise-Pascal, mais cette fois organisé par un comparatiste, de renom d'ailleurs, Alain Montandon, lequel travaillait alors à un programme de recherche sur l'expression et les pratiques de l'hospitalité dans divers contextes culturels. L'article que j'ai publié à cette occasion[25] constitue ma seule véritable incursion sur les terres de considérations culturalistes à la manière de François Jullien. Lui aussi est un texte que

---

[23] « De l'indirect comme source d'effet (la tradition chinoise) », in *L'Allusion en poésie*, éd. par Christian Moncelet et Jacques Lajarrige, (Actes du colloque « L'Allusion », 12-14 oct. 2000) (Clermont-Ferrand: Presses Universitaires Blaise-Pascal, CRLMC Centre de Recherches sur les Littératures Modernes et Contemporaines, 2002), 17-49.

[24] « Sur le mode de l'indirect : d'un art chinois de la lecture », in *Dépayser la pensée, Dialogues hétérotopiques avec François Jullien sur son usage philosophique de la Chine*, éd. par Thierry Marchaisse (Paris: Les Empêcheurs de penser en rond, 2003), 171-210.

[25] « Chine : l'hospitalité comme impensé », in *Hospitalités : hier, aujourd'hui, ailleurs*, éd. par Alain Montandon (Clermont-Ferrand: Presses Universitaires Blaise-Pascal, Centre de Recherches sur les Littératures Modernes et Contemporaines, Université Blaise-Pascal, 2004), 143-187 ; le même article a été inclus par Alain Montandon dans un autre volume, avec un texte légèrement remanié : « Chine : l'hospitalité comme impensé », in *Le Livre de l'Hospitalité. Accueil de l'étranger dans l'histoire et les cultures*, éd. par Alain Montandon (Paris: Bayard, 2004), 275-312.

j'inclus dans la collection jointe parce que je n'ai rien à cacher de mon parcours, mais ce que j'y soutiens, de l'inexistence, à proprement parler, d'une notion d'hospitalité dans le contexte chinois comparable à ce qui est prégnant dans d'autres cultures (comme celles du Moyen-Orient), procède cependant de la nécessité d'une outrance dans l'opposition entre Chine et autres environnements culturels dont j'ai gardé un souvenir excessivement déplaisant, comme étant une direction forçant quelque peu ma nature et dans laquelle il me serait impossible de persévérer. L' « hospitalité » — pour ne parler que d'elle — dont devaient faire preuve plus tard mes analysants en m'invitant dans la relation transférentielle, devait suffire à me montrer à quel point je m'étais égaré, en adoptant cet a priori culturaliste… Ce sera au vrai ma seule expérience de travail avec des comparatistes. J'ai ressenti à quel point il y avait quelque chose de faux dans cette démarche consistant à mettre ainsi systématiquement en contraste l'héritage chinois de ceux d'autres aires culturelles, et qu'en quelque sorte il s'agissait là d'un jeu biaisé où, moyennant les constructions *ad hoc*, on pouvait être en quelque sorte gagnant à tous les coups. J'ai alors nettement perçu qu'avec ce genre de mise en oppositions le risque d'aboutir à des thèses racistes n'était pas loin.

C'est à ce point que mon chemin devait se séparer clairement de celui de François Jullien. J'avais reçu de lui le meilleur possible de sa méthodologie, principalement sur deux points :

a. apprendre à lire un texte chinois en tenant le plus grand compte possible des commentaires que pouvait en faire un lecteur des temps classiques ;

b. apprendre à travers cette écoute à pratiquer toute une sémiotique des niveaux de lecture, dont l'existence était impliquée par le riche apport chinois autour de conceptions sur l'implicite et l'expression indirecte.

Mais je ne pouvais que prendre mes distances avec ce qui, à la même époque, devait s'affirmer comme constituant la direction ultime et définitive des travaux de Jullien,

celle de ce différentialisme interculturel et de la notion hypostasiée d'« altérité ». Quand ce n'aurait été que pour cette seule raison, la psychanalyse, dont l'influence dans mon parcours intellectuel s'affirmait au même moment, aurait rendu impossible de poursuivre sur une telle option.

Autres articles de recherche issus de la thèse ; thème de la transmission du savoir

Mais avant que d'en parler, encore quelques mots sur certains des articles inclus dans le dossier joint et qui font encore partie de cette époque de la thèse et des articles attenants. On connaît l'un des défauts de la production en sciences humaines, qui est que la publication ne survient quelquefois que des années après la rédaction d'un texte. Pour n'avoir été publié qu'en 2004, l'article intitulé « Stratégies romanesques ? Des difficultés du discours édifiant dans les récits en langue vulgaire au XVIIe siècle[26] » a été en fait rédigé avant même la soutenance de ma thèse, en 1999, suite à un très riche colloque qui avait été tenu à l'INALCO cette année-là autour du thème de l'éducation et de la transmission des savoirs en Chine, organisé par Catherine Despeux par la regrettée Christine Nguyen-Tri. Cet article développe certains aspects dérivés de thèmes présents dans ma thèse, puisqu'il est essentiellement référé au commentaire de Jin Shengtan sur le *Xixiang ji*. C'est le cas également d'un article sur la question des « bons » et des « mauvais » lecteurs selon le même Jin Shengtan, article publié la même année 2004 dans la revue *Extrême-Orient Extrême-Occident* mais rédigé deux ans plus tôt[27].

---

[26] « Stratégies romanesques ? Des difficultés du discours édifiant dans les récits en langue vulgaire au XVIIième siècle », in *Education et instruction en Chine, III : Aux marges de l'orthodoxie*, éd. par Catherine Despeux et Christine Nguyen-Tri, (Actes du colloque « Education et instruction en Chine », 29.6-2.7 1999), Centre d'Etudes Chinoises, Bibliothèque de l'INALCO (Paris, Louvain: Peeters, 2004), 99-123.

[27] « L'autre comme "imbécile" : le système clos de la critique comme opération d'inclusion/ exclusion », *Extrême-Orient Extrême-Occident* n° 26, « De la difficulté de juger – Quelques ressources du mode critique en Chine et au Viêt Nam » (2004): 139-161.

Je n'ai jamais publié ma thèse, ni même cherché à le faire. D'abord parce que j'ai été rapidement amené à jeter sur la lecture de Jin Shengtan sur le *Xixiang ji* un autre regard, lié à la psychanalyse, et que je n'ai jamais abandonné le projet, qui nécessite du temps, de publier un travail mettant en valeur cet apport, et reprenne certains éléments de sa poétique, mais en la remaniant dans un sens différent. J'aurais plutôt l'idée d'un chapitre d'un livre consacré, à travers différents thèmes, à une lecture psychanalytique de textes empruntés à la littérature classique de fiction. Pour ce faire, et pour pouvoir s'adresser à un public ne comprenant pas que des sinologues, il faudra d'abord que j'aie réalisé un projet à très court terme dont je reparlerai plus loin, la traduction complète du *Pavillon de l'ouest*, actuellement sur les rails — car il n'existe pas de traduction correcte de cette pièce en français à ce jour. Sans doute aussi y avait-il un problème pratique à la non-publication de cette thèse : cette dernière était, avec ses 838 pages, beaucoup trop volumineuse, et je suis aujourd'hui, dans mes directions de travaux comme depuis ma pratique des dossiers au CNU, Conseil national des Universités, devenu un ardent défenseur d'une réduction importante de la taille des thèses dans nos domaines, avec dans le même temps une diversification des activités des jeunes chercheurs (participations à des colloques, publications d'articles, etc.). Le paradigme était assez différent à l'époque où j'ai soutenu ma thèse, où il m'a semblé que l'attente allait vers des travaux de vastes proportions, avec comme conséquence une certaine difficulté à recycler ce gigantisme dans une publication de longueur plus maniable. Mais si dans le paradigme actuel du monde de la recherche la publication de la thèse est, pour un jeune chercheur, quelque chose de crucial, je regarde la mienne, encore une fois, plutôt comme une ressource de laquelle une approche différente doit être tirée.

Nomination à la maîtrise de conférence (2000)

L'année 2000 a été un tournant dans ma carrière, parce que c'est celle où j'ai été recruté maître de conférences à l'Université Paris 7 — bientôt plus généralement appelée Université Denis-Diderot —, UFR LCAO, Langues et civilisations de l'Asie orientale. Cette nomination a eu un impact certain sur mon travail et son organisation. Comme pour tous les enseignants-chercheurs, cela signifie, au moins au début, une lutte incessante pour se ménager du temps pour la recherche, car les nouveaux cours à mettre en place absorbent un temps considérable de préparation. De plus de nombreuses, et souvent, lourdes, charges et responsabilités administratives se sont mises à accompagner ce nouveau statut. J'y reviendrai dans les sections ci-dessous consacrées à mes responsabilités pédagogiques et collectives.

Psychanalyse

Pour l'heure il importe pour la compréhension de mon évolution intellectuelle de consacrer quelques pages à l'élément qui l'oriente de la façon la plus significative, la psychanalyse. Il s'agit d'éléments dont la prise en compte dans un document de synthèse de demande de HDR possède un certain aspect paradoxal, car — et je suis à ce titre excessivement freudien — je regarde la psychanalyse d'abord comme un acte singulier, radicalement privé, qu'il s'agisse de l'analyse personnelle ou de la position d'analyste dans une cure. Je suis également totalement freudien au sens... lacanien du terme, c'est-à-dire en prenant la mesure de la différence des discours, entre ce que Lacan a appelé le discours « de l'analyste » et ce qu'il a appelé le discours « de l'universitaire ». Dans ces deux discours, le sujet, la cause du désir, les signifiants, n'occupent pas les mêmes places, et ne produisent pas le même type de savoir. Il y a même, disons-le franchement, dans les milieux psychanalytiques, souvent une certaine condescendance

qui se manifeste plus ou moins ouvertement vis-à-vis du discours universitaire, car il n'est pas censé produire de savoir du tout sur le sujet de l'inconscient.

Principe épistémologique

Cela étant dit, il s'en faut de beaucoup que le discours universitaire ne soit pas présent dans le discours des psychanalystes, de leurs institutions et de leur démarche intellectuelle, comme il s'en faut de beaucoup que la présence du discours de l'analyste ne soit pas souvent plus présente qu'il n'y paraît dans le monde de l'université. Au moins pourrai-je prétendre qu'en effectuant la démarche actuelle par laquelle je demande une habilitation universitaire, ce n'est pas sans avoir réfléchi en amont aux caractéristiques, et d'abord aux qualités irremplaçables, que représente la position universitaire sur le plan de la position critique comme de la production du savoir. Par ailleurs bien que la psychanalyse soit dans son fondement de l'ordre strictement privé que j'ai rappelé, il y a une présence publique de la psychanalyse, comme une présence de celle-ci dans le champs des savoirs, et à ce double titre j'y suis impliqué.

C'est à partir du tournant du siècle que, pour le dire en termes lacaniens, un désir d'analyste se profilait pour moi, au terme d'une analyse personnelle ayant commencé un certain nombre d'années plus tôt. Ma démarche, en ce qu'elle devait concerner pour moi mon savoir de sinologue, n'est pas très difficile à exposer. Je souhaitais pouvoir utiliser l'outillage théorique de la psychanalyse pour expliciter certains faits présents dans des textes chinois, notamment des récits, impliquant à un titre ou à un autre la question de la subjectivité. Moins psychanalyse « appliquée » que psychanalyse « en extension », pour reprendre la formulation de Lacan, il s'agissait pour moi, et il s'agit toujours, de prendre la mesure de l'inestimable apport que l'héritage chinois pouvait apporter à la sémiologie psychanalytique. Apport immense potentiellement, qu'il me

suffirait d'aborder à travers quelques angles d'attaque, où la subjectivité et la langue sont en jeu.

Pour que nous n'ayons pas affaire à une « psychanalyse appliquée », il n'a jamais été envisageable pour moi de me servir de l'outillage théorique de la psychanalyse comme d'un simple corpus à partir duquel ouvrer de manière strictement universitaire. Certains universitaires le font admirablement, et je le dis en toute conviction. Pour moi, il n'était pas possible d'effectuer cette démarche en restant sur un plan strictement théorique, sans en passer par l'obligation de devenir moi-même analyste. C'est que j'ai estimé qu'il n'était pas possible de parler de psychanalyse sans pratiquer ce laboratoire essentiel qu'est la position d'écoute d'analysants, parce que ce laboratoire est le lieu où toute élaboration théorique vient se mesurer à la pratique, et à son réel, et prévient autant que faire se peut les constructions qui seraient simplement imaginaires. Peut-être ai-je hérité d'un temps très lointain, infantile, où je ne m'intéressais qu'aux sciences, ce besoin impératif de rapporter une théorie — et je n'aime rien tant que cela — à l'épreuve de la réalité — seul moyen de vérifier si la théorie ne vague pas toute seule portée par son erre, car je ne suis pas enclin naturellement à donner un blanc seing à la parole d'autorité. Il importe donc à la compréhension de ma position épistémologique, et ceci même du seul point de vue universitaire, que ma double pratique de chercheur et d'analyste est constitutive pour moi d'une complémentarité, qui m'est indispensable, entre possibilité théorique et point où donner appui à la théorie. Pour ceci d'ailleurs, mes analysants n'ont pas besoin d'être chinois (quoiqu'ils le soient pour l'essentiel aujourd'hui), pas plus que mon objet d'étude n'a besoin d'être contemporain. Mes objets de recherche sont toujours restés du côté de la littérature narrative de fiction dans la Chine pré-moderne, avec comme objectif de les visiter théoriquement à partir du cadre épistémologique de la psychanalyse.

Formation d'analyste

Pour acquérir une formation d'analyste, au-delà de l'analyse personnelle, la France donnait évidemment un environnement incomparable. Dans la physionomie mondiale de la psychanalyse, où le post-freudisme de l'IPA (International Psychoanalytical Association) l'a défigurée, la psychanalyse en France, à cause de l'héritage de Lacan, est restée d'une vigueur où se ressent toujours, dans les pratiques comme dans la transmission, ce « retour à Freud » caractérisé par un type d'enseignement qui cherchait à ne pas, en quelque sorte, enterrer l'inconscient sous des couches de savoir. C'est à ce titre paradoxal que l'enseignement des écoles psychanalytiques a toujours été d'un niveau métapsychologique bien supérieur à ce qui pouvait être enseigné dans les universités, même celles où l'enseignement psychanalytique était présent, et ceci de l'aveu même de professeurs appartenant auxdits milieux (Alain Vanier par exemple). C'est aussi pour préserver ce tranchant analytique que je n'ai jamais voulu passer de diplôme dans ce domaine — je n'en avais pas besoin institutionnellement, encore moins intellectuellement, surtout pas analytiquement !... Ma formation a donc été celle de ces écoles. Ainsi ai-je d'abord fréquenté à partir de 2002 (elle s'appelait alors encore APEP, « Association pour une école de la psychanalyse »), puis rejoint officiellement en 2004, l'une des écoles connue comme parmi les plus exigeantes, à la limite du rigorisme, sur le plan de l'élaboration théorique, « La Lettre lacanienne », avec des analystes de renom comme Erik Porge, Guy Lérès, et quelques autres. Dans l'éparpillement de la galaxie psychanalytique après la dissolution de l'Ecole freudienne de Paris par Lacan en 1980, puis la mort de ce dernier en 1981, « La Lettre lacanienne » se situait dans une filiation où des théoriciens, pour ne pas dire quelquefois des exégètes, rigoureux de la pensée de Lacan avait occupé des positions influentes, et elle était issue, par ses acteurs comme par ses idées, du même mouvement qui avait soutenu, en leur temps, la très respectée revue *Littoral* et (fondée en 1985) l'ELP, École lacanienne de psychanalyse. Dans ce milieu, les

débats d'idées, les luttes d'école même, ont toujours conservé un certain caractère incisif, voire potentiellement assez conflictuel, en une histoire qui se poursuit de nos jours non sans rebondissements. Mais en tout état de cause c'est, pour un « jeune analyste » cherchant à se former, un milieu où, au moins, on allait pouvoir lire Freud et Lacan sans doute à la meilleure source possible.

Pendant quelque années j'allai ainsi consacrer une fraction de mon temps, un temps qui était par ailleurs celui d'un maître de conférences, à me former à devenir psychanalyste à travers les diverses occasions que pouvait m'offrir cet environnement : contrôles, séminaires, travaux communs en « cartels », lectures de textes, le tout à des horaires de… psychanalystes parisien, c'est-à-dire le plus souvent sous forme de réunions ayant lieu le soir à partir de 21h, mais aussi quelquefois les samedis et dimanches, pour participer à l'une ou l'autre des innombrables journées d'étude ou colloques qui sont de règle dans ce milieu. Pendant plusieurs années j'ai ainsi consacré jusqu'à quatre ou cinq soirs par semaine à ces activités studieuses, en une formation que l'on pourra dire assez intensive, à haute teneur en métapsychologie psychanalytique, mais avec toujours, non pas seulement la théorie, mais la clinique et les analysants au centre de tous les échanges — certains moments étaient particulièrement formateurs, telles les présentations de malades que faisaient certains psychanalystes et psychiatres dans des hôpitaux psychiatriques.

Pas de côté vers les problématiques chinoises de la psychanalyse

Dans le même temps, je commençai à recevoir des analysants, et dans certains cas sous « contrôle » (c'est-à-dire en travaillant ces cas avec un analyste de contrôle), et la force des choses fit que ce fut de plus en plus des analysants chinois qu'on m'envoya, et que je reçus dans leur langue. J'y reviendrai plus loin. Ma priorité de recherche avec la psychanalyse a toujours été celle que j'ai évoquée plus haut : me donner les moyens de

lire l'héritage des textes de fiction et d'imagination de la Chine classique (roman, théâtre, contes...) avec les outils théoriques de la psychanalyse. Elle requiert de conjuguer mes connaissance dans un domaine, celui de la littérature en langue vulgaire, pour lequel j'ai toujours eu une préférence et qui constitue un accès incomparable aux représentations chinoises sur la subjectivité en Chine, à ce qui est pour moi l'outil le plus affiné pour aborder les mécanismes de cette subjectivité et de ses représentations. J'ai consacré le maximum de temps qu'il m'était possible dans un agenda chargé, pour poursuivre mes recherches dans ce domaine et c'est dans ce domaine que sont situés les projets qui me tiennent le plus à cœur.

Autour de la transmission de la psychanalyse en Chine aujourd'hui

Mais il se trouve aussi, que, par une sorte de hasard de calendrier dont je n'étais pas le maître, j'ai été amené à m'intéresser à des questions liées à la diffusion en Chine de la psychanalyse et, partant, à des problématiques interculturelles liées à des enjeux de transmission des savoirs et des cadres de pensée entre des environnements culturels différents.

Il s'est trouvé que c'est précisément dans les années mêmes, au tournant du siècle, où étaient bientôt en vue la terminaison de mon analyse personnelle et mon souhait de devenir psychanalyste, que, par une conjoncture inattendue, le milieu psychanalytique français a commencé à s'intéresser de près à la transmission de la psychanalyse en Chine. L'histoire est riche et intéressante. Elle a été exposée dans le détail par Philippe Porret[28], et a constitué en fait une portion d'un élan de dimension mondiale pour apporter en Chine, depuis les pays d'Occident (mais aussi le Japon), les disciplines en « psy » les plus diverses. Pour prendre le seul secteur de la psychanalyse, l'effort des

[28] Philippe Porret, *La Chine de la psychanalyse* (Paris: Campagne Première, 2008) ; voir mon compte-rendu dans le dossier d'articles : « Compte-rendu sur Philippe Porret (2008), La Chine de la psychanalyse », *Etudes chinoises* n° 28 (2009): 337-342.

Lacanien français, qui a intéressé des dizaines d'acteurs dans la planète psychanalytique nationale, que ce soit à partir d'écoles psychanalytiques, d'associations, ou encore d'UFR universitaires et (plus marginalement) d'équipes de recherche, ne représente quantitativement qu'une petite fraction du déploiement de moyens, aux dimensions, pourrait-on dire d'un trust industriel, consenti par les membres, allemands d'abord, mais aussi américains, norvégiens, etc., de l'IPA (International Psychoanalytical Association) pour prendre en mains la formation d'analystes et psychothérapeutes en Chine. En France, la transmission de la psychanalyse s'est en particulier concentrée autour du foyer créé à la fin du siècle, à l'Université de Chengdu, par Huo Datong 霍大同, qui avait fait en France une analyse avec Michel Guibal.

Quand je commençai à m'avancer au sein du milieu analytique à partir de 2002, mes compétences de sinologues intéressèrent des analystes, dont certains venaient de fonder une association qui avait pour ambition de prendre sa part, notamment par des formations en Chine, de la transmission de la psychanalyse dans ce pays. J'y adhérai malgré un sentiment paradoxal, sur lequel je reviendrai plus loin un peu plus en détail, qui tenait au fait que je n'ai jamais nourri la moindre ambition missionnaire vis-à-vis de l'entreprise consistant à apporter une quelconque bonne parole psychanalytique en Chine, et que la transmission de la psychanalyse dans ce pays, au mieux m'indiffère, au pire m'inquiète, en raison bien souvent de ses relents racistes inconscients et du philistinisme sinologique qui est le lot de la plupart des psychanalystes. Malgré ces réserves, j'acceptai d'apporter mon concours à l'association « Psychanalyse en Chine », dont certains des membres, tel Erik Porge, étaient d'ailleurs aussi des membres de l'école de psychanalyse à laquelle je devais adhérer dans le même moment, « La Lettre lacanienne ». Dans ce cadre j'animai, plusieurs années durant à partir de 2002, des soirées ou séminaires, auxquels j'invitai souvent des collègues sinologues (voire japonologues ou coréanologues) à parler, face à ce public souvent fin et quelquefois

cultivé qui est celui des psychanalystes, de questions liées à des aspects des cultures de l'Extrême-Orient, comme la philosophie, mais aussi plus spécialement autour de questions de langue et d'écriture, langue et écriture dont les problématiques sont de manière générale, comme on le sait, au centre des préoccupations de l'école lacanienne.

Un certain nombre d'activités et de travaux sont liés pour moi à ce temps. J'en ai conservé un intérêt particulier pour des questions de langue, domaine pour lequel je ne revendique en rien la moindre expertise au sens où elle serait des spécialistes des sciences du langage, mais qui est un point nodal de la pratique psychanalytique, et pour laquelle je revendique le droit de prendre la parole au moins au titre de ce que Lacan appelait la « linguisterie[29] ». Un certain nombre de mes travaux de l'époque ont consisté à parler de la langue et de l'écriture chinoises à ces spécialistes de la langue que sont, *volens nolens*, les psychanalystes, et à leur donner à penser à partir d'elles. Certains[30] sont trop généralistes pour que j'aie jugé utile de les inclure dans le choix d'articles présentés dans mon dossier. L'un de ceux qui a suscité le plus de retour et d'intérêt est celui qui j'ai consacré au vocabulaire chinois de la psychanalyse, qui jusqu'à un certain point a été pionnier car nécessitant une double compétence, sinologique et psychanalytique, qui n'est pas après tout pas si fréquente. Cet article a été publié dans une revue respectée pour son haut niveau théorique, la revue *Essaim*[31]. (*Essaim* est d'ailleurs la revue de psychanalyse dans laquelle j'ai publié les seuls articles de ma bibliographie qui soient

---

[29] Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre XX : Encore. 1972–1973* (Paris: Le Seuil, 1975), 29.

[30] « D'une écriture d'où la langue serait absente », in *Le geste comme parole : Trace, dessin, écriture*, éd. par Claire de Firmas, (Actes du colloque « Le geste comme parole », 15 octobre 2005) (Paris: Ateliers Claude Chassagny, 2006), 2-23 ; « Ecriture ou langue graphique ? », in *La langue comment ça va ? Langue et psychanalyse*, éd. par Patrick Bellamich, (Actes du colloque « La langue comment ça va ? », 9-11 juin 2006), Le Cercle Freudien (Paris: Elema, 2007), 123-154.

[31] « Les mots chinois de la psychanalyse. Premières observations », *Essaim* 13 : "Horizons asiatiques de la psychanalyse" (2004): 63-103.

sans aucun rapport avec la Chine, mais qui ont à voir avec l'acte d'écriture et avec la folie[32]).

Interprétation, traduction

C'est aussi dans les mêmes années, entre 2004 et 2006, que j'ai pris part à plusieurs voyages de membres de l'association Psychanalyse en Chine, voyages au cours desquels j'ai pris part à des colloques ou sessions de formation dans diverses universités et hôpitaux universitaires en Chine : l'Hôpital N° 6 de l'université de Pékin, celui de Fangcun 芳村 à Guangzhou — l'un des plus anciens hôpitaux psychiatriques de Chine —, l'Hôpital psychiatrique de Weifang 潍坊 au Shandong, la faculté de médecine de l'Université Jiaotong 交通大学 de Xian... Dans certains cas ces voyages me mirent dans des situations linguistiques très particulières, parfois inattendues, notamment à l'occasions de conférences, workshops ou tables rondes où les interprètes recrutés sur place étaient si incompétents ou si résistants à véhiculer des concepts ou paroles psychanalytiques, que j'ai quelquefois dû me substituer à eux et me mettre moi-même en situation d'interprète, pour des sessions entières de conférence. Cette situation était intéressante, car était constamment posée la question de la transmission, non seulement des termes techniques les plus appropriés, mais aussi celle de la fidélité à certains signifiants à ne surtout pas transformer ni censurer par la traduction, quand certains dires de patients étaient en jeu. Particulièrement intéressante à cet égard a été la position, dans laquelle je me suis plusieurs fois trouvé, consistant à servir d'interprète entre un psychiatre-psychanalyste et un patient psychotique, devant un parterre de spécialistes, dans cet exercice de formation appelé « présentation de malade ». C'est certainement là l'une des situations interprétariales les plus extrêmes et les plus

[32] « Rétif de la Bretonne, ou La folie sous presse. (S')écrire, (s')inscrire, (s')imprimer », *Essaim* nº 16 : "Des folies et des œuvres" (2006): 65-87 ; « "S'il meurt on perdra le document". A propos de S21, La machine de mort Khmer rouge, film de Rithy Pann », *Essaim* nº 16 : « Des folies et des œuvres » (2006): 181-7.

délicates qu'il soit donner de pratiquer, une situation au cours de laquelle est éprouvée la prétendue neutralité de l'acte de traduction, et où il importe, non pas seulement d'être fidèle au dire du patient, mais avant tout d'éviter toute situation de blocage ou de repli que viendrait entraîner chez lui, en touchant un point paranoïaque, un sentiment de persécution. Paru dans la revu de l'école à laquelle j'appartenais alors, « La Lettre lacanienne », l'article intitulé « N.d.I.[33] » donne à voir quelques aspects de cette expérience particulière.

Position psychanalytique vs./ position culturaliste

De cette période très formatrice j'ai recueilli beaucoup d'acquis, qui tous me sont utiles aujourd'hui.

D'abord des rencontres savantes. Pour n'en citer qu'une, j'évoquerais celle du Prof. Cong Zhong 中丛, de l'Hôpital N°6 de l'Université de Pékin, Centre de recherche en santé mentale (北京大大学精 神卫生生研究所, Institute of Mental Health, Beijing University), l'un des lieux les plus en vue de la capitale dans le domaine des soins psychiatriques, mais aussi de la psychothérapie et de la psychanalyse. Le Prof. Cong Zhong est devenu un ami avec lequel j'entretiens une correspondance régulière, et qui d'ailleurs est aujourd'hui en relation de travail permanente avec l'UFR d'Etudes psychanalytiques de l'Université Paris-Diderot. A l'occasion de sa venue en France dans le cadre d'un échange avec cette UFR, en 2009, je l'ai invité à faire à l'UFR LCAO une conférence, qu'il a consacrée à la « Psychothérapeutique des proverbes chinois ».

Ensuite une expérience dans le domaine de la traduction, de l'interprétariat, ceci en lien avec des acquis sur la connaissance de la symptomatologie et des pratiques cliniques en

[33] « N.d.I. (Notes de l'Interprète) », *Cahiers pour une école, La Lettre lacanienne* n° 13-14 (2006): 47-63.

Chine — les opérations liées à langue convoquant ce qui est au cœur de la clinique psychanalytique lacanienne, la question du signifiant.

Peut-être beaucoup plus important pour moi, ces années qui ont conjugué pour moi une formation analytique avec la mise en perspective d'éléments multiforme de la réalité clinique chinoise, m'ont amené à assumer et à revendiquer en la matière un rejet radical de toute approche culturaliste. J'ai indiqué plus haut que, pour moi, prendre appui sur la psychanalyse comme pratique était ce qui, sur le plan théorique, me permettait de mettre à l'épreuve du réel le savoir acquis, et de ne pas vaguer dans des vaticinations gratuites : le meilleur exemple est le postulat du différentialisme interculturel, de l'absolutisation de l'altérité, position dont la pratique analytique m'a toujours démontré la totale inanité, voire l'ineptie, et d'abord comment elle sert la propre résistance du thérapeute face au transfert. J'y suis hostile tout autant qu'à l'ethnopsychanalyse. La pratique analytique avec des analysants chinois, entendus dans leur langue, expérience qui aujourd'hui représente pour moi un acquis de bientôt dix ans, m'a invariablement mis dans la position de constater la prééminence du sujet sur sa culture d'appartenance et l'impossibilité de présupposer quoi que ce soit du sujet sous le prétexte de sa culture, ceci sans par ailleurs exclure l'importance de la culture comme champ signifiant dont les lignes de forces canalisent et orientent les symptômes du sujet — de sorte que sans jamais céder au culturalisme il importe *aussi* d'en savoir le plus possible sur l'environnement signifiant où a grandi un sujet, à commencer par sa langue. Le comparatisme interculturel qui oppose systématiquement la « Chine » à l'« Occident » intoxique toute parole sur le sujet en faisant croire que tout sujet est subsumé par sa culture. Cette comparaison obsessionnelle n'est pas le propre, d'ailleurs, de secteurs de la sinologie occidentale : elle parasite la philosophie chinoise des XXe et XXIe siècles, empêchant son évolution et l'essor d'une pensée autonome. Dans les domaines en psy-, ce systématisme vient comme agent de censure entre le sujet et sa propre parole,

interprétée avant même d'avoir été émise. J'ai pu en entendre les aspects caricaturaux, avec mise en colonnes confrontées sous Power Point des caractéristiques propres au psychisme « chinois » face au psychisme « occidental », lors du fort instructif « World Congress for Psychotherapy », à Pékin en 2008. C'est aussi la raison pour laquelle j'ai inclus dans mon dossier de travaux cet article qui n'est pas encore publié aujourd'hui et encore en phase de lecture (en l'occurrence auprès de la revue *Psychoanalytic Psychology*, City College of New York, Dept. of Psychology), article important pour moi, et que j'ai consacré à une première approche des théories des auteurs préconisateurs de la psychologie dite « indigène » (*bentu xinlixue* 本土心理学[34]). Théorie idéologique, à la limite du racialisme dans ses fondements, assez effrayante au final, dont j'ai constaté avec surprise qu'elle était encore assez peu connue en Occident alors qu'elle représente toute une tranche, en Chine, des approches de la mouvance ethnopsy-.

Publications dans le domaine Chine actuelle/psychanalyse

On le voit, une question poussant l'autre, j'ai ainsi été amené, moi qui n'avais au départ aucune libido particulière pour la diffusion de la bonne parole psychanalytique en Chine, à jeter quand même un regard sur la situation — pour le formuler rapidement — de la Chine par rapport à la psychanalyse, point exemplaire de confrontation d'une clinique psychanalytique, c'est-à-dire du sujet, avec la question du contexte culturel. C'est dans ce contexte que j'ai été amené à publier plusieurs articles concernant cette question de la demande de psychanalyse en Chine[35]. J'ai pu entendre parfois que ces

[34] Rainier Lanselle, « EN ATTENTE DE PUBLICATION Re-enchanting The Psyche Voices of tradition vs./discourse of psychoanalysis and psychology in contemporary China » (octobre 25, 2012).

[35] « Le sujet chinois dans la demande de la psychanalyse », in *Le choix de la Chine d'aujourd'hui, entre la Tradition et l'Occident*, éd. par Frédéric Wang, (Actes du colloque international "Le Choix de la Chine actuelle : entre la tradition et l'Occident", 26-27 nov. 2004) (Paris: Les Indes Savantes, 2010), 17-37 ; « Quelle place pour l'analyste dans la modernité chinoise ? », *Essaim* n° 19 (2007): 131-146.

articles avaient été appréciés, ou avaient intrigué ; certains ont été traduits[36]. Dans quelques-uns d'entre eux[37], je ne suis pas non plus sans position critique, ou au moins un peu ironique, face à certains travers de la planète psychanalytique française, laquelle a selon moi un certain nombre de choses à se reprocher sur des points où la Chine est en jeu, que ce soit dans sa politique d'instauration de, puis de soutien à, l'école de Chengdu (lieu auprès duquel mes pas ne m'ont jamais conduit...), ou sur la question de la semi-légende d'un Lacan « qui savait le chinois ». Le Lacan sinologue prête à sourire, vu d'un milieu sinologique : mais Lacan méritait mieux que ce culte ridicule que lui vouent, à ce titre précis, certains de ceux qui se réclament de son enseignement, et rivent son nom à un auteur, Mencius, qui équivaut à ravaler le discours du psychanalyste à un autre des « Quatre discours », celui, cette fois, du Maître... Ces points ont été étudiés par Philippe Porret dans son livre *La Chine de la psychanalyse*, dont j'ai donné une recension dans *Etudes chinoises*[38]. Je n'ai jamais été, personnellement, fasciné par le Lacan qui s'intéressait à la Chine : seulement par le Lacan qui mettait le sujet de l'inconscient et la langue — non pas une langue en particulier, mais la langue *("lalangue")*, dans l'absolu — au centre de son enseignement.

Le voisinage/compagnonnage avec des psychanalystes qui pour des raisons diverses, excellentes quelquefois, plus douteuses parfois aussi, s'intéressaient à la Chine, m'a donné de nombreuses occasions de travail intéressantes. Dans des séminaires et colloques nous avons eu l'occasion d'échanger sur ce sujet si important de l'écriture en

[36] « Das chinesische Subjekt im Anspruch der Psychoanalyse », trad. par Peter Widmer, *Riss, Zitschrift für Psychoanalyse. Freud - Lacan, Zürich* 67, nº 3 (2007): 115-144 ; « Quale posto per l'analista nella modernità cinese? », trad. par Roberto Cincotta, *Psiche, Rivista di cultura psicoanalitica* XVI, nº 1, « Geografie della psicoanalisi », Milan, Il Saggiatore (2008): 103-116.

[37] Ainsi dans « La Chine des psychanalystes français », *Etudes chinoises* nº hors-série : « Etudier et enseigner la Chine » (Actes choisis du colloque international « Assises des études chinoises. La sinologie introuvable ? », Paris, 13-14 nov. 2009) (2010): 314-324 ; cet article a été écrit à la suite du congrès d'Etudes chinoises en novembre 2009.

[38] « Compte-rendu sur Philippe Porret (2008), *La Chine de la psychanalyse* ». *Etudes chinoises*, nº 28 (2009): 337-342 ; ce compte-rendu est inclus dans ma collection d'articles jointe.

Chine et du rapport entre l'écriture et la parole[39]. Parmi les « cartels » de travail auxquels j'ai pris part, je dois citer une expérience de traduction à plusieurs qui a été de grand intérêt : la traduction en chinois du célèbre article de Lacan sur « Le Stade du miroir », travail accompli en coordination avec, d'un côté l'un de mes collègues de l'UFR LCAO, linguiste, Qi Chong, et d'autre part, le psychanalyste Erik Porge et quelques autres. Ce travail a été aussi formateur sur la question même de la traduction que sur celle de la lecture de près du texte de Lacan, dont, de l'aveu même d'analystes chevronnés, l'entreprise révéla bien des aspects de ce texte qu'ils n'avaient jamais vraiment aperçus jusqu'alors. Notre traduction a été publiée en édition bilingue[40]. Je renouvelai d'ailleurs l'expérience en réunissant chez moi une fois par mois des étudiants chinois venus en France pour leur analyse et leur formations analytique et universitaire (quelquefois étudiants de Paris-Diderot, d'ailleurs, UFR de Sciences humaines cliniques, devenue depuis Etudes psychanalytiques), pour lire ensemble et traduire de la même manière un autre texte important de Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse[41] ».

---

[39] Par exemple : 15 octobre 2005 « D'une écriture d'où la langue serait absente », Intervention au colloque « Le geste comme parole : Trace, dessin, écriture » ; 3 avril 2007, « La résistance de la signification », intervention au séminaire Les difficultés d'apprentissage, Unité de Psychopathologie de l'Enfant et de l'Adolescent, Centre Hospitalier Sainte-Anne, Paris. ; 9-11 juin 2006 « Ecriture ou langue graphique ? » Communication au colloque « La langue comment ça va ? », publication dans les actes : voir document C.V., Publications, Articles, 2007.

[40] Jacques Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », in *Ecrits*, vol. 1, Points Essais (Paris: Le Seuil, 1999), 92-99 ; traduction : Jacques Lacan, *Le Stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, « Jingqian » qi youru « wo » de gongneng zhi xingcheng*「镜前」期犹如「我」的功能之形成 *(Texte bilingue français-chinois)*, éd. par Erik Porge et al., trad. par Qi Chong 齐冲 et Rainier Lanselle (Paris: Association Psychanalyse en Chine, 2009). Le texte de ce volume est disponible au format PDF dans le dossier en ligne dont l'adresse URL figure en p. 2 du présent document ; à partir de la page d'accueil de l'URL, prendre : Autres documents.

[41] In *Ecrits*, 235-321. Points Essais. Paris: Le Seuil, 1999 ; traduction inédite à ce jour.

Ma situation actuelle par rapport à l'expérience psychanalytique

Depuis environ deux ans mon activité d'analyste comme ma position institutionnelle ont changé. Fatigué des minuties de spécialistes qui, quelquefois, de leur vie, n'ont lu que Freud et Lacan, méfiant devant des discussions byzantines au sujet de la « passe » (cette procédure à demi-secrète d'adoubement des psychanalystes) cachant mal des enjeux de pouvoir, j'ai fini par quitter la « Lettre lacanienne », laquelle a d'ailleurs depuis fait scission et dont les éléments constitutifs poursuivent chacun de leur côté, à travers la galaxie post-lacanienne, leur destinée de poussières d'étoile. Ceci d'ailleurs ne m'empêche pas d'y avoir conservé des amis et de continuer à suivre certains de leurs séminaires. J'ai rejoint depuis 2010 l'association « Espace analytique », l'une des plus grandes écoles françaises, numériquement parlant, de psychanalyse, ouverte sur des approches plus larges et plus tolérante à la variété des opinions — école également qui rassemble nombre d'universitaires.

Surtout, ce qui a le plus changé pour moi depuis deux ans, et qui compte bien davantage, c'est ma pratique d'analyste. Après avoir longtemps reçu à Paris des migrants, quelquefois des réfugiés arrivés et vivant dans des conditions difficiles, ayant absolument besoin de pouvoir s'exprimer dans leur langue, des collègues chinois, à Pékin et à Shanghai, ont commencé à m'envoyer quelques personnes pour que je les reçoive (en chinois) selon une modalité très fréquente en Chine en raison de la taille du pays et du manque d'analystes : par écran interposé. A partir de là, 一傳十十傳百, mon nom s'est répandu, et mes analysants sont désormais presque exclusivement en Chine. Le problème des analystes peinant quelquefois à trouver des analysants s'est mué en son inverse : souhaitant ne pas consacrer plus d'un certain nombre d'heures par semaine à cette activité, je suis confronté à un excès de demandes qui m'oblige à établir une liste d'attente. Mes analysants résident littéralement sous tous les points cardinaux du pays, et font le voyage dans la ville où je me rends deux fois par an pour les recevoir en

présentiel — complément indispensable au travail poursuivi par ailleurs au long de l'année. Cette situation m'est échue sans que je l'aie vraiment cherchée. Elle comble le « désir d'analyste » dont j'ai parlé plus haut au-delà de toute espérance, me donnant de surcroît, à moi qui poursuis un questionnement sur la subjectivité chinoise, un point de vue unique. Certains collègues à qui il m'arrive d'en parler, des sociologues ou anthropologues souvent, m'envient cette position, me pressant parfois d'écrire à propos de l'expérience accumulée et des faits entendus, ce à quoi je viendrai sans doute, lorsque j'aurai trouvé la modalité pour le faire tout en préservant la confidentialité des personnes.

Déjà, cette expérience compte à un titre éminent dans la logique que j'avais appelée de mes vœux, d'une pratique analytique servant de garde-fou à toute extrapolation, à toute généralisation idéelle sur « la Chine ». L'expérience intersubjective qui est le propre de l'analyse ne saurait me faire regarder certains aspects de la réalité chinoise, comme par exemple la famille, la piété filiale, la face, le confucianisme contemporain pour ne citer que quelques exemples, d'un point de vue simplement théorique, spéculatif, ou statistique, sans parler d'idéalisme, encore moins de différentialisme. Dans la situation analytique qui est la mienne aujourd'hui, je dois à mes analysants chinois de me rappeler sans cesse au Realitätsprinzip qui est à la base de la propédeutique non seulement freudienne, mais de toute entreprise de réflexion.

Langue, discours et subjectivité

C'est dans le domaine de la recherche sur les expressions chinoises de la subjectivité telles qu'elles apparaissent dans le patrimoine de la littérature narrative de la Chine classique que je cherche depuis des années à introduire l'approche, avec peut-être sa part d'originalité, issue de cette formation pluridisciplinaire. D'une manière générale les

considérations sur les questions de subjectivité, d'amour et de sexualité, de relations intrafamiliales, de fantasmatiques etc., que l'on trouve dans les études de la littérature dite secondaire pèchent quelquefois par une assez grande légèreté théorique, en en restant souvent à des psychologisations assez vagues, aux références théoriques quelquefois inconsistantes. Ces approches conduisent potentiellement à des naïvetés. Comment peut-on, par exemple, évoquer les récits sur la piété filiale en les prenant pour argent comptant, sans apercevoir la dimension de haine qui en filigrane sous-tend les histoires les plus édifiantes et en constitue l'envers ? Comment parler des obsessions chez Pu Songling sans se donner l'outillage théorique, conçu par la psychanalyse, sur l'obsessionalité, voire les hallucinations des psychotiques ? Comment peut-on étudier les récits sur le suicide dans la littérature de la période Ming-Qing en en restant à des considérations d'ordre sociologique, statistique, sans prendre en compte, au cœur du phénomène, toute la littérature théorique qui permet d'intelliger le passage à l'acte et la productions des paroles et écrits suicidaires — ces derniers étant les seules traces qui nous en restent quand il s'agit de travailler sur des documents anciens, de nature littéraire ?

Fading, dépression, mutisme

Mon objectif de recherche avec la psychanalyse est celui que j'ai évoqué plus haut : me donner les moyens d'aborder des questions où, au sens large, la subjectivité est engagée. Quelques travaux ont été dans ce sens dès la période qui a suivi pour moi le temps de la thèse et le commencement de mes fonctions d'enseignant-chercheur, ceci à un moment où, concomitamment, se poursuivait ma formation d'analyste. C'est pour cela que certains de ces travaux ont été publiés dans des publications psychanalytiques, car il m'importait, non pas seulement de parler avec la psychanalyse dans un milieu sinologique, mais de sinologie aux psychanalystes, estimant que le milieu des analystes ne peut que gagner à un apport chinois à sa sémiologie. Parmi ces premiers travaux, je

dois citer un article issu d'une communication que j'avais faite à Toulouse en 2003 à l'occasion d'un colloque sur un très beau sujet : « La plainte », à l'invitation de Conrad Stein, l'une des grandes figures, disparue depuis, de l'historique Société psychanalytique de Paris. J'y avais mis en avant l'ambiguïté de la figure féminine telle qu'elle apparaît, souvent, dans l'expression poétique des lettrés parlant de leur frustration, lorsqu'ils ne sont pas assez reconnus — en d'autres termes pas assez désirés, question qui, à travers Hegel et Kojève, nous amène, dans le savoir sur l'inconscient, sur des terrains qui n'ont rien d'inconnu[42]. De ce questionnement sur la position de faiblesse, de dépression face à l'objet qui échappe, que j'ai vu comme un problème de narcissisme mais où je verrais peut-être davantage aujourd'hui une question de « fading » subjectif, est également issu un article que je publiai dans la revue éphémère de l'éphémère Centre Marcel Granet, à l'occasion de ma non moins éphémère appartenance à l'équipe de François Jullien, « Orientalisme et sciences humaines », dans la foulée de ma nomination comme maître de conférences. C'est un article que j'aime toujours bien, car il parle d'une œuvre sur laquelle j'aimerais avoir l'occasion de revenir, le *Rêve du pavillon rouge*, dont il aborde des points en utilisant le très beau commentaire de Zhang Xinzhi 張新之 (achevé en 1848), lequel utilise des hexagrammes du *Yijing*, dont j'ai tenté de comprendre la logique interprétative qu'il en faisait[43]. Pour moi il y a toujours dans mes projets un retour vers le *Honglou meng* 紅樓夢, qui est un livre que j'ai constamment lu et relu, et sur lequel j'ai d'ailleurs fait un enseignement pendant près de dix ans. (Voir plus bas, section Enseignements.)

Mais c'est d'abord en lien avec la question de la langue que j'ai conçu plusieurs de mes articles de ces premières années de mon intégration à Paris-Diderot. Pour moi l'une des

---

[42] « "Je pleure sur ce jade qu'on appelle pierre" – La voix de la plainte dans la tradition littéraire de la Chine classique », *Figures de la psychanalyse – Logos Anankè* 14, nº 2 (2006): 205-221.
[43] « "La fille est forte. Ne pas l'épouser.", ou les inconforts du désir – Notes de lecture du *Rêve du Pavillon rouge* », *Cahiers du Centre Marcel-Granet* nº 1 : "Du Pouvoir" (2003): 151-193.

qualités de cette université que j'apprécie le plus est son caractère pluridisciplinaire et le cadre propice qu'elle donne à des rencontres où le sinologue peut travailler avec d'autres spécialistes. C'est dans ces conditions, encouragées par l'école doctorale de rattachement, qu'a eu lieu par exemple un séminaire étendu sur deux années, dense, riche et fructueux, sur un très beau thème, celui de la métaphore en Asie orientale. Ce séminaire a été dû notamment aux efforts et à l'impulsion de Cécile Sakai. Y ont participé des collègues sinologues et japonologues, et à cette occasion j'ai pu donner, en 2004, un autre travail sur le *Honglou meng* et sa métaphore centrale de la pierre, que j'ai vu, avec la psychanalyse, comme révélateur d'une subjectivité qui ne peut que se « mi-dire ». J'ai gardé un excellent souvenir de la collaboration avec les collègues japonologues et sinologues, des très belles présentations faites à ces occasion, tout comme des discussions intéressantes que nous avons eue à l'école doctorale au moment de la parution des articles issus de ces travaux, en 2008[44].

Langue et savoir

Les collaborations de ce genre, comportant, notamment avec des collègues japonologues de l'UFR LCAO, des confrontations interdisciplinaires, n'ont jamais cessé et ont été pour moi l'occasion de réflexions que j'ai vécues comme très stimulantes. C'est ainsi dans le cadre d'une journée d'étude sur les « Savoirs et Pratiques des Lettrés au Japon et en Chine », organisée en 2005 par Annick Horiuchi et Daniel Struve, que j'ai été amené à formuler l'hypothèse, qui résonne en écho de la question de la féminité dans l'expression poétique, d'un discours des lettrés face au pouvoir porté par un discours de type « hystérique », au sens que cette expression possède dans la typologie lacanienne des « Quatre discours ». Cette question de discours a partie liée selon moi à une

[44] « Le sujet mutique et la métaphore de la pierre », in *Regards sur la métaphore, entre Orient et Occident*, éd. par Cécile Sakai et Daniel Struve, (Actes du séminaire « Métaphore et genre », 2003-2005) (Arles: Picquier, 2008), 83-106.

question de langue, et n'est pas indifférente à la subdivision existant, dans l'expression écrite en Chine, entre langue classique et langue vulgaire[45].

Toujours dans le cadre, très dynamique à l'UFR LCAO et dans l'UMR 8155 CRCAO, insufflé par les collègues japonologues, je dois également citer un autre article publié à la suite d'un colloque sur le *Heike monogatari* 平家物語 et les récits épiques, un travail sur la question de l'oralité et de ses effets sur la langue et la stylistique, dans le roman du *Bord de l'eau (Shuihu chuan* 水滸傳*)*, en lien avec les origines théâtrales de cette œuvre[46]. A vrai dire j'ai toujours nourri un grand intérêt pour la langue des *zaju* 雜劇 des Yuan, et cet intérêt est d'ailleurs lié pour moi à mon choix de participer au projet de traduction de poésie pour une anthologie dans la Pléiade, pour la partie concernant la période Jin-Yuan (voir plus loin, partie « Prospectives »). Plusieurs années plus tôt, en 2002, avait eu lieu également une rencontre pluridisciplinaire autour de Saikaku, où j'avais eu l'occasion de parler des conditions de la production de la littérature romanesque en langue vulgaire en Chine[47].

---

[45] « Quelle langue pour quel savoir ? A propos de la prédominance de la culture lettrée en Chine dans la période postérieure aux Song », in *Pratiques lettrées au Japon et en Chine, XVIIe-XIXe siècle*, éd. par Annick Horiuchi et Daniel Struve, (Actes de la journée d'étude « Savoirs et Pratiques des Lettrés au Japon et en Chine », mai 2005) (Paris: Les Indes Savantes, Université Paris-Diderot, 2010), 11-43 ; ; une version différente, destinée à public de psychanalystes a été publiée dans la revue *Psychanalyse* : « "L'homme de bien ne sort pas de sa place", Langue, discours et constitution des savoirs dans la Chine classique (Xe-XIXe s.) », *Psychanalyse* 3, nº 10 (2007): 107-32.

[46] « Prendre la parole : Le théâtre du Bord de l'eau », in *De l'épopée au Japon : Narration épique et théâtralité dans le Dit des Heike*, éd. par Claire-Akiko Brisset, Arnaud Brotons, et Daniel Struve, vol. (Actes du colloque « Autour du Dit des Heike : narration épique et théâtralité », 8 juin 2008), Actes académiques - Série japonaise (Paris: Riveneuve, 2011), 173-205.

[47] Article subséquent : « Comment peut-on être romancier ? A propos des conditions de l'écriture romanesque en Chine aux alentours du XVIIe siècle », in *Autour de Saikaku, le roman en Chine et au Japon aux XVIIe et XVIIIe siècles*, éd. par Daniel Struve, (Actes de la journée d'étude « Autour de Saikaku », mars 2002), Etudes Japonaises (Paris: Les Indes savantes, Université Paris 7 Denis-Diderot / Groupe de Recherches sur le Japon en sciences sociales et humaines (GReJa), 2004), 95-111.

Langue classique vs./ langue vulgaire — Le mur du langage

Toujours en lien avec la langue, l'un des sujets qui m'a toujours intéressés est le différentialisme existant en chinois entre langue classique et langue vulgaire. Je viens d'y faire allusion à propos d'un article sur les discours. Alors que cette question est bien évidemment au centre de la problématique même du roman et (quoique un peu différemment) du théâtre dans la période classique, elle est curieusement peu étudiée pour elle-même — ceci sans doute pour de multiples raisons : d'abord parce qu'elle est très épineuse, mais aussi parce que ce différentialisme va tellement de soi pour les spécialistes de ces formes narratives et fictionnelles qu'en quelque sorte on peut… oublier d'y faire attention. C'est sans doute à l'influence de l'attention spécifique, dans l'enseignement de Lacan, accordée au rapport entre l'écrit et la parole, que je dois de m'être intéressé continûment à cette question. C'est un point dont j'ai été souvent amené à parler dans les milieux psychanalytiques, lors de tables rondes et de conférences. C'est cette question qui est au fond du petit texte que j'ai consacré à deux contes inclus dans les *Jingu qiguan*, et que le compilateur de cette anthologie n'avait pas rapprochés sans avoir eu, selon moi, de bonnes raisons de le faire. J'y ai vu une question qui touchait à la langue et à différentes modalités de performation de celle-ci. C'est ce travail qui a abouti à la publication d'un petit volume, *Le sujet derrière la muraille* — qui en vérité n'était rien de plus qu'un long article, que la revue *Essaim* jugea assez intéressant pour le publier dans un volume à part, afin de lui donner un peu plus de visibilité. Les récits étudiés m'ont semblé révélateurs de la manière dont le sujet se pose différemment selon le type de langue et de discours où il vient s'inscrire. J'ajouterais aujourd'hui que cette question est intimement liée pour moi à ce qu'on entend, dans la problématique lacanienne, y compris clinique, lorsqu'on parle de la différence entre énoncé et énonciation. C'est l'un des points que je pourrais donner comme exemple de la logique qui lie pour moi la pratique psychanalytique et mon travail sur ces sources littéraires : sans la pratique

même je n'aurais pas été sensible à ce que j'ai alors perçu là de la logique de cette différence énoncé/énonciation. Ce petit livre[48] a reçu un plutôt bon accueil des psychanalystes, parmi lesquels il m'a valu un certain nombre de recensions dans leurs revues, mais aussi d'invitations, souvent stimulantes, à des tables rondes ou séminaires, comme celle à laquelle m'invita Jean Allouch, de l'ELP (« Ecole lacanienne de Paris »), l'auteur de *Lettre pour lettre*[49] s'étant lui-même intéressé de près, en bon lacanien qu'il est, sur le rapport de la parole et de l'écriture.

Je dois ajouter ici que le point de départ de la réflexion qui avait abouti à ce questionnement sur le sujet confronté à la muraille (pour moi : du langage) remontait à une élaboration apportée par Keith McMahon dans sa thèse[50], *Causality and Containment*, dont la version antérieure à la publication portait comme premier titre : *The Gap in the Wall*. J'avais toujours gardé en tête cette intuition qu'il avait eue, d'interroger comme signifiante la prévalence, dans certains contes et romans des Ming-Qing, de la figure de la muraille brisée grâce à laquelle un jeune homme et une jeune fille peuvent entrer en contact l'un avec l'autre. Ceci suppose bien sûr de prendre en considération, tout autant que l'aspect langagier que j'ai pu relever, la thématique sexuelle qui en est inséparable. C'est d'ailleurs en raison de l'intérêt que j'ai toujours éprouvé pour les travaux de Keith McMahon, professeur à l'Université du Kansas, dans le domaine de ce qu'on pourrait appeler la sémiologie chinoise des rapports hommes-femmes, étudiés à partir principalement de l'imaginaire romanesque, que je l'ai invité à deux reprise à Paris-Diderot (en 2010 et en 2012), occasions où il a pu présenter ses travaux sur la polygamie.

---

[48] *Le Sujet derrière la muraille – A propos de la question des deux langages dans la tradition chinoise* (Toulouse: Erès, 2004). Le texte du volume est disponible comme document PDF dans le dossier en ligne dont l'adresse URL figure en p. 2 du présent document ; à partir de la page d'accueil de l'URL, prendre : Autres documents.

[49] Jean Allouch. *Lettre pour lettre : transcrire, traduire, translittérer*. Littoral. Essais en psychanalyse. (Toulouse: Érès, 1984).

[50] Keith McMahon, *Causality and containment in seventeenth-century Chinese fiction* (Leiden ; New York: E.J. Brill, 1988).

Cette rencontre intellectuelle, importante pour moi, compte d'autant plus qu'il s'agit d'un savant qui, à côté d'un sinologue à l'érudition impeccable, est aussi un auteur qui prend en compte une réflexion issue de la psychanalyse. C'est d'ailleurs autour d'une telle référence que j'ai eu la satisfaction de l'avoir vu publier dans un numéro de la revue *Extrême-Orient Extrême-Occident* que j'ai contribué à éditer et sur lequel je reviens ci-dessous, un article sur le lien entre la pratique du bandage des pieds et un possible discours de structure perverse présent au sein de la famille dans la Chine classique, en lien à la polygamie : il s'agissait là de la première fois, sans doute, qu'une hypothèse aussi hardie, et cependant fort logique, était avancée.

J'ajouterai ici que le rapport entre langue classique et langue vulgaire est également lié pour moi à mon intérêt pour la traduction, point sur lequel je dirai quelques mots plus loin.

Inscription subjective, marqueur, message chiffré

D'une manière générale, toujours avec la psychanalyse d'un côté et d'un autre côté le savoir sinologique dans le domaine de la littérature de fiction, mon activité actuelle, et certainement future, est toujours guidée par cette préoccupation de l'accroche, cruciale, entre parole et écriture — car s'il y a bien une question analytique par excellence, c'est celle de ce qui *s'écrit dans ce qui se dit* (pour reprendre une formulation de Philippe Porret au « World Congress for Psychotherapy » en 2008 à Pékin), et qui sous-tend toujours la parole des analysants, de Chine comme d'ailleurs. C'est cette attention qui m'a mis la puce à l'oreille à propos d'une notation de Pu Songling sur sa naissance, dont il a été question dans le dernier article que j'ai publié, dans la revue *Extrême-Orient Extrême-Occident*, à l'occasion d'un numéro qu'avec Romain Graziani nous avons édité autour de la question de représentations chinoises (et japonaise) de la figure du père — très agréable souvenir pour moi, soit dit en passant, de collaboration amicale et

fructueuse, autour d'un très beau sujet, et qui nous a valu des contributions importantes. Judith Zeitlin, dans ses recherches attentives sur la fantasmatique de l'auteur du *Liaozhai*, avait subodoré l'importance de cette notation curieuse de Pu Songling expliquant qu'il était né avec sur la poitrine une marque qui lui venait de son père, mais seule, pour moi, la théorie psychanalytique permettait-elle d'en révéler la dimension structurante pour Pu Songling comme sujet, et, partant, pour son œuvre[51].

Ce travail est un exemple du type d'enquête que je souhaite poursuivre. Non pas une psychologie des auteurs (il me semble que pour peu qu'on jette un regard sur l'exemple ci-dessus ce point apparaît sans ambiguïté) : plutôt une quête, celle d'une sémiologie psychanalytique, des éléments révélateurs d'une inscription insue sous-tendant ce qui s'énonce dans un récit. A cet égard mon approche, tout en se référant chaque fois que c'est possible aux commentaires traditionnels, est aussi une quête, lacanienne — au moins au sens du Lacan de la « linguisterie » —, des indicateurs de la subjectivité, en ce que subjectivité et inscription dans le signifiant sont une seule et même question. Ceci reste au cœur de mes préoccupations actuelles, et c'est peu dire que j'aimerais avoir à consacrer à ces tâches davantage d'un temps qui n'est que trop diverti par les obligations d'enseignement et d'administration... J'ai actuellement sur le métier un article que je compte présenter à la revue *Etudes chinoises* au début de l'année 2013, et qui est consacré à l'énigme du message amoureux, étudié à partir la pièce de Kong Shangren 孔尚任 (1648-1718), *L'Eventail aux fleurs de pêcher (Taohua shan* 桃花扇*)*. L'inscription y est un thème central, puisque, comme on le sait, l'objet central et mistigri de cette pièce est cet éventail dont l'inscription première est celle des taches de sang qui l'ont aspergé, « inscription » destinée à voyager, à la manière d'une lettre cherchant son destinataire — et message crypté s'il en est, ou pour mieux dire : chiffré. C'est encore

[51] L'article fait partie du choix de travaux joints : « La marque du père — Sur une notation de Pu Songling à propos de sa naissance », *Extrême-Orient Extrême-Occident* (Hors série : « Père institué, père questionné » / "The father in question") (2012): 83-112.

une fois au fécond environnement pluridisciplinaire de Paris-Diderot que je dois les conditions de ce travail, qui m'a été inspiré par la participation, il y a quelques mois, à un colloque sur le thème du rébus[52].

Invitations et voyages d'étude autour de la critique littéraire

Le lecteur qui jettera un regard sur mon *curriculum vitæ* joint au dossier constatera également les liens entretenus, ayant débouché sur des invitations croisées, avec des spécialistes de Chine et de Taiwan de la littérature classique mais aussi du commentaire traditionnel, ce dernier restant pour moi constitutif d'une méthodologie où la lecture même moderne, où l'interprétation même sortant des sentiers battus, doit en passer, à chaque fois que c'est possible, par la question de savoir comment les textes étaient lus par leurs (si possible) contemporains ou au moins par des commentateurs s'exprimant en termes traditionnels. Ces occasions d'échanges ont été très riches pour moi, et j'en ai plusieurs autres en projet à plus ou moins brève échéance (à Wuhan, à Shanghai, à Taiwan).

Invité à Paris pour parler notamment à partir du domaine de la poésie classique, le professeur Shang Yongliang 尚永亮, d' l'Université de Wuhan, m'invita à son tour en 2010, et à cette occasion j'ai pu faire, en chinois, l'exposé le plus complet (et le plus long, trois heures !...) qu'il m'ait été donné de présenter, sur la lecture que je faisais du barrage présent entre les personnages principaux du *Xixiang ji* comme lié à un problème propre à la langue, ceci en utilisant et le commentaire de Jin Shengtan et la théorie lacanienne du discours. Non seulement il m'a semblé alors que mon propos était entendu par la nombreuse assemblée réunie, mais le professeur Shang lui-même raconta, dans la

[52] 2-4 mai 2012 « Fragments du message amoureux – À partir de quelques exemples tirés du théâtre chinois classique », Communication au colloque international : « Ecrire en images : les rébus dans les civilisations de l'écriture », Université Paris Diderot, UFR LAC et LCAO, CERILAC et CRCAO.

discussion qui suivit mon exposé, comment il s'était lui-même intéressé à la psychanalyse, en ayant lu, dès les années 1980, ce qu'il avait pu en trouver de traduit en chinois.

Un peu plus tôt, invité à l'Université Sun Yat-sen (Gaoxiong) par le professeur Jian Jinsong 簡錦松, j'avais également eu l'occasion de parler autour de la notion d'« œuvre suprême » ("天地妙文") que Jin Shengtan employait pour parler du *Pavillon de l'ouest*.

Toujours du côté de Taiwan, c'est sur sa connaissance des commentaires de Jin Shengtan que j'avais appris à apprécier à travers la lecture de ses articles remarquables, que j'organisai à Paris l'invitation, début 2012, du professeur Wang Chi-lun (Wang Jilun) 王基倫, de l'Université normale de Taiwan, et avec qui nous avons eu des échanges également très riches. Je prévois de me rendre moi-même à Taiwan à la fin de l'année 2013 pour poursuivre cet échange, en apportant des vues notamment sur la question du message amoureux, probablement en m'appuyant sur cette lecture du *chuanqi L'Eventail aux fleurs de pêcher (Taohua shan* 桃花扇*)* à laquelle j'ai fait allusion plus haut.

Comptes-rendus dans le domaine du récit

J'ajouterai en terminant sur ce chapitre consacré à mes activités sinologiques dans le domaine du récit, que j'ai inclus dans mon dossier d'articles des comptes-rendus sur des ouvrages appartenant à ce domaine, et parus dans *Etudes chinoises*[53].

[53] « Compte-rendu sur Keith McMahon (2009). Polygamy and Sublime Passion: Sexuality in China on the Verge of Modernity ». Etudes chinoises, nº 29 (2010): 357-362 ; « Compte-rendu sur Vincent Durand-Dastès (2008), La Conversion de l'Orient. Une pérégrination didactique de Bodhidharma dans un roman chinois du XVIIe siècle ». Etudes chinoises, nº 28 (2009): 253-259.

Sur la traduction

La traduction comme paradigme

Un autre domaine est venu s'adjoindre à mes centres d'intérêt récemment et a donné lieu à un engagement, actuellement en cours, dans l'animation de la recherche, c'est celui des études sur la traduction.

Comme beaucoup de sinologues, comme presque tous même, la traduction fait partie de ma vie et de mes pratiques de travail. Il n'y a guère d'entreprise dans notre champ, qu'il soit d'ordre simplement philologique ou donnant lieu à une élaboration théorique, qui ne l'engage à un moment. Comme d'autres sinologues j'ai publié des traductions — depuis le début de mon engagement dans le métier même — et j'en fais actuellement ou en ai en projet. En soi s'interroger sur l'acte de traduire fait partie des considérations théoriques et pratiques sur lesquelles tout sinologue devrait au moins garder un œil, et j'ai inclus à cet égard dans le dossier d'articles joints un texte publié il y a quelques années dans la revue *L'Infini*, à la suite d'une journée d'étude ayant rassemblé un certain nombre de sinologues et consacré principalement à la philosophie chinoise, dans laquelle j'évoquai une question liée à la manière dont la traduction informe en soi la connaissance : il s'agissait de se demander quelle forme particulière peut prendre la présence, dans une langue, d'une culture étrangère, à travers les distorsions induites par le choix même des textes traduits[54].

S'ajoute à ceci une autre considération non moins importante à mes yeux, à savoir que la traduction est au cœur du paradigme psychanalytique. Celle-ci en effet n'est jamais qu'une pratique reposant sur le constat d'un rapport *langagier* entre des signifiants et des symptômes, entre lesquels s'exerce un franchissement qui en soi n'est pas différent

[54] « La part d'insaisissable. A propos de la place de la littérature chinoise classique en France », *L'Infini* 90 (2005): 123-33.

d'un processus de traduction. « Dimension essentielle de la psychanalyse », reconnaît Berman, que « l'expérience de la traduction[55] », alors qu'au cœur de l'acte analytique réside une attention à ce qui, de l'Autre, que le sujet n'entend pas, vient se dire et s'écrire dans la parole du sujet.

Collaboration Paris-Diderot / Université d'Illinois à Urbana-Champaign

Ces raisons étaient largement suffisantes lorsque à la fin de l'année 2008 s'est engagée au sein de Paris-Diderot une dynamique pluridisciplinaire associé à un début de collaboration internationale avec l'Université d'Illinois à Urbana-Champaign (UIUC), qui était alors en train de bâtir, à partir de son propre département de langues étrangères, un « Center for Translation Studies » (dirigé par le Prof. Elizabeth Lowe-McCoye). Les compétences de ces collègues et les possibilités de collaboration ont rapidement amené à la constitution d'un groupe de travail, que je commençai à co-piloter avec mon collègue Antoine Cazé, professeur à l'UFR d'Etudes anglophones de Paris-Diderot, et qui devait rassembler des collègues de composantes diverses de l'université (parmi lesquelles LCAO) ainsi que de pas moins de sept équipes de recherche rattachées (parmi lesquelles la mienne, CRCAO, et SPHERE, rassemblant des spécialistes de l'histoire des sciences).

Ce mouvement d'intérêt autour des problématiques de la traduction devait prendre plusieurs aspects. D'une part il devait conduire à une certaine prise de conscience, au sein de Paris-Diderot, que les compétences dans ce domaine y étaient multiples, très riches, mais en même temps très morcelées, et qu'elles gagneraient à se mettre en commun et à travailler avec davantage de synergie — en vérité, si la pluridisciplinarité, souvent une Arlésienne dans les université de sciences humaines, avait une chance de se concrétiser, c'était bien autour de la traduction. D'autre part une collaboration avec le

[55] Antoine Berman, *La traduction et la lettre ou L'auberge du lointain*, L'Ordre philosophique (Paris: Le Seuil, 1999), 50.

Center for Translation Studies de l'UIUC pouvait conduire à des échanges de compétences aussi bien dans le domaine de la recherche en *translation studies* que dans celui de la formation. Dans ce dernier secteur, des possibilités apparaissaient pour établir des programmes d'enseignements joints (au sein des masters professionnels existants par exemple), avec la mise en place d'unités d'enseignement à distance — une perspective à plus long terme étant celle des échanges d'étudiants.

Après une mission effectuée à Urbana à l'automne 2009, au cours de laquelle un accord cadre était conclu dans cette perspective, nous obtenions, mon collègue Cazé et moi, de Paris-Diderot, suite à un dossier de demande de « BQR » (« bonus qualité-recherche ») que nous présentions, un soutien de 25000 euros à notre action. La somme servit pour partie à financer l'organisation d'un colloque international, "Shifting Paradigms: How Translation Transforms the Humanities" (« Paradigmes en mutation : Du rôle transformateur de la traduction pour les sciences humaines »), tenu en octobre 2010 à l'Université d'Illinois à Urbana-Champaign. Y furent présents des grands noms du domaine des *translations studies*, dont Lawrence Venuti, et pas moins de vingt-trois chercheurs de Paris-Diderot et des équipes associées, dont six membres de mon équipe, l'UMR 8155-CRCAO. J'eus la satisfaction d'y faire inviter Jean-Noël Robert — devenu depuis professeur au Collège de France — comme conférencier plénier, et la très belle communication qu'il donna autour de l'histoire de la transmission du bouddhisme en Chine fut pour moi une bonne illustration de la pertinence de ce qui m'avait motivé en engageant des orientalistes dans la partie : que les *translations studies* ne pouvaient continuer longtemps, comme elles ne le font encore que trop souvent, de se contenter de problématiques qui n'intègrent pas l'expérience en matière de traduction, avec toute sa profondeur historique, du champ asiatique. Les actes de ce colloque sont actuellement sous presse et j'ai inclus dans mon dossier d'articles le texte que j'ai rédigé suite à ma

communication dans un panel de ce colloque consacré à des questions psychanalytiques liées à la traduction[56].

Fondation d'un Centre d'étude de la traduction à Paris-Diderot

L'évolution récente de cet axe de travail a conduit dans plusieurs directions, qui concernent mon activité actuelle ainsi que mes projets. Au cours de l'année 2011, par suite à cet intérêt collectif manifesté dans notre université pour les problématique de la traduction, a été fondé un Centre d'étude de la traduction (CET), dont je suis co-directeur, et qui a été doté par le CSU de l'université d'une somme de 80000 €, versée sur trois ans, au titre des « Projets émergents » et « Actions de recherche structurantes » de l'université. Ce centre, inspiré de l'exemple d'Urbana mais non lié spécifiquement à lui, a connu une évolution tout récente en étant intégré, au cours de l'automne 2012, au tout nouvel « Institut des humanités de Paris » fondé à Paris-Diderot et dirigé par le psychanalyste et professeur à l'UFR d'Etudes psychanalytiques Fethi Benslama. Le CET est l'organisateur, en décembre 2012 à Paris, d'un second colloque international en collaboration avec le "Center for Translation Studies" de l'UIUC, intitulé « Traduction et innovation. Une passerelle entre les sciences et les humanités » ("Translation as Innovation. Bridging the Sciences and the Humanities"). L'objet de cette conférence est situé dans la logique de celle tenue deux ans auparavant à Urbana et à son questionnement de départ : comment évaluer le rôle propre que joue la traduction, non pas seulement dans la transmission, qui ne serait qu'illusoirement neutre, mais dans la formation même du savoir ? Là encore, les spécialistes réunis le sont dans une optique résolument pluridisciplinaire, et pour ne retenir que deux domaines qui me tiennent à cœur, des orientalistes aussi bien que des psychanalystes et psychologues cliniciens y

[56] « Shifting Practices as an Effect of Shifting Language: The Case of the Acclimatation of the Psychoanalytical Discourse into Chinese [SOUS PRESSE] », 2012.

participeront — l'UFR d'Etudes psychanalytiques faisant partie des composantes membres du CET, et ayant donné au Centre l'un de ses quatre co-directeurs[57].

Dans l'évolution de cet important dossier collectif, l'heure étant désormais au fund-raising, et si l'évolution de la collaboration avec Urbana se poursuit comme nous l'espérons, nous n'excluons pas de poser, après une première tentative malheureusement non couronnée de succès en 2011 et dans laquelle je m'étais beaucoup investi, une seconde demande de dotation dite "PUF" (Partner University Fund) pour le développement des collaborations interuniversitaires France/USA.

Activités personnelles dans le domaine

Un cas de traduction intralinguistique ?

Le caractère relativement récent, et surtout en rapide évolution, de cet axe de recherche que sont les problématiques de la traduction pour moi explique que je n'ai pas encore beaucoup de travaux et d'articles dans le domaine. Dans la partie Prospectives, ci-dessous, je reviendrai sur plusieurs projets en cours de lancement, dont l'un, pour moi le plus important, est celui qu'avec ma collègue Cécile Sakai j'ai inclus parmi les axes de recherche transversaux de l'UMR 8155-CRCAO pour le contrat quinquennal 2014-2018. J'ai inclus dans le dossier joint, outre l'article sous presse susmentionné, un autre texte, présenté à Melbourne en 2011 lors de journées n'ayant pas donné lieu à des actes, et récemment édité afin de le soumettre à publication. Il aborde, sous la forme d'une première approche, une hypothèse que je souhaite continuer à creuser, autour du rapport, qui me semble mériter d'être étudié sous le jour de la traduction, entre les contes en langue vulgaire et leurs sources en langue classique. Mon hypothèse étant que le besoin de traduction, qui habite structurellement la production littéraire et a été satisfait en Europe par une interfécondation permanente entre langues, a été satisfait,

[57] Site du colloque : http://www.univ-paris-diderot.fr/TransInov

dans la Chine classique, par la relation existant entre ces deux modalités d'expression que sont chinois classique et chinois vernaculaire, entre lesquels a existé une circulation permanente. C'est là une direction que je souhaite continuer à explorer.

Pu Songling — Edition et traduction du fragment de la collection Bodmer

Toujours au chapitre de la traduction, moi qui, depuis l'éreintant travail sur les *Jingu qiguan* et leur publication subséquente dans la Pléiade, m'étais longtemps tenu éloigné de la traduction, j'ai, au cours des années toute récentes, repris cet exercice, dont est issu le volume joint à mon dossier, volume que les PUF ont si bien édité et superbement illustré de fac-similés d'originaux.

Les *Trois contes étranges*[58] sont l'édition, la présentation, mais aussi la traduction annotée et commentée, d'un fragment du *Liaozhai zhiyi* 聊齋志異 conservé dans la collection du Musée de la Fondation Bodmer de Genève, rassemblant les trésors de ce bibliophile éclairé qu'était Martin Bodmer. De ce qui a dû être la plus somptueuse édition (milieu XIXe s.), manuscrite et entièrement illustrée en couleurs, de la totalité de la grande collection de contes de Pu Songling, il n'est resté que cet unique fascicule, avec son pliage en leporello, dont la Fondation Bodmer m'a confié l'édition et la présentation. Ce travail fut un moment de grand plaisir pour moi, d'autant qu'il fut arraché à un temps (voir plus loin) où mes responsabilités m'obligeaient à me consacrer presque exclusivement à des pensums administratifs particulièrement aliénants. Je suis très reconnaissant à Jean-François Billeter, qui avait dû garder un œil bienveillant sur mes

[58] Pu Songling, *Trois Contes étranges*, 2 vol., « Sources » (Trois contes de Pu Songling 蒲松齡, Liaozhai zhiyi 聊齋志異 : 11.3 (Lz415) « Shuchi » 書癡, « Le fou des livres » ; 11.4 (Lz416) « Qitian dasheng » 齊天大聖, « Le Grand-saint Egal du Ciel » ; 11.3 (Lz417) « Qingwa shen » 青蛙神, « Le Dieu Grenouille », présents dans le fragment manuscrit conservé à la Fondation Martin Bodmer, Genève. Vol. 1 : Traduction annotée avec introduction ; vol. 2 : Fac.-sim. du fragment de la collection Bodmer.) (Paris: PUF, 2009).

travaux car nous ne nous étions encore jamais rencontrés, d'avoir suggéré au Musée Bodmer de faire appel à moi pour cette tâche.

Encore sur le chapitre de la traduction, je rappellerai ici celle citée plus haut, réalisée sous la forme d'une collaboration à plusieurs, avec pour principaux maîtres d'œuvre mon collègue Qi Chong et le psychanalyste Erik Porge, du « Stade du miroir » de Lacan. Ce travail où trouver à plusieurs l'adéquation à un texte important de la « doctrine », et où j'étais le seul membre participant à être informé et du chinois et de Lacan, m'a souvent fait penser, au cours des séances, aux temps anciens des traducteurs de sûtras...

Enseignements

Si je devais faire la liste de mes préférences de travail, je mettrai certainement la recherche loin devant l'enseignement, puis à encore plus grande distance derrière, les tâches administratives... La vie d'enseignant-chercheur comportant ce premier mot, je ferai ici un point sur la partie enseignement de mon activité, dont le détail figure dans le CV joint à mon dossier.

Enseignements universitaires antérieurs à la nomination comme MCF

Les besoins de l'enseignement de masse, les nécessités d'assurer certains cours obligatoires, fait que l'arrivée dans le système d'enseignement universitaire ne correspond pas toujours à des tâches de formation correspondant à sa spécialité. Il faut quelquefois pour y parvenir plusieurs années, et ce sont souvent, au début de la carrière, des cours de langue moderne que le sinologue doit assurer, comme je l'ai fait dans mon poste d'ATER à Paris X, entre 1998 et 2000, puis dans les premières années ayant suivi ma nomination de maître de conférences à Paris-Diderot / Paris 7. Ces cours ne m'ont jamais particulièrement déplu, et ont utilisé une compétence acquise auparavant dans

des situations d'enseignement plus nettement alimentaires, tels ceux que j'avais assurés au cours des années 1990 comme formateur dans le Cours municipal d'adulte de la Ville de Paris et dans quelques autres écoles ou associations. J'ai toujours considéré que tout sinologue, même clacissiste, devait être compétent dans la pratique et l'enseignement du chinois moderne, et c'est là une préconisation essentielle au moment où l'on s'intègre à une équipe pédagogique.

Formation agrégation de chinois

Pour les enseignements plus spécialisés et plus proches de mes centres d'intérêt, j'avais déjà eu l'occasion de me mettre en quelque sorte le pied à l'étrier dans ces années 1990 où je préparai ma traduction des *Jingu qiguan* pour la Pléiade ou encore ma thèse de doctorat. Je relèverai en particulier les occasions que j'ai eu de servir de formateur pour différentes sessions de préparation à l'agrégation de chinois, sur des sujets tels que les concours mandarinaux et les *mirabilia* des Six Dynasties, domaines dans lesquels j'avais de petites compétences.

Cours en collaboration

Une expérience assez originale dans la forme fut celle, à deux enseignants, que je menai pendant la décennie 1990 à l'Université Paris 7, UFR STD, Science des textes et documents (aujourd'hui LAC, Lettres, arts, cinéma), en collaboration avec un professeur de lettres modernes, Pierre Chartier. Pendant cette décennie nous avons donné, dans un cours de littérature moderne ouvert à des étudiants en chinois, un enseignement portant sur diverses œuvres classiques chinoises accessibles en traduction. Notre binôme fonctionnait à partir de sa compétence de professeur de lettres, et la mienne, de sinologue, et nous avons notamment étudié *Le Rêve du pavillon rouge*, ce qui a été pour moi l'occasion de lire et relire cette œuvre, et d'en étudier au passage, à des fins d'enseignement, certains commentaires — non pas seulement ceux de Zhiyanzhai 脂硯齋, mais aussi ceux, plus tardifs, de Zhang Xinzhi 張新之.

Proses et récits classiques, roman et théâtre

Un enseignement qui a compté pour moi est celui pour lequel, deux ans avant d'être nommé maître de conférences à Paris 7, j'ai pris la succession de Martine Valette-Hémery qui l'assurait jusqu'à son départ à la retraite, et qui était consacré aux proses classiques des Tang aux Qing. J'exerçai alors en qualité de chargé de cours. Martine Valette-Hémery, qui avait été, jusqu'à mon baccalauréat, mon premier professeur de chinois, avait consacré ce cours à l'étude de proses lettrées, dans la veine de celles dont elle devait donner de si belles traductions, notamment d'auteurs Ming, et je commençai à l'orienter davantage vers les récits d'imagination, donc plutôt du côté des œuvres romanesques, en langues classique ou vulgaire. C'est aujourd'hui mon cours le plus ancien, car, à travers les diverses retouches survenues à l'occasion de la reconfiguration de plusieurs maquettes successives, il est devenu mon unique cours de licence L3, cours de TD que je consacre au roman et au théâtre classiques, et à l'occasion duquel j'initie les étudiants à la lecture et à la pratique de ces textes. Je le fais en en modifiant le thème tous les deux ans — le dernier étant le rapport amoureux, et l'avant-dernier les personnages surnaturels.

Enseignements universitaires à partir de la nomination comme MCF

Culture classique et histoire

A la suite de ma nomination comme maître de conférences à LCAO j'ai pris en charge deux cours fondamentaux de premier cycle, l'un intitulé « Culture de la Chine antique », consacré à la présentation de l'histoire, de la société, mais aussi des grands textes, références classiques et courants de pensée de l'Antiquité, l'autre intitulé « Histoire générale de la Chine » consistant en un panorama général de l'histoire de Chine des origines à la Guerre de l'opium. Si d'autres collègues ont pris la relève pour le premier, j'ai toujours conservé le second jusqu'à aujourd'hui, enrichissant d'année en année les ressources iconographiques projetées dont j'accompagne systématiquement chaque

séance, et exploitant ces dernières années extensivement les ressources du système de plate-forme en ligne, dit Didel (Diderot en ligne), permettant de communiquer aux étudiants informations, documents, travaux et corrigés. Ce cours fait partie de l'ensemble des unités d'enseignement de premier cycle ouverts à toutes les composantes de l'université, puisqu'il ne comporte pas l'obligation d'une compétence en langue chinoise. Il attire, au-delà du public de L1 de la section de chinois, pour lequel il est obligatoire, des étudiants des trois autres sections de l'UFR LCAO (japonais, coréen, vietnamien), et de diverses UFR de sciences humaines mais aussi de sciences exactes. Avec 272 inscrits cette année, il est le cours de LCAO qui a le plus large public. Sans être historien, ce cours ne m'a paru particulièrement hors compétence, car il s'agit également d'une introduction à la culture de la Chine antique et impériale. Il m'a toujours donné un grand plaisir, ayant occasionné bien des lectures, et je dirais qu'à travers elles l'histoire que j'enseigne, fidèle aux travaux de nombre d'historiens américains, est particulièrement attentive aux déterminants économiques, avant les déterminants culturels.

De ce cours ont pu être à l'occasion tirées des versions allégées ou adaptées, comme lorsque j'enseignai l'histoire générale en DU (Diplôme universitaire, cours du soir) de chinois et en LEA anglais-chinois, en collaboration avec nos collègues de l'UFR d'Études Interculturelles de Langues Appliquées (EILA), ou bien lorsque j'effectuai, une année, un remplacement pour un enseignement historique de même type au département Chine de l'INALCO.

Avant que des collègues historiens ne viennent rejoindre l'équipe pédagogique de la section chinoise de LCAO, j'ai eu également l'occasion de poursuivre dans l'enseignement de l'histoire en assumant plusieurs années de suite un cours d'histoire thématique, toujours de premier cycle, qui était destiné à enrichir une formation qui était assez lacunaire dans ce domaine, au début de la décennie 2000, dans notre section.

Ce cours comportait en moyenne quatre thèmes par an, lesquels étaient renouvelés pour partie chaque année. J'ai pu ainsi faire des présentations synthétiques sur divers sujets tels que l'histoire des religions chinoises (qui est aujourd'hui un cours à part entière, assumé par un collègue, Stéphane Feuillas), les concours mandarinaux, l'histoire des institutions administratives, l'histoire des relations de la Chine avec le monde extérieur, etc.

Langue classique

Les contrats quadriennaux successifs m'ont peu à peu permis de me dégager des cours de langue moderne, que j'avais pratiqués depuis de nombreuses années puisque cette activité remontait à l'époque antérieure à ma nomination comme maître de conférences et comme ATER (1998-2000), et de me rapprocher davantage de mes compétences. Parmi les cours consacrés à des aspects de la langue chinoise, j'ai depuis plusieurs années assumé des enseignements de langue classique, formation indispensable à tous les étudiants de chinois, quels que soient leurs centres d'intérêt, et même si c'est massivement du côté des domaines touchant à la Chine moderne que se trouveront leurs activités et leurs débouchés.

Les étudiants de chinois ne sont d'ailleurs pas les seuls à nécessiter une formation en chinois classique. C'est en effet d'abord à destination d'étudiants de master que, au début de la « mastérisation » et du système LMD, je conçus mon premier cours systématique de langue classique. Il était destiné pour l'essentiel à des étudiants avancés en japonais, plus marginalement en coréen, qui avaient besoin pour leur recherche d'outils de lecture du chinois classique, et pour lesquels l'initiation au *kambun* qu'ils avaient reçue ne suffisait pas. Mes collègues de la section de japonais m'ont alors fortement incité à créer ce nouveau cours dont ils avaient besoin, estimant également à juste raison que mes compétences en japonais me permettraient de savoir où pouvaient

être les points difficiles pour des étudiants habitués à la logique très différente de la grammaire japonaise.

Comme il n'existe pas de manuel en français conçu, en tout cas à un niveau satisfaisant, spécifiquement pour l'enseignement du chinois classique, j'ai dû élaborer mes propres stratégies pédagogiques ainsi que les matériaux *ad hoc*. Mon approche grammaticale cherche à éviter le piège, courant pour ce type d'enseignement, d'un tour d'horizon des *xuci* 虛詞 (« mots vides ») : une telle approche pédagogique ne fonctionne que pour des locuteurs de langue maternelle chinoise, et c'est à partir des principales fonctions grammaticales (ex. : noms, verbes, pronoms, rapport sujet-prédicat, interrogations, thématisation, conjecture, etc.) que mon enseignement est axé, avec abondance de phrases-exemples et accès à de courts textes *surtout pas* tirés de la seule Antiquité : puisque l'enseignement du chinois classique vise à inculquer aux élèves toute l'utilité d'une langue écrite dont l'une des caractéristiques est la constance, dans sa syntaxe comme dans ses usages, sur la longue durée historique, c'est bien cette longue durée qu'il faut tout mettre en œuvre pour faire apercevoir. En conséquence, mes choix de texte ont traversé les siècles sans vergogne, des Classiques jusqu'à la fin de l'empire et même la République, avec, je l'avouerai, une secrète prédilection pour les récits et œuvres d'imagination, tels que *zhiguai* 志怪, contes, ou extraits de *biji* 筆記…

Ce premier enseignement systématique de chinois classique a ensuite été, en quelque sorte, rapatrié vers la section de chinois, où le besoin avait été enfin reconnu, pour le contrat quadriennal 2009-2013 dont la dernière année est actuellement en cours, d'engager une initiation obligatoire de chinois classique pour tous les étudiants de la section dès le niveau L2. J'enseigne donc actuellement dans le cadre de ce premier contact des étudiants de chinois avec le chinois classique, et continuerai de le faire dans le prochain contrat d'établissement.

Histoire de la littérature

L'un des enseignements qui m'a demandé le plus de préparation, mais aussi l'un de ceux pour lesquels je me suis investi avec le plus de plaisir, est un cours de L2 consacré à une histoire de la littérature classique. Dans ma propre formation, à une époque où, soyons francs, les grandes institutions universitaires françaises abritant des études de chinois souffraient de lacunes énormes, j'avais ressenti comme un grand manque de n'avoir trouvé nulle part une formation systématique, raisonnée, chronologique, complète dans ce domaine. Je crois que c'est là un enseignement qui correspond à une sorte de promesse que je m'étais faite depuis longtemps de répondre à une nécessité criante dans le cursus. Il m'apparaissait notamment qu'il n'y avait aucun acquis possible dans le domaine de la culture de la Chine classique s'il n'y avait pas d'abord un enseignement systématique dans le domaine proprement littéraire, étant donné la prévalence dans la culture chinoise du fait littéraire et la place de la culture lettrée.

Il ne manque pas d'ouvrages, en français, sur l'histoire de la littérature chinoise, mais aucun de ceux qui existent ne me satisfait pleinement, rien de ce qui a été publié dans cette veine qui puisse ressembler à un manuel un peu systématique, dans le genre de celui qu'ont pu livrer Idema et Haft[59]. J'ai donc constitué ce cours à neuf, en cherchant à le rendre aussi méthodique que possible dans les deux axes que sont l'évolution chronologique et la typologie des genres.

Ce cours de L2, de même que le cours d'histoire de L1 susmentionné, est appuyé sur le partage avec les étudiants de toute une documentation qui leur est livrée sous forme électronique, avec plans précis des cours, glossaire exhaustif des noms des genres, noms d'auteurs, noms d'œuvres, etc., avec des notes spécifiques sur certaines œuvres importantes et autres documents, telles des bibliographies classées par périodes. C'est

[59] Wilt L. Idema et Lloyd L. Haft, *A guide to Chinese literature* (Ann Arbor: Center for Chinese Studies, University of Michigan, 1997).

un cours qui m'a toujours donné beaucoup de satisfaction, me permet de parler aux étudiants d'un domaine que j'aime, les pousse à aller eux-mêmes aux textes et si possible à commencer à les lire, et me donne le sentiment, ajouterai-je, d'un certain devoir accompli quant à la mission consistant à leur donner, en en omettant le moins possible, tous les fondements indispensables pour se repérer dans la longue histoire de la littérature classique en Chine.

Ce cours fait désormais partie de ceux dits « fléchés », c'est-à-dire rendus quasi obligatoires, pour des étudiants souhaitant s'orienter vers des études à forte composante de culture classique. Dans la même logique de formation systématique, mes collègues modernistes (Xu Shuang, Victor Vuillemier) prennent, à la suite de ce cours, la relève chronologique pour des enseignements d'histoire de la littérature qui vont du milieu du XIXe siècle à l'époque contemporaine.

Méthodologie de la recherche

Mon dernier cours universitaire créé, pour le contrat quadriennal en cours, donc actuellement dans sa quatrième année d'enseignement, est un séminaire de M1 de méthodologie de la recherche. Il correspond à l'un des trois parcours de nos orientations de master recherche, celui dit « Lettres, arts et philosophie » (les deux autres ayant pour intitulés « Sciences sociales » et « Sciences du langage »). Il s'adresse à l'ensemble des étudiants de l'UFR LCAO, toutes sections confondues, qui suivent cet enseignement général, lequel est suivi de séances aréales spécifiques à chacune des quatre sections de l'UFR.

Dans ses grandes lignes, cet enseignement comporte deux volets :

1. Un volet théorique, au cours duquel sont présentées un certain nombre de problématiques, anciennes ou contemporaines, touchant à l'abord des champs littéraires, du domaine des arts et du cinéma, et plus marginalement de la

philosophie. Y sont présentées certaines approches, écoles, outils d'interprétation, ceci dans le cadre du développement des sciences humaines en Europe et aux Etats-Unis tout comme dans celui de problématiques interculturelles, impliquant les études sur l'Extrême-Orient. Des recherches en cours sont présentées, sujets de masters ou de doctorats. Les étudiants arrivent souvent en M1 avec une grande pauvreté de moyens critiques et de connaissance des approches, et ces séances sont pour eux l'occasion de se familiariser avec des problématiques, qu'ils peuvent approfondir à partir des indications bibliographiques qui leur sont données à cette occasion.

2. Le deuxième volet est plus strictement pratique, et passe en revue les grands chapitres qui sont de l'ordre du savoir-faire, du « métier » de la recherche, depuis la manière de choisir son sujet jusqu'aux consignes de rédaction, en passant par l'organisation des étapes du travail et la construction de la problématique. Des renseignements leur sont également donnés sur les méthodes de prospection documentaire, l'utilisation des bibliothèques et bases de données, sur la constitution des bibliographies et l'utilisation d'outils informatiques performants pour la recherche, le classement et l'exploitation des ressources dans ce domaine.

En enseignant ces éléments, je ne vise pas seulement une utilité en niveau M1, mais veille à donner des informations qui puissent être utiles en M2 et éventuellement en doctorat.

Cet enseignement méthodologique est poursuivi en M2, avec un séminaire assuré par ma collègue japonologue Cécile Sakai. Je compte, tout comme d'ailleurs ma collègue, poursuivre ce séminaire lors du prochain contrat d'établissement quinquennal, 2014-2018, en augmentant le nombre des séances conformément à un sentiment partagé de nécessité de renforcer la formation méthodologique des étudiants de master.

Directions de travaux

Puisqu'il est question ici de ces étudiants, je dirai quelques mots des travaux que j'ai pu diriger. Depuis mon poste d'ATER à Paris X-Nanterre et ma nomination en 2000 comme maître de conférences, j'ai dirigé un assez grand nombre de mémoires de maîtrises, puis de mémoires de master 1 et de master 2. Je n'ai inclus dans la liste présente dans le *curriculum vitæ* joint qu'une sélection des titres, car je dois avouer ne pas avoir toujours tenu un compte exact de tous les mémoires ainsi supervisés, et n'ai inséré dans la liste présentée que certains des travaux qui présentaient une certaine qualités, ou pour moi mémorables.

Maîtrises, DEA, masters

Parmi ces mémorables, l'étudiante que je classerais en tête est certainement Claire Lebeaupin, qui livra une succession de travaux d'une qualité hors norme sur l'un des recueils de *huaben*, datant de la moitié du XVIIe siècle, que j'ai toujours particulièrement aimé, le *Doupeng xianhua* 豆棚閒話, les *Propos et devis oiseux sous la tonnelle aux haricots*. L'ouvrage est marquant en particulier à cause de son cadre à la Bocace, où un défilé de devisants viennent successivement prendre la parole sous l'abri champêtre d'une tonnelle, sur laquelle viennent s'accrocher, puis croître au gré des saisons d'une année complète, des plants de haricots. Après consacré à cette œuvre un mémoire de maîtrise remarquable, Claire Lebeaupin s'est aussitôt embarquée dans un DEA que j'ai dirigé de façon officieuse, n'ayant pas de HDR, et que Cécile Sakai dirigeait de façon officielle. Après ce nouvel approfondissement, non moins brillant, dans l'analyse de l'œuvre, elle devait ensuite entreprendre la traduction intégrale des douze contes de cette collection, traduction talentueuse et soignée qui devait finalement paraître chez Gallimard dans la

collection « Connaissance de l'Orient »[60]. Ce fut l'un des tout derniers titres à avoir été acceptés pour cette collection par Jacques Dars avant sa disparition, et c'est aujourd'hui, sauf erreur, l'unique traduction complète de cette œuvre dans une langue occidentale. Le fait que son auteur me l'ait dédiée est l'une de ces petites satisfactions que permettent quelquefois dans une carrière, quelques étudiants qui vous laissent le souvenir d'une vraie transmission...

Un autre nom que je dois citer est celui d'Audrey Déat, qui devait faire avec moi, en M2, l'une des plus fines analyses qu'il m'ait été donné de lire sur le *Laocan youji* 老殘遊記 de Liu E 劉鶚 (1857-1909), sur ces *Notes de voyages d'un Vieux débris* qu'elle devait travailler à partir d'une notion complexe, la mélancolie. Audrey Déat fut également la première étudiante de chinois qui ne fût pas de langue maternelle chinoise à avoir été reçue (après avoir été entièrement formée à l'UFR LCAO) première à une session de l'agrégation de chinois — sujet avec lequel j'ai une certaine familiarité comme on le verra plus loin, et qui rappelle que l'un des titres d'excellence de l'UFR LCAO est aussi la préparation aux concours d'enseignement.

Naturellement, il y a eu, à côté de directions de maîtrises et masters, de multiples occasions d'être présent dans des jurys de M1 ou M2 dirigés par mes collègues, plutôt dans les domaines classiques, en littérature ou philosophie, mais aussi assez souvent en littérature moderne ou contemporaine.

Thèses

L'un des objectifs de ma demande actuelle d'habilitation à diriger des recherches est bien entendu de pouvoir diriger des travaux au niveau du doctorat. Pour l'instant c'est un peu le goulet d'étranglement, puisque j'ai épuisé les possibilités de diriger ponctuellement une thèse. Normalement, les autorisations ponctuelles à diriger une thèse,

[60] Aina jushi 艾衲居士 (fl. ca. 1668), *Propos oisifs sous la tonnelle aux haricots [Doupeng xianhua* 豆棚閒話*]*, éd. et trad. par Claire Lebeaupin, Connaissance de l'Orient 119 (Paris: Gallimard, 2010).

accordées ès compétences par les conseils scientifiques de l'UFR et de l'université, sont limitées à une seule autorisation par enseignant-chercheur non-HDR. Je dois à une circonstance un peu particulière d'en diriger actuellement deux. La première autorisa-tion que j'ai obtenue est celle par laquelle je dirige la thèse d'un étudiant qui a réalisé avec moi, en 2011-2012, un travail de qualité sur les sources historiques du *Roman des Trois royaumes*, *Sanguo yanyi* 三國演義. Son auteur, Lai Jhih Jyun (Lai Zhijun 賴志鈞), poursuit cette fois en doctorat sur l'étude des êtres fantastiques dans le *Liaozhai zhiyi* 聊齋志異. Etudiant ayant déjà obtenu un master à Taiwan, dont il est originaire, on peut s'attendre à ce qu'il verse au dossier son énorme érudition, appuyée sur une grande connaissance des sources secondaires relatives au sujet publiées à Taiwan et en Chine continentale.

Le deuxième étudiant sous ma direction en thèse, M. Wu Xiaodong 吴晓冬, est en fait co-dirigé, et c'est pourquoi une seconde autorisation à diriger des travaux de recherche sans HDR m'a été accordée à titre dérogatoire par le CSUFR de LCAO et le CSU de Paris-Diderot. C'est la première thèse que je supervise qui soit consacrée à ce domaine de recherche relativement récent pour moi, les études sur la traduction. Le collègue co-directeur est le professeur Dominique Rabaté, de l'UFR LAC (Lettres, arts, cinéma) de Paris-Diderot, et le sujet de la recherche concerne des aspects de la traduction en chinois d'œuvres de la littérature française, en particulier celles de Georges Perec — auteur qui soit dit en passant a toujours fasciné les lacaniens... —, dont cet étudiant a déjà publié la traduction d'une œuvre en Chine.

Mon objectif est évidemment de pouvoir, muni de la HDR, continuer à diriger des travaux en thèse, dont certains se profilent déjà, tels les projets de cette étudiante, Aude Lucas, ayant fait sous ma direction un M1 sur les renaissances et réincarnations dans le *Liaozhai zhiyi*, préparant actuellement un M2 sur la mort dans la même œuvre, et qui a pour objectif de poursuivre ses recherches doctorales sous ma direction et en profitant d'un séjour qu'elle devrait effectuer l'an prochain à Qinghua.

Responsabilités collectives et administratives

Comme je l'ai écrit plus haut les tâches et responsabilités administratives et collectives ne sont certainement pas celles pour lesquelles j'ai le plus de penchant. Comme d'autres collègues il m'arrive de pester contre le temps dévoré par ces aspects de notre activité, aspects que les impératifs de calendrier obligent souvent à traiter au détriment de la recherche, dont la temporalité est de plus longue haleine. Cependant d'une part je n'oublie pas que l'effectuation de tâches administratives fait partie, à côté de la recherche et de l'enseignement, de mes obligations contractuelles d'enseignant-chercheur, obligations vis-à-vis desquelles je suis très légaliste ; d'autre part, et ce point est lié au précédent, je suis très soucieux de la préservation de la culture collégiale, participative, fondamentalement démocratique, à laquelle j'attache le plus grand prix dans notre système d'organisation et de représentativité universitaire. Ce système mérité d'être préservé. Ceci entraîne des conséquences en termes de responsabilités devant lesquelles ne pas se défausser, une seule chose étant potentiellement pire que les tâches administratives que nous assumons souvent plus par devoir que par goût : ce serait précisément d'en être dispensés par une bureaucratie qui déciderait de leur sort à la place des enseignants-chercheurs. Tel est le sens de certaines prises de positions collectives, réaffirmées quelquefois dans des moments de crise, concernant la politique universitaire passée et actuelle, et auxquelles je me suis toujours associé.

Sur ces bases, j'ai été dès ma nomination un enseignant-chercheur toujours très engagé dans la vie collective, comme mes collègues le savent. Le *curriculum vitæ* joint donne la liste complète de ces actions, tâches et responsabilités, ce qui me permettra de ne passer en revue ci-dessous que certaines d'entre elles.

Création et administration du premier site Internet de l'UFR LCAO

La première action collective dans laquelle je me sois lancé après ma nomination comme maître de conférences à l'UFR LCAO fut de créer son premier site Internet. J'ai toujours eu un intérêt pour les nouvelles technologies, les pratique avec facilité, et ai tôt gagné parmi mes collègues une réputation de *techie*... En 2000, la présence, non pas seulement de l'UFR, mais de l'université Paris 7 même, sur la Toile, était encore dans les limbes, et il me paraissait indispensable que nous y prenions notre place. C'est ainsi que je m'y lançai, en commençant une collaboration à la fois très constructive, amicale et pérenne avec l'équipe des techniciens et informaticiens du web de l'université. Avec leur aide constante, ce n'est pas un, mais successivement deux sites que j'ai construits, le premier plutôt site vitrine destiné à présenter nos formations au public extérieur, le second beaucoup plus interactif et complexe, avec un bien plus grand nombre de pages, et qui peu à peu s'est imposé comme le carrefour obligé de *toutes choses LCAO*.

Alors que c'est aujourd'hui la norme sur les sites d'équipe, je dois rappeler ici que c'est sur ce site de l'UFR que furent regroupées pour la première fois toutes les informations concernant les domaines de recherche et les listes bibliographiques de l'ensemble des collègues de l'unité, longtemps avant qu'ils ne se missent à fournir ces informations à destination d'une visibilité en ligne de leurs équipes de rattachement. C'est aussi sur le site de LCAO que se centralisaient toutes les informations pédagogiques, les programmes, les dates d'examens, les adresses utiles, toutes formes d'informations pour lesquelles je créai de plus et gérai l'envoi régulier d'une lettre d'information où s'inscrivaient tous les membres de l'UFR, enseignants, étudiants, personnels administratifs. C'est également sur ce site que j'ai institué pour la première fois dans l'UFR la pratique consistant à présenter aux étudiants des documents pédagogiques en ligne qu'ils pouvaient télécharger, imprimer et conserver sous des formats divers, de manière à alléger les tâches, comme les frais pour l'UFR, de photocopies. J'ai institué

ceci avant même que n'existât la plateforme du site de l'université, dite Didel (Diderot en ligne) consacrée à ce type de lien pédagogique entre enseignants et étudiants — plateforme à laquelle j'ai désormais recours pour mes enseignements.

Cette fonction de créateur des deux premiers sites de LCAO et de webmestre a représenté pour moi un investissement lourd, gourmand en temps et en énergie, demandant une attention quotidienne, mais il a eu certainement pour effet de contribuer à créer une identité, beaucoup plus lâche jusqu'alors, à l'UFR, en lui donnant un visage, une certaine unité, un lieu de rencontre commun à l'ensemble de la communauté. J'ai exercé ce travail pendant plus de six ans, de 2000 à 2006, année où je passai la main à ma collègue japonologue Claire Brisset. Ce site de LCAO s'est, depuis, peu à peu fondu dans le paysage maintenant très complet par lequel l'université Paris-Diderot est présente sur la Toile, ensemble dont il porte désormais la livrée, après avoir longtemps eu son visage particulier à un moment où ce site LCAO était en avance sur celui même de Paris 7. Les responsables du service de la communication et du web ont souvent cité le site que j'avais créé, avec l'aide de leurs techniciens, comme exemplaire, reprenant d'ailleurs son arborescence et certaines des fonctions ou pages que j'avais créées pour les utiliser dans d'autres sous-sites de l'université.

Tâches collectives diverses à Paris-Diderot

Mon arrivée à Paris-Diderot comme maître de conférence a été à peu près concomitante à la prise de fonction de notre collègue japonologue Cécile Sakai comme directrice de l'UFR LCAO. Sa direction a correspondu à une refondation dans le style de gouvernance de l'UFR, qui entrait avec elle dans une ère plus démocratique mais également plus participative, avec en corollaire un fort appel à s'impliquer dans des tâches collectives. Avec son charisme et un sens tout japonais de l'harmonie, elle sut déléguer et mettre ses collègues au travail dans un moment où l'université faisait face à

des échéances importantes, dont la moindre n'était pas son prochain déménagement depuis le site exigu de la dalle de Jussieu jusqu'à son site actuel sur le site PRG Paris Rive-gauche.

Coordinateur LCAO pour les locaux du site PRG

C'est certainement en partie à son activisme et à sa présence dans les instances représentatives de l'université que nous devons d'avoir pu trouver, pour l'UFR, une place dans le bâtiment en quelque sorte amiral du nouveau site de l'université, les Grands Moulins. C'est là une translation à laquelle j'ai été tôt associé, puisque j'ai été en charge pendant plusieurs années du suivi, précisément, du dossier du déménagement, participant aux rencontres qui accompagnaient l'établissement des plans, de la construction et du déménagement lui-même, transmettant les demandes de l'UFR concernant l'aménagement, la structuration, la distribution des locaux selon les objectifs de vie et de travail en commun pour l'avenir. J'ai littéralement, à cette occasion, vu pousser notre nouvelle université, et assuré le suivi du processus d'installation dans nos nouveaux locaux, y compris la quelquefois homérique et excessivement chronophage affaire, connue de tous à Paris-Diderot, de l'installation du jardin coréen en bordure de la nouvelle bibliothèque...

Correspondant bibliothèques LSH et LCAO, documentation

Le domaine, précisément, de la bibliothèque, fut également de ceux pour lesquels j'assumai plusieurs fonctions pérennes. La première consista à aider à sortir la bibliothèque de LCAO d'années de sous-gestion — au début des années 2000, elle n'avait encore jamais catalogué, ni même coté ses livres, comme s'il s'agissait d'une bibliothèque privée... Depuis des années, elle n'avait même plus de bibliothécaire en titre. Mes diverses tâches comportèrent l'organisation du recrutement d'un bibliothécaire, qui permit l'arrivée de celui qui occupe aujourd'hui cette fonction, Frédéric Devienne, désormais l'un des piliers de l'UFR, grâce auquel la physionomie de

la bibliothèque et de ses collections, dont le catalogage est désormais achevée, a été entièrement transformée.

Une autre mission relative à ce secteur est celle par lequel, de 2000 à 2007, je fus correspondant pour l'UFR, section de chinois, de la nouvelle bibliothèque de sciences humaines de l'Université, qui en prévision de son installation sur le site PRG (Paris Rive-gauche), refondait toute sa politique d'acquisition et augmentait considérablement ses collections. J'ai ainsi contribué à ce que cette bibliothèque, qui occupe une part importante du bâtiment des Grands moulins, acquière une grande quantité de titres sur la Chine, dans tous les domaines, en mettant à contribution l'ensemble des collègues pour faire connaître les besoins de l'UFR. Les listes que je fournissaient, la présence à de nombreuses réunions pour préparer l'organisation et l'accès aux ressources, les demandes d'abonnements que je formulai à bouquets numériques et bases de données, constituent encore aujourd'hui le socle sur lequel reposent les collections sur la Chine de la bibliothèque LSH de Paris-Diderot.

Membre du conseil de gestion des DU

Parmi les tâches moins consommatrices en temps, j'ai fait également partie du conseil de gestion des DU, Diplômes universitaires, de l'UFR LCAO, chargé de gérer le revenu des cours de formation permanente de chinois et de japonais. Cette ressource a été importante quand des difficultés nées de la relation, ou plutôt de l'absence de relation, entre l'équipe de rattachement « Orientalisme et sciences humaines » et l'UFR ont privé cette dernière d'une part des ressources nécessaires à l'achat de livres pour la bibliothèque LCAO. La gestion de cette caisse a permis de ne pas interrompre ces achats, et aussi de préserver un certain nombre d'abonnements, pendant cette période difficile. Le reliquat a aussi régulièrement été affecté à la dotation de séjours linguistiques d'été en Chine, au Japon, en Corée, et dans une moindre mesure au Vietnam pour les étudiants des quatre sections.

Responsabilité de la section de chinois, UFR LCAO (2007-2009)

Parmi les tâches administratives et collectives les plus importantes, en termes de vie collective, mais aussi d'investissement en temps et en énergie, que j'aie eu l'occasion de pratiquer ces dernières années, la fonction de directeur des études, responsable de la section de chinois pour les deux années universitaires 2007-2008 et 2008-2009, figure en bonne place. Cette responsabilité a comporté des éléments multiples, qui sont résumés dans la partie ad hoc de mon *curriculum vitæ* joint, et je ne les répéterai pas tous, ne souhaitant retenir ici que trois points.

1. Sans doute la partie la plus considérable a été le pilotage de la nouvelle maquette des enseignements de la licence LLCE chinois pour le plan quadriennal 2009-2013, travail qui a débuté aussitôt que j'eusse pris mes fonctions. Il s'est alors agi de refondre notablement la structure des enseignements, en redéfinissant en particulier, dans le sens d'un renforcement, les aspects de civilisation, qui, au moins autant que ceux de langue, définissent la physionomie de notre enseignement, de nos diplômes, et du sens que nous voulons donner à la transmission du savoir. Ces restructurations toujours compliquées ont occasionné des discussions parfois difficiles entre des intérêts divergents, et des palabres appelant à être tranchées… A leur terme, l'assiette des enseignements de civilisation était élargies, le chinois classique prenait une place un peu plus grande dans le cursus, son enseignement commençant désormais dès la deuxième année de licence, cependant que l'enseignement de langue moderne était renforcé par l'introduction progressive de nouveaux matériaux pédagogique, et du concours pérenne de maîtres de langue venus de la NTNU, National Taiwan Normal University, au terme d'un accord dont j'amenai à la signature après m'être personnellement rendu sur place.

2. Un point attenant aux enseignements de langue moderne — alors que je ne pratiquai plus moi-même d'enseignements de langue moderne — consista pour moi à induire

l'intégration d'éléments d'auto-formation en langue en instaurant une collaboration entre notre section et le CRL, Centre de ressources en langue de Paris Diderot, dépendance de l'UFR EILA (Études Interculturelles de Langues Appliquées), afin que nos étudiants puissent bénéficier, en dehors des cours de langue, d'heures d'auto-formation devant écran. L'initiative a rempli ses objectifs au-delà de toute espérance, les collègues enseignants de langue (Victor Pan) s'étant fortement investis dans la mise à disposition de matériaux en ligne qui font désormais partie des ressources de formation par rapport auxquelles les étudiants ont déjà pris leurs habitudes. L'évolution actuelle va dans le sens d'une intégration plus grande encore de ces éléments d'apprentissage dans le cursus, puisqu'ils seront désormais inclus dans les validations des années de diplôme.

3. Un troisième secteur auquel je consacrai beaucoup d'efforts dans ces années à la tête de la section de chinois est celui par lequel je tentai de mettre sur pied une nouvelle licence, professionnelle, dite "Commerce international Asie", en collaboration avec le lycée technologique Jean-Lurçat, lequel avait une compétence en la matière, préparant à des BTS dans ce domaine. Le contexte, il faut s'en souvenir, était celui d'une forte incitation de l'université, conforme à des directives ministérielles, à la création de diplômes conduisant à des débouchés professionnels. L'idée était de créer une licence professionnelle associant des connaissances propres au domaine du commerce international et des compétences en langues orientales, chinois d'abord, mais représentées par les trois autres sections de l'UFR également. Ce projet fut soutenu par le directeur de l'UFR d'alors, Eric Guerassimoff, et j'en fus porteur pour la section, avec le concours de collègues (Xu Shuang). J'aboutis ainsi à l'établissement d'une maquette et à la mise en place d'un enseignement spécifique qui démarra et commença à former des étudiants dans ce domaine. Malheureusement tant d'efforts n'ont guère été couronnés de succès *in fine*, une nouvelle direction étant intervenue entretemps au lycée

technologique Jean-Lurçat, qui eut à faire face à d'autres urgences et souhaita se désengager de la collaboration mise en place. Après que j'eusse cessé d'être responsable de section, le projet de licence professionnel que j'avais lancé, après avoir suscité beaucoup d'inscriptions d'étudiants, vu ses enseignements spécifiques être mis en œuvre pendant deux ans, fut mis de côté, me laissant contempler l'idée que les projets collectifs comportent aussi leur part de temps perdu...

La maquette élaborée alors est celle sous la structure de laquelle nous sommes encore aujourd'hui, en 2012-2013, pour la dernière année, pour ce qui concerne nos enseignements de licence. A ma satisfaction, la plupart des apports de cette maquette ont été reconduits dans la maquette qui structurera la licence lors le prochain contrat d'établissement, quinquennal celui-là (2014-2018), en particulier dans les domaines classique et civilisationnel.

Durant ces deux années, mon temps a été absorbé pour l'essentiel par ces responsabilités pour la section. Ces années nous ont aussi fait traverser des moments quelquefois houleux, si l'on se rappelle qu'elles ont été troublées par les grèves et les événements qui ont agité le monde universitaire à l'hiver et au printemps 2009. Elles ont été cruciales pour la définition de politiques. Elles ont correspondu également à une conjoncture où un certain nombre de départs de collègues de la section, sans parler de membres de l'administration de l'UFR, m'ont obligé à consacrer une énergie considérable à la recherche et au recrutement de chargés de cours en un nombre jamais égalé ni avant ni depuis, tout en fixant l'ensemble des obligations de service des collègues titulaires de la section. Au milieu de ces heures sans fin passées à des tâches administratives, mon temps de recherche a été réduit à la portion congrue. Je me souviens comment je considérai comme une grande victoire d'avoir pu arracher du sein de tant d'urgence diverses un peu de temps pour parvenir à réaliser ce livre sur le fragment du *Liaozhai*

聊齋 de la Fondation Bodmer, dont les couleurs chatoyantes ont un peu égayé des moments, bien souvent, de tracasseries sans fin...

Membre du jury d'agrégation de chinois

Des fonctions collectives que j'ai pu exercer dans les années récentes, je citerai encore deux, qui ont eu une importance particulière à mes yeux.

La première est celle par laquelle j'ai été membre du jury d'agrégation de chinois pendant quatre ans, de 2003 à 2007, avec comme président Jean-François Vergnaud, de l'université Paul Valery Montpellier 3. Je me souviens encore de la première conversation que nous avions eue, avec Jean-François Vergnaud, au moment où il me demandait si j'étais disposé à prendre part, en entrant dans ce jury, à une refonte, jusqu'à un certain point radicale, de cette agrégation encore récente mais que les toute dernières années avaient ensablée par des excès dans les requisits de compétences, notamment du côté de celles en culture et en langue classiques, aboutissant à une situation très alarmante : pendant plusieurs années, cinq postes avaient été offerts au concours tous les ans, beaucoup d'entre eux n'avaient pas été pourvus, et non par manque de candidats, de sorte que l'année où Jean-François Vergnaud prenait la présidence de ce beau concours, il n'était plus doté… que d'un unique poste ! Les tutelles avaient en effet conclu que ce concours où régulièrement les postes n'étaient pas attribués était trop généreusement pourvu. Je me déclarai aussitôt partant pour cette rénovation, et fis partie du jury. La première chose que je fis fut d'organiser un rendez-vous au ministère de l'Education, par lequel nous fîmes, le nouveau président et moi, ni plus ni moins que du lobbying, efficacement puisque nous obtînmes par suite de notre conjointe démarche des tripler le nombre de lauréats potentiels, créant ainsi des conditions favorables à la relance de ce concours.

Dans les années qui ont suivi, avec d'autres collègues avec lesquels la collaboration fut extrêmement constructive et agréable (Noël Dutrait, Frédéric Wang, Redouane Djamouri, Zhitang Yang Drocourt...), nous avons redéfini la physionomie de cette agrégation : celle d'un concours de recrutement non à des postes d'enseignants-chercheurs, mais à des postes d'enseignants de lycée de très bon niveau, futurs chercheurs et docteurs pourquoi pas, dont les compétences se distinguaient des capétiens par une plus grande étendue du savoir dans différents domaines, telles que la linguistique du chinois ou la compétence en histoire, en culture et en langue classiques. Tant vis-à-vis de l'enseignement secondaire que de la communauté sinologique, une certaine forme de contrat moral a indubitablement été rempli.

Ma contribution personnelle sans doute la plus mémorable, pour moi, à ce concours est d'avoir profité de l'occasion pour donner, une fois n'était pas coutume (et je savais que ce pas de côté ne se renouvellerait sans doute pas après moi), sa place à la littérature en langue vulgaire : c'est ainsi que je choisis le *Xiyou ji* 西遊記, *La Pérégrination vers l'ouest*, pour constituer l'un de ses thèmes pendant deux ans, thème très riche qui, au-delà du champ littéraire proprement dit, ouvrait des fenêtres sur tout l'univers de la culture religieuse du temps impérial. Loin des assez sévères confucéens qui forment le paysage par trop habituel des sinologues clacissiste français, je puis dire que les aventures de la petite troupe des pèlerins du *Xiyou ji* a souvent égayé, pour le jury comme pour les candidats je crois, les séances et épreuves du concours et de ses inséparables tensions, en même temps qu'elle joua excellemment son rôle de critère de compétences. Il faut ajouter à ceci que, les concours générant des enseignements, nous avions trouvé un formateur idéal, dont les enseignements ont transparu dans les prestations des candidats, en la personne de notre collègue de l'INALCO Vincent Durand-Dastès.

Membre du CNU Conseil national des universités

Un autre domaine qui constitua une part importante de ma vie universitaire au cours de la décennie écoulée, fut celui par lequel j'exerçai la fonction de membre du CNU, Conseil national des universités, pour la section 15 (Langues et littératures arabes, chinoises, japonaises, hébraïque, d'autres domaines linguistiques).

Il s'agit sans conteste de l'une des expériences les plus importantes pour moi de la période, au cours de laquelle j'ai peu à peu appris à apprécier le rôle crucial de cette institution clé du recrutement des chercheurs et enseignants-chercheurs, et dont le maître-mot est la collégialité, sans aucun doute la valeur suprême pour moi de la vie universitaire — elle est d'ailleurs assez freudienne dans son essence, au fond, si l'on garde un œil du côté de *Totem et tabou*…

Chaque année je recevais donc mon lot d'au moins quinze dossiers de candidatures, et leur traitement prenait beaucoup de temps, obligeant à la lecture de thèses, articles, CV et autres pièces. Les conclaves duraient plusieurs jours de suite, et ils ont été pour moi très formateurs. J'ai apprécié en particulier de pouvoir travailler avec des collègues que je n'aurais pas connus sans cela, spécialistes par exemple des mondes arabe, iranien, turc, du Sud-est asiatique, voire de la Polynésie, etc., au-delà de mes habituels collègues des aires de l'Extrême-Orient — puisque l'aire géographique de la section 15 du CNU correspond, pour des raisons historiques, à celle des quelque quatre-vingt treize langues enseignées à l'INALCO. Loin de m'ennuyer ou de ma paraître superflue, la connaissance des problèmes et problématiques de nos collègues des régions des Proche- et Moyen-Orient, tout comme la lecture de dossiers et de thèses en rapport avec ces régions, m'a beaucoup apporté, ne serait-ce qu'en me rendant sensible la proximité des préoccupations et des politiques propres aux enseignements ayant en commun les questions interculturelles.

J'ai conservé beaucoup d'excellents souvenirs de ces collaborations mais aussi des collègues rencontrés alors, et du sérieux avec lequel ils assumaient leurs responsabilités, dans des contextes qui pouvaient être quelquefois sensibles, lorsqu'arrivaient par exemple des candidatures plus idéologiques que compétentes... J'ai conservé aussi de cette expérience un certain sentiment du devoir accompli, certains des candidats sur lesquels j'avais rapporté au cours des années étant devenus entretemps, à Paris-Diderot, à l'INALCO ou au CNRS, de jeunes et estimés collègues.

Encore une fois cette expérience au CNU a été très importante pour moi à beaucoup d'égards, en me donnant une meilleure appréciation de ce que sont les critères, exigences, discours aussi, propres à l'université, et aussi comme implication dans la vie collective dans le monde des études aréales sur l'Asie et les problématiques d'interculturalité.

Normalement, un mandat au CNU dure quatre ans. J'en ai effectué huit. D'abord comme membre nommé — ma première nomination m'étant un peu tombé du ciel, sans que j'aie d'ailleurs jamais su qui m'avait proposé pour cette fonction. Puis comme membre élu. Sans doute un certain franc-parler associé à un esprit de synthèse comme de collégialité m'ont-ils valu, au terme du premier mandat, les amicales pressions, auxquelles je n'ai pu ni voulu m'y soustraire, par lesquelles j'ai été porté à me présenter à nouveau.

Si ce travail au CNU a été intéressant, il a été lui aussi très consommateur en temps. Chaque année, j'ai dû passer en moyenne un mois et demi à peu près à temps plein à la lecture des dossiers et à la préparation des rapports, y compris toutes mes vacances de Noël, puisque la saison voulait cela. Sur huit années, le seul travail consacré aux obligations du CNU a donc correspondu à une année complète, de douze mois, entièrement dédiée à cette responsabilité collective.

Responsabilités actuelles

A ce jour, en cette année universitaire 2012-2013, mes principales responsabilités collectives sont les suivantes :

- Je suis depuis le 1ier septembre 2012 le responsable de la mention de licence LLCE pour l'ensemble de l'UFR LCAO. Dans cette fonction, je succède à ma collègue japonologue Claire Brisset, qui l'avait exercée pendant des années avec grande compétence. Ce type de responsabilité correspond comme on le sait à l'une des missions centrales de l'UFR, puisqu'il s'agit de coordonner les principaux aspects du diplôme mobilisant la plus grande part de l'activité d'enseignement de l'UFR. Parmi ces aspects, pour la période actuelle :
    - Suivi de la maquette pour le contrat quinquennal 2014-2018 (à ce jour en cours d'examen par l'AERES)
    - Organisation des études et représentation auprès du CEVU Conseil des études et de la vie universitaire
    - Représentation auprès des tutelles
    - Coordination auprès des partenaires et de la scolarité.

- Je suis depuis le 1ier septembre 2011 responsable-coordinateur de la mobilité étudiante sortante pour la section de chinois. A ce titre j'organise tout ce qui touche aux bourses d'études de nos étudiants en Chine et à Taiwan, depuis la diffusion de l'information jusqu'aux validations de séjour, en passant par le suivi des dossiers en collaboration avec le Bureau des relations internationales de Paris-Diderot ainsi que les autorités de pays concernés, ceci dans le cadre aussi bien des programmes d'été, que des programmes bilatéraux avec des universités partenaires ou des programmes BGE (Bourses de gouvernement étranger). J'ai avec moi une équipe d'enseignants-chercheurs qui sous ma direction participent

à la coordination de secteurs spécifiques (tels que séjours d'été, BGE RPC, BGE Taiwan, etc.) de cet ensemble d'offres de mobilité.

- Je suis co-directeur du Centre d'étude de la traduction de l'Université Paris-Diderot. A ce titre je prends part aux responsabilités représentatives et exécutives du CET dans ses prises de décision, je coordonne les projets en cours, j'assure le suivi de la collaboration et des projets éditoriaux avec le Center for Translation Studies de l'Université d'Illinois à Urbana-Champaign.

- Je suis membre du bureau de l'équipe Chine de l'UMR 8155-CRCAO, plus particulièrement chargé des questions financières.

Projets - Prospective

Dans cette dernière partie je résumerai les différents projets, à court, moyen et long terme, que j'entends poursuivre aussi bien en matière de recherche que de responsabilités collectives et administratives, mais aussi en matière d'enseignement.

Projets individuels

Formes d'expression de la subjectivité à partir des œuvres d'imagination

Mes perspectives de recherche concernent des projets individuels comme collectifs. Les projets individuels sont conformes à la logique de la ligne que je me suis fixée depuis plusieurs années. Ils entendent poursuivre dans l'exploration des formes d'expression de la subjectivité dans la Chine pré-moderne, principalement à partir des sources constituées par les œuvres d'imagination que sont le roman, le conte et le théâtre des périodes Yuan à Qing. Ils seront attachés à rendre compte des questions de langue et de discours, notamment autour de la situation du sujet dans le rapport à l'autre, en

particulier dans le rapport amoureux. Ma démarche continuera à engager un savoir sur la psychanalyse, pour mettre celle-ci à l'épreuve de l'apport du savoir constitué sur le sujet dans la Chine pré-moderne, mais aussi pour, en retour, contribuer à instituer les ressources des productions imaginaires de la Chine classique comme des apports à la sémiologie psychanalytique. Ma démarche continuera à s'appuyer sur une pratique de la psychanalyse, désormais centrée sur des analysants chinois, comme étant le « laboratoire » indispensable dont j'ai parlé plus haut pour mettre à l'épreuve les hypothèses théoriques.

Parmi mes projets à court terme, j'ai actuellement en chantier un article que je compte achever au premier trimestre de l'année 2013, et qui fait suite à une participation à un colloque sur le thème du rébus au printemps 2012. Cet article sera consacré à la transmission du message amoureux et à ses difficultés inhérentes, à travers l'étude de la pièce de Kong Shangren 孔尚任 (1648-1718) citée plus haut, *L'Eventail aux fleurs de pêcher (Taohua shan* 桃花扇*)*. Ce travail poursuit en fait dans la logique de mon approche du *Pavillon de l'ouest* lu par Jin Shengtan, dont le rapport homme/femme est analysé en des termes de langue et de discours, sous l'éclairage de l'apport lacanien.

A ce dernier égard, je prendrai en compte une donnée désormais à l'œuvre dans la production du savoir en France dans le domaine des sciences humaines, à savoir la nécessité de produire des articles en anglais. Il apparaît que nous sommes entrés, au lendemain des grandes grèves qui ont agité le milieu universitaire français au printemps 2009, dans un changement de paradigme quant aux conditions de la production du travail de recherche, et ce n'est pas le lieu ici de discuter de la question de savoir si ce n'est pas un malheur que la production du savoir puisse désormais déserter la langue française, y compris dans le domaine des sciences humaines. Il ne faut plus tabler, au niveau de la diffusion du savoir dans un contexte international, sur une autre *lingua franca* que l'anglais, et le français ne fait désormais plus partie que marginalement des

langues des élites mondiales, de sorte que la publication en anglais doit devenir un objectif si l'on veut simplement être lu, mais aussi être pris en compte dans les classements. Désormais, des colloques réunissant pour l'essentiel des chercheurs français, tenus à Paris, sont intégralement en anglais...

Dans cette perspective, j'envisage de reprendre la présentation que j'avais faite en 2010 à Wuhan de la lecture du *Xixiang ji* comme paradigme d'un problème de langue redoublant celui de l'accès à l'autre sexuel, en utilisant les moyens théoriques de la psychanalyse et de Lacan, pour rédiger un article assez argumenté en anglais, article que je soumettrai à des revues dans cette langue. La parution toute récente, entre Hong Kong et New York, d'un ensemble d'études appuyées sur la psychanalyse (fût-elle post-freudienne !), et axé en bonne partie sur des thèmes de la Chine classique, m'encourage à tabler sur une certaine disponibilité du public à la réception de telles approches[61].

Projet d'ouvrage 1

Mon ambition à moyen terme serait de préparer une collection d'articles consacrés à des approches psychanalytiques de certains thèmes pris dans la littérature classique, aux fins de publication dans un livre indépendant. Plutôt que de consacrer un livre à un seul thème, j'envisagerais plutôt d'en rassembler plusieurs, autour de plusieurs œuvres, abordées avec plusieurs aspects de la théorie psychanalytique, afin de donner à voir les possibilités de cette approche. Une synthèse sur la circulation du discours et la barrière de la langue dans le *Pavillon de l'ouest* pourrait en constituer un chapitre ; un autre

[61] Tao Jiang et Philip J. Ivanhoe, éd., *The reception and rendition of Freud in China: China's Freudian slip*, Routledge contemporary China series 89 (Milton Park, Abingdon, Oxon ; New York, NY: Routledge, 2012). Je me suis engagé à donner en 2013 un compte-rendu sur ce livre à la revue *Etudes chinoises*.

chapitre pourrait reprendre l'article que j'ai consacré à Pu Songling et à la prégnance du nom du père dans le *Liaozhai zhiyi*[62], etc.

Projet d'ouvrage 2 — Sur le suicide

Une direction dans laquelle j'aimerais poursuivre (et qui aurait sa place dans le projet que je viens de mentionner) est celle à propos de laquelle j'ai fait une communication lors du 19e Congrès de l' EACS, European Association Chinese for Studies, en septembre 2012, communication que j'avais intitulée "Dying together — Imitative suicide, between fiction and reality" et qui était consacrée à la contagion du suicide dans les récits (romanesques ou de *biji*) à l'époque pré-moderne, récits du type (Ming-Qing) de ceux qu'avait décrits Rania Huntington[63]. Cette communication est la première qui soit du domaine de la sinologie classique dans laquelle j'ai inclus des éléments empruntés directement à des dires d'analysants chinois, chez qui la prévalence de paroles sur le suicide est certaine, soit en raison de pensées suicidaires, soit en relation avec des tentatives passées, soit en lien avec la disparition de proches survenue dans ces circonstances, circonstances sur lesquelles ont été produits certains discours rattachés à des traditions religieuses. Il y a, dans l'analyse des productions écrites de la Chine classique à cet égard, bien des éléments par rapport auxquels mettre à profit cette position qui est la mienne, pour rendre compte des aspects subjectifs du moment du passage à l'acte suicidaire, en contraste avec ce que les études produites dans la sinologie ont avancé. Ces dernières ont abordé le suicide le plus souvent dans les limites d'une approche statistique ou simplement imaginaire, sans tenir compte des ambiguïté

[62] « La marque du père — Sur une notation de Pu Songling à propos de sa naissance » *(ibid.)*.
[63] Rania Huntington, « Ghosts seeking substitutes: female suicide and repetition », *Late Imperial China* 26, nº 1 (June 2005): 1-40.

inhérentes au discours sur le suicide chez les suicidants, ni du rapport rien moins qu'évident entre la parole sur le suicide et le suicide même[64].

Je n'aurai certainement pas le temps au cours de l'année 2013 de rédiger un article aux fins d'inclusion de mon propos au colloque de l'EAS de septembre 2012 dans les actes du congrès, étant donné le nombre de projets pressants que j'ai pour cette année, mais la question du suicide est de celles auxquelles je commence à m'intéresser de près, au carrefour de la culture classique et de mon expérience dans la clinique psychanalytique. Le point de mire pourrait être à terme la conception d'un ouvrage sur l'histoire du suicide en Chine.

Discours sur la psychanalyse dans la Chine actuelle

Un autre volet dans lequel je souhait poursuivre travaux et publications est celui du discours contemporain, en Chine et hors de Chine, sur la psychanalyse en Chine. Comme je l'ai indiqué plus haut, j'ai inclus dans ma collection de textes un article actuellement en cours de lecture consacré à la question du discours, en Chine, sur l'« autochtonie » face au sentiment d'aliénation et de désenchantement causé par les sciences et savoirs modernes sur la psyché, y compris la psychanalyse. Ces questions comptent pour moi, quoique à un égard un peu différent des thèmes que je viens de mentionner, car elles comportent des aspects potentiellement plus polémiques, impliquant des prises de position sur des sujets contemporains importants et potentiellement conflictuels, qui sont ceux des rapports interculturels et des replis identitaires. J'estime que la littérature « autochtoniste » d'inspiration *bentu* 本土, à laquelle j'ai consacré cet article, constitue un symptôme de tout un ensemble de

[64] C'est le cas des études par ailleurs très riches rassemblées dans Paul S. Ropp et Harriet T. Zurndorfer, éd., *Nan Nü* (vol. 3, # 1, 2001) *: Passionate Women: Female Suicide in Late Imperial China* (Brill, 2001).

réactions conservatrices actuellement à l'œuvre dans la société et certains milieux intellectuels en Chine.

Ecrire sur ces options constitue l'un de mes objectifs, également parce qu'il peut constituer l'un des moyens pour moi de rendre compte de cas d'analysants sans violer la confidentialité des analyses. Loin, comme je l'ai répété, de tenir un quelconque discours sur les charmes de l'« altérité culturelle » — une proposition qui montre sa futilité dès que s'instaure le transfert analytique —, je suis interpelé par ce que les analysants me laissent entendre, dans le monde où ils vivent, et autour de questions comme la famille, le suicide, la sexualité, la conjugalité, de certaines réalités du confucianisme contemporain, de la face, de la piété filial, où se profile tout un tableau de soumission à l'ordre, de violence familiale et sociale, d'atteinte narcissique, de haine de soi et des autres, de dépression… Dans l'étude critique de tout un discours contemporain, en Chine et à l'étranger — dans les milieux de l'ethnopsy notamment — sur le sujet, le collectif, et les spécifiés supposées d'une psyché chinoise, il y a tout un champ auquel j'ai un double accès, par la connaissance critique des productions du savoir, et par la clinique psychanalytique.

Dans les domaines ci-dessus, je prévois plusieurs déplacements et séjours à l'étranger comme professeur invité. La première invitation interviendra à la fin de l'année 2013 et me conduira à la NTNU, National Taiwan Normal University (國立臺灣師範大學).

Traduction

Un autre secteur qui va continuer de m'occuper dans les prochaines années sera celui de la traduction. Traduction du symptôme comme on l'a vu, traduction comme concept d'avenir, et comme objet d'étude qui constitue aujourd'hui l'un des champs les plus prometteurs de la constitution du savoir en sciences humaines.

Traduction d'œuvres : *Le Pavillon de l'ouest* (2013)

Mais j'ai d'abord, de façon très immédiate, des projets de traduction d'œuvres chinoises en français, ceci à titre individuel comme collectif. Le projet individuel qui va m'occuper durant l'année 2013 est celui de la traduction complète du *Pavillon de l'ouest* pour la collection chinoise bilingue des Belles Lettres. Le contrat d'édition en est déjà signé. Il s'agira de la première édition de l'œuvre depuis le travail pionnier mais admettons-le quelque peu dépassé (et forcément incomplet puisque sa version était celle de Jin Shengtan) de Stanislas Julien, achevée en 1872. Il me semble que cette traduction remplira un vide important de la présence des grandes œuvres de la littérature chinoise en langue française. Elle me permettra aussi de parler plus facilement, à un public n'ayant pas accès directement au chinois, du *Xixiang ji* et de son paradigme de la langue, propositions par rapport auxquelles ledit public n'a pas actuellement les moyens de juger sur… pièce.

J'ai longtemps rechigné à m'engager dans une traduction du *Xixiang ji*, car je savais que l'entreprise me demanderait temps et énergie, mais je me suis finalement rendu à une nécessité qui s'est finalement imposée à moi.

Traduction d'œuvres : *Sanqu* des Jin et des Yuan

Un autre projet de traduction sur lequel je travaille en ce moment et qui me tient très à cœur est ma participation, déjà citée plus haut, à la préparation de l'*Anthologie de la poésie chinoise* pour la Bibliothèque de la Pléiade, projet dirigé par Rémi Mathieu. Pour dire le vrai ce n'est pas tellement le collectif en lui-même qui m'intéresse le plus, même si naturellement il ne m'indiffère pas. Ce n'est pas non plus la publication dans la Pléiade : j'ai déjà donné. Le vrai enjeu pour moi est que, dans le choix des pièces de la période qui m'est impartie, le temps des dynasties Jin et Yuan (XIIe-XIVe s.), j'ai délibérément fait le choix de réserver la portion congrue aux poésies de type *shi* 詩, pour mettre le plus fortement possible l'accent sur ce qui fait l'originalité et la part

prépondérante de la créativité dans ces siècles, à savoir les chansons en langue vulgaire. Par une sorte de mystère inexplicable, les *sanqu* 散曲 ont toujours été les parents pauvres des efforts des traducteurs de la poésie chinoise vers les langues occidentales, alors que le genre est l'un des plus inventifs, des plus forts, des plus vivants, des plus divertissants souvent, de toute l'histoire des formes chinoises de littérature en vers. Je profiterai donc de cette participation à ce projet, pour faire enfin émerger dans le paysage de la littérature chinoise en traduction, ce continent trop longtemps — et fort injustement — oublié. Notre projet collectif a déjà été marqué de deux journées d'étude, dont la dernière, en juin 2012, m'a donné l'occasion de lire en public plusieurs de mes traductions de ces chansons, et j'ai recueilli le sentiment que ces œuvres formidables avaient trouvé leurs auditeurs, me donnant bon espoir qu'elles trouveront leurs lecteurs.

Sur la traduction — Projets dans le cadre du Centre d'étude de la traduction

Toujours dans le domaine de la traduction, le cadre du CET, Centre d'étude de la traduction, de Paris-Diderot constitue un cadre prometteur pour la réalisation de projets collectifs. Plusieurs sont déjà en cours, et mon rôle comme co-directeur du CET est de les coordonner. Je n'en mentionnerai qu'un cependant, car j'y suis personnellement engagé, quoique à un titre relativement marginal, c'est celui qui doit voir la naissance d'une action concertée autour de la clinique psy- des migrants chinois en France. Ce projet, qui a déjà conduit à un premier colloque tenu en juin 2012 à l'INALCO, et auquel je participai[65], a pour objectif de produire un savoir théorique et clinique, avec des finalités dans l'ordre des applications pratiques (création à terme d'un DU) sur les questions soulevées par les patients chinois dans les consultations psy- en France. Il est prévu que se mette en place un programme de recherche entre des praticiens, psychologues cliniciens et psychiatres, et les collègues de l'UFR d'Etudes psychanalytiques de Paris-

[65] « L'enfermement linguistique », communication au colloque « De Wenzhou à Paris. Plurilinguisme et prise en charge pédopsychiatrique en situation de migration », 8 juin 2012, EPS Maison Blanche et INALCO.

Diderot (équipe de recherche CRPMS, Centre de Recherche Psychanalyse, Médecine et Société, sous-équipe PSM, Politique de la santé et minorités, dirigée par Fethi Benslama), afin d'explorer un champ encore mal défriché autour des migrants chinois et de leurs pathologies. Ces migrants ayant souvent comme caractéristique de ne pas communiquer autrement que dans leur langue, la question de la traduction dans les situations thérapeutique est centrale dans leur approche, tout comme l'est celle de l'exil : c'est à ce double titre que des actions sont prévues au sein du Centre d'études de la traduction, en qualité de lieu d'échange interdisciplinaire autour des questions de traduction. Une journée d'étude autour de ces questions sera organisée dès 2013 au sein du CET, en collaboration avec des collègues linguistes de l'INALCO.

Sur la traduction — Projets dans le cadre du CRCAO Centre de recherche sur les civilisations de l'Asie orientale

Last but no least, toujours dans le domaine de la traduction, il me faut enfin citer un projet sur plusieurs d'années qui s'étendra de 2014 à 2018 à travers toute une série d'actions : il s'agit du programme transversal faisant partie des axes de recherche pour le prochain contrat quinquennal de mon équipe, l'UMR 8155-CRCAO, intitulé « Traduction et transferts culturels en Asie orientale », et actuellement en cours d'examen par l'AERES. Je le co-dirige avec ma collègue Cécile Sakai. Le programme comportera des ateliers et journées d'étude sur un rythme annuel, des invitations de chercheurs étrangers, des colloques internationaux dont un centré sur l'Asie en 2016, des publications de recherche. Il a déjà recueilli l'adhésion de plus de vingt collègues, spécialistes des ères culturelles Chine, Japon et Tibet. Il aura pour caractéristique de traiter la question de la traduction dans l'aire Asie orientale, avec une inscription aussi bien contemporaine que sur la longue durée historique, engageant des savoirs multiples dans le domaine des échanges interlinguistiques et interculturels dans la zone Asie. Il s'agira du premier programme de recherche de cette envergure en France dans ce domaine.

Nouvel enseignement

Ce projet pérenne aura un impact sur l'évolution de mes enseignements universitaires à venir. Dans le cadre du prochain contrat d'établissement, quinquennal 2014-2018, mes enseignements susmentionnés resteront stables, à un changement près : l'un d'entre eux (encore à définir) sera supprimé et remplacé par un second séminaire de M (après mon séminaire de méthodologie), séminaire qui sera placé en niveau M2 et s'intitulera « Problématiques interculturelles ». Il fait partie du master co-habilité UP7D UFR LCAO / INALCO département Chine, dont la maquette est actuellement en cours d'examen par l'AERES. C'est un enseignement que j'ai souhaité créer en relation avec mon intérêt pour les problématiques interculturelles, sur les transferts de savoir et la traduction.

Participations à des projets collectifs (UMR 8155-CRCAO)

« Individus, groupes humains et société dans le haut Moyen Âge chinois »

Un autre projet collectif est lui plus immédiat car il est en cours depuis septembre 2010, c'est celui, déjà mentionné plus haut brièvement, de participation au programme « Individus, groupes humains et société dans le haut Moyen Âge chinois (220-617) », dirigé par François Martin et Damien Chaussende dans le cadre de l'UMR 8155-CRCAO, avec pour objectif à terme la publication d'un « Dictionnaire biographique du Moyen Âge chinois » au cours du contrat quinquennal 2014-2018.

Pour ce projet je me suis engagé pour la rédaction de trente-trois notices biographiques individuelles, pour la plupart sur des personnages du monde des lettres. Comme l'entreprise prévoit aussi la réalisation de notices thématiques faisant la synthèse de notices individuelles, je me suis engagé pour la rédaction d'une dizaine de ces notices, en donnant une certaine préférence à des profils d'ordre psychologique, tels ceux qui ont un rapport à la perversion (notices sur les sadiques, les incestueux, les nudistes et autres exhibitionnistes).

Imaginaires du corps

Enfin, je prévois de m'associer, au cours des années correspondant au contrat quinquennal 2014-2018, à un autre programme transversal de l'UMR 8155-CRCAO, intitulé « Imaginaires du corps et des identités dans les littératures de l'Asie au 20e siècle », ceci non pour y contribuer à partir de la littérature du 20e siècle, domaine où je n'ai guère de compétence, mais plutôt pour y apporter des éclairages en provenance de la littérature classique, notamment autour des figures monstrueuses. Telle est par exemple l'orientation du travail de l'un de mes actuels doctorants, qui, comme je l'ai indiqué plus haut, construit sa recherche autour des êtres fantastiques dans le *Liaozhai zhiyi* 聊齋志異. Les questions touchant au corps et à ses avatars sont centrales parmi celles auxquelles la théorie psychanalytique peut apporter des éclairages, étant donné l'importance qu'elle accorde à des enjeux tels qu'image de soi, corps propre, morcellement, spécularité, etc.

Responsabilités collectives — Animation de la recherche et administration

A Paris-Diderot

Pour les années à venir, au moins à brève et moyenne échéance, mes responsabilités collectives concerneront les mêmes domaines que ceux que j'assume actuellement, avec, à l'UFR LCAO, les charges de responsable de la licence pour l'ensemble de l'UFR et de responsable de la mobilité étudiante pour la section de chinois. Cependant, il se pourra que j'abandonne l'une de ces deux responsabilités, car les conserver de front sera sans doute incompatible avec les nouvelles charges que j'assumerai au sein de l'UMR 8155-CRCAO, et sur lesquelles je reviendrai dans un instant. Dans le domaine de l'animation de la recherche, je contribuerai, en particulier autour des activités du Centre d'étude de la traduction et de l'axe de l'UMR 8155-CRCAO consacré à la traduction et aux échanges culturels pour le contrat quinquennal 2014-2018, à promouvoir un domaine assez novateur de la recherche dans les études de l'Asie orientale, ceci dans une optique

pluridisciplinaire. Je prendrai également part, pour ce qui concerne les aspects de programmes collectifs de mon activité de recherche, aux différents programmes décrits ci-dessus.

Directeur adjoint de l'UMR 8155-CRCAO pour 2014-2018

Enfin, une nouvelle page de mes engagements collectifs, liée à l'animation et à l'organisation de la recherche, sera la nouvelle responsabilité que je prendrai à partir du 1ier janvier 2014, de directeur-adjoint de l'UMR 8155-CRCAO pour le contrat quinquennal 2014-2018, charge à laquelle j'ai été élu par un vote du 16 octobre 2012. Il s'agira de co-diriger une équipe considérable quant à son activité et la masse de sa production scientifique dans des domaines variés concernant l'Asie orientale depuis l'Antiquité jusqu'au XXIe siècle, et l'une des plus importantes du paysage de la recherche française dans les domaines couverts. L'équipe est également considérable quant au nombre des chercheurs titulaires, associés, doctorants et post-docs qu'elle regroupe, pour un total qui avoisine les deux cents membres. C'est également une équipe importante en termes de moyens financiers impliqués. Le directeur élu de cette équipe au cours de la période est notre collègue japonologue Nicolas Fiévé. La tâche sera d'autant plus significative pour moi que pendant les premiers dix-huit mois du contrat quinquennal, Nicolas Fiévé sera en séjour de recherche au Japon, de sorte que j'aurai à assumer une part plus importante de l'organisation de l'équipe qu'il n'incomberait normalement à un directeur adjoint. Cette équipe mobilisera ainsi une partie non négligeable de mon temps de travail, avec pour m'aider dans mes fonctions une équipe de trois ingénieurs de recherche à temps plein.

Conclusion

En arrivant à la dernière page de ce document, je dois avouer que je pensais, en le commençant, pouvoir le rédiger plus court. De fait, mes activités professionnelles sont nombreuses, et ma logique de recherche comporte des références diversifiées, pluridisciplinaires, et il s'agissait de tenter d'en montrer la cohérence. Le lien entre références à la psychanalyse et attachement à des sources littéraires d'imagination centrées sur la Chine classique n'est probablement pas toujours évident pour mes pairs, et il m'importait cependant de parvenir à montrer (si c'est le cas) que, pour paraphraser Confucius, 吾道一以貫之 : tout ceci opère pour moi selon une seule logique.

Pour autant, tout dans mes activités ne correspond pas à des penchants identiques. On aura pu voir que mes responsabilités collectives, administratives, sont relativement nombreuses, continues et anciennes. Elles correspondent à un temps, souvent sur le rythme de l'urgence, qui est toujours pris à des activités auxquelles j'aimerais pouvoir davantage m'adonner, celles de la recherche, dont le rythme est au long-cours. Je n'ai pas de goût particulier pour ces charges diverses, qui dispersent ce temps, l'énergie et l'attention, mais les assumer participe de la préservation de la démocratie d'un système qui garantit encore, précisément, ma liberté de chercher.

Il est évident que mon bilan comporte de nombreux manques, aperçus et inaperçus, dont même les seconds seraient trop longs à énumérer, et dont je pourrai citer ici quelques-uns. L'un d'eux est par exemple la nécessité d'accroître ma présence sur une scène plus internationale, en publiant en anglais et en participant à davantage de colloques internationaux, en vertu notamment d'un changement de paradigme que j'ai évoqué plus haut, qui demande que la sinologie française, longtemps assez auto-centrée et à bon droit fière de ses nombreux, et anciens, résultats, prenne désormais part davantage à un flux d'échange devenu mondial, dans lequel la présence du français ira

en diminuant. Qu'on le veuille ou non, le centre de gravité de la sinologie est désormais quelque part entre l'Amérique du Nord et la Chine, et en tant qu'Européen, en Europe, et non plus en France.

Un autre de mes manques, consistera à donner plus de présence à mes travaux et au noyau de ce à quoi je crois en matière de problématiques de recherche, autour de l'abord des œuvres d'imagination de la Chine classique avec des références à la psychanalyse. Ce chantier demande davantage de publications, notamment sous forme de volumes indépendants ou de monographies (j'ai évoqué plus haut mes projets en ce sens, entre collection de textes sur le domaine et projet de monographie sur la question du suicide), mais aussi les tribunes que représentent, pour une orientation de recherche, séminaires personnels liés au champs, création d'un programmes dans le cadre de l'UMR, mais aussi directions de travaux, au premier rang desquels les thèses. Dans ce dernier domaine, je puis dire que le processus est enclenché, et pouvoir le renforcer constitue bien évidemment l'une des motivations principales d'une demande d'Habilitation à diriger des recherches. Ce sera pour moi une nouvelle étape, importante, dans un parcours personnel qui n'a pas toujours été linéaire, mais dans lequel cependant, et aussi loin que je me souvienne, je ne me suis jamais imaginé autrement que dans une carrière et un style de vie où pouvoir donner libre cours à ce que je ne sauras mieux appeler qu'une inextinguible libido de chercheur.